Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

12
Bdl. 1/12.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/levritablement00cara

LE

VÉRITABLE

MENTOR,

OU

L'ÉDUCATION

DE LA NOBLESSE.

Par le Marquis CARACCIOLI,
Colonel au Service du Roi de Pologne,
Électeur de Saxe.

SECONDE ÉDITION.

Educate filios in disciplina & correptione Domini.
Eph. ch. 6, v. 4.

A LIEGE,

De l'Imprimerie de J. F. BASSOMPIERRE,
Libraire, rue Neuvice.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Permission.

Universitas
BIBLIOTHECA

LC
262
.C27
1759

Coll. spec.

AVERTISSEMENT.

LE Public ayant paru désirer cet Ouvrage, imprimé à Breslaw en 1756, j'ai cru devoir le faire réimprimer. Je me serois dispensé de donner cette seconde Edition, si tous les exemplaires de la premiere se fussent répandus; mais la guerre empêchant, depuis deux ans, le commerce de la Librairie de Breslaw, ils y sont en captivité, supposé qu'ils n'aient pas servi à bourrer quelques fusils.

Cet Ouvrage n'est qu'un essai sur l'éducation; matiere qui exigeroit encore des volumes entiers, quoiqu'elle semble épui-

ſée. On ne vit jamais tant de Livres ſur la maniere de bien élever la jeuneſſe, & jamais la jeuneſſe ne fut plus ignorante, plus indocile & plus corrompue. Ceux qui ſont chargés de l'inſtruire ne s'appliquent qu'à répandre un certain vernis ſur les mœurs & ſur les paſſions, qui n'en change que la forme. Auſſi ne ſommes-nous plus que des ombres de nous-mêmes, & avons-nous toute la peine à pouvoir démêler un homme au milieu de la multitude. Un certain *papillotage* qu'on ne ſauroit définir, nous dénature en quelque ſorte, de maniere que notre ame créée pour réfléchir, ſe perd dans le ſein des bagatelles & dans un flux de mots qui ne ſignifient rien. Nous nous friſons, nous jouons, nous babillons, & nous voilà. Nous ne

prenons des ſciences qu'une ſuperficie très-légere, & nous n'apprenons que deux ou trois phraſes de Catéchiſme, ſans en pénétrer le ſens ni en approfondir les raiſons.

On ne doit plus s'étonner ſi les Sages manquent, la ſource en eſt tarie. Les Colleges n'enſeignent qu'une langue morte, & il faudroit des académies qui formaſſent le cœur, en ornant l'eſprit. Le génie s'étouffe ſous les loix d'une éducation auſtere, pédanteſque & toute de routine. Il ſuffit qu'on ſe leve à telle heure ; qu'on aille en claſſe ; qu'on récite quelques vers latins ; qu'on traduiſe de la proſe, & tout eſt merveilleux. Où ſont les Maîtres attentifs à faire éclorre l'eſprit, à l'échauffer & à lui donner l'eſſor ? Il reſte concentré dans

la ſphere d'un Rudiment, ou d'une proſodie, juſqu'à ce qu'il aille ſe noyer dans un déluge de queſtions ridicules qu'on nomme *Logique* & *Morale*.

Quittons ce point de vue, & repréſentons-nous maintenant l'éducation que donnent les Gouverneurs. Ils ſont de la meilleure intelligence avec le monde, pour inſpirer le goût des frivolités. Ils s'efforcent de ſubtiliſer tellement les choſes, que tout s'évapore, & qu'il ne reſte à la jeuneſſe qu'un certain jargon & un certain air qui la rendent automate. On ne travaille point ſur l'ame, ce fonds ſi riche & ſi fertile; mais ſur les ſens. On les accoutume à n'eſtimer que ce qui les flatte, & à reſpirer, du matin au ſoir, des voluptés criminelles. On les amuſe par des ſpectacles, on

les endort par des concerts efféminés, on les enivre dans des repas ſomptueux ; de ſorte que l'ame s'éclipſe, & que les jeunes gens, avant de ſavoir ce qu'ils ſont, ſe croient tout-à-fait matériels.

Tous les Gouvernements en conſéquence cherchent aujourd'hui des hommes de génie, & n'en trouvent pas. Le Sanctuaire regrette ſes *Boſſuet* ; le Miniſtere, ſes *Richelieu* ; l'Art militaire, ſes *Turenne* ; la Chaire, ſes *Bourdaloue* ; le Barreau, ſes *Patru*. On en pourroit dire autant de toutes les Sciences qui n'ont preſque plus de diſciples, & qui ſont bientôt prêtes à tomber dans l'oubli. Combien d'ignorants qui les traveſtiſſent, qui les décharnent, & qui les font ſervir à autoriſer leurs préjugés ! La véritable Philoſo-

phie, ainſi que la vertu, ſont devenues un objet de dériſion: & quoique chacun s'efforce de ſe dire homme de bien, & de s'afficher pour Auteur, on n'eſtima jamais moins le galant homme & les Auteurs.

Nos inconſéquences, qui caractériſent le ſiecle préſent, naiſſent, n'en doutons pas, de ce que nous recevons une éducation ſans principes, une éducation toute de fantaiſie. Il ſemble, en effet, que l'éducation ſoit un ſyſtême de Philoſophie, qu'on puiſſe accommoder ſelon ſon caprice, & prendre ou laiſſer lorſqu'on veut. Delà vient cette grande difficulté d'établir des regles infaillibles d'éducation, & d'en parler d'une maniere qui plaiſe à tout le monde; delà vient que cet Ouvrage ſera contredit par tous ceux

qui auront des préjugés, ou en faveur des spectacles, ou en faveur du jeu. Personne ne veut se dépouiller des idées qui sont favorites, & c'est toujours sur elles qu'on fonde ses jugements.

Qu'on réforme l'éducation, qu'on la dégage des inutilités dont on la surcharge; en un mot, qu'on la spiritualise & qu'on la simplifie, & les grands hommes renaîtront.

Mais comment faire pour réussir ? La chose n'est pas impossible. Il faut choisir des Gouverneurs capables; des Gouverneurs qui puissent dans leurs entretiens perfectionner ce que les Précepteurs ont ébauché dans les études; des Gouverneurs qui soient tout ensemble agissants & méditatifs, sérieux & enjoués, solitaires & sociables; mais qui ne soient jamais

pédants. Lorſqu'on voudra les récompenſer & les eſtimer, on les trouvera. Combien de cinquiemes étages renferment dans des villes, comme Naples, Londres & Paris, de pauvres Gentilshommes d'un mérite rare; mais qui ne ſont point du goût du ſiecle, parce qu'ils n'ont rien de frivole, & qui ne veulent point être Gouverneurs, parce que le monde eſt aſſez ſtupide pour en faire peu de cas? On croit ſottement qu'il eſt plus honorable de conduire, en qualité de Capitaine, une troupe d'ouvriers ou de payſans, qu'on nomme ſoldats, que de commander à de jeunes Seigneurs, & de leur former le cœur & l'eſprit. Je le répete, ſi les parents veulent conſidérer un Gouverneur comme il doit l'être, ils en trouveront. Nous

avons vu depuis peu des Chevaliers de Malthe & de Saint Louis, des Capitaines & même des Colonels se prêter volontiers à l'éducation d'une jeunesse distinguée, parce qu'on les distinguoit eux-mêmes. Des Souverains deviennent bien quelquefois sujets d'une Couronne étrangere, & quittent leurs propres Etats pour faire la fonction de Gouverneurs de Province, & pour en percevoir les revenus ; pourquoi des Gentilshommes rougiroient-ils de se charger de l'éducation d'un Seigneur ? Mais les hommes, dans leurs démarches, ainsi que dans leurs opinions, sont toujours inconséquents.

On n'a point un esprit de justesse & de proportion, parce qu'on ne se décide que par le préjugé. Quoi qu'il en soit, l'é-

ducation eſt l'art des arts; & celui qui en connoît le prix ; & qui s'applique à former de vrais amis, de bons parents & dignes citoyens, mérite d'être honoré. On voit combien Alexandre eſtima ſon Gouverneur Ariſtote, & combien Philippe ſe félicitoit d'avoir pu donner à ſon fils un guide auſſi intelligent & auſſi ſage.

J'ai intitulé ce Livre : *le véritable Mentor*, pour le diſtinguer de tant de Gouverneurs mercenaires qui font le métier de Gouverneur, comme un Cordonnier fait des ſouliers. Tout eſt méchanique dans leurs idées, ainſi que dans leurs actions. Le mot de Mentor eſt ſynonime de Gouverneur, & il eſt devenu célebre, depuis que l'élégant Fénelon l'a employé dans ſon Télémaque pour

désigner Minerve. Mentor originairement étoit un ami d'Homere.

On ne trouvera dans cette Edition que quelques corrections & fort peu d'additions. Ce ne sont pas toujours les ouvrages les plus volumineux qui sont les meilleurs. Tous les Ecrivains ne pensent pas comme certains Auteurs Italiens & Allemands, qui n'estiment un Livre que lorsqu'il est plein de dissertations & de citations. Aussi ont-ils coutume de ne mettre que cent pages de leur cru dans un *in-folio* qui en contient mille.

J'ai cru devoir insérer à la fin de cet Ouvrage, un petit article sur les voyages & sur les observations qu'on doit faire dans les principales villes de l'Europe. Cet article n'entre

dans le détail ni des Egliſes, ni des Palais, parce qu'une multitude de brochures en parle.

Je ne me ſuis que trop étendu ſur certains points, ſelon la critique judicieuſe de M. Freron, qui d'ailleurs a eu la bonté de louer ce Livre dans ſes Feuilles périodiques de l'an dernier ; mais j'ai cru qu'il falloit entrer dans bien des détails : je veux bien m'être trompé.

APPROBATION.

Rien n'eſt plus important à un Pere de famille, que de donner bonne éducation à ſes enfants; car un fils bien élevé le conſolera, & deviendra les délices de ſon ame : *Erudi filium tuum, & refrigerabit te, & dabit delicias animæ tuæ.* Prov. 29. Au lieu qu'un fils mal inſtruit ſera ſa honte : *Confuſio patris eſt de filio indiſciplinato.* Eccl. 22. C'eſt pourquoi ne doit-il pas le rendre maître de ſoi-même dans ſa jeuneſſe : *Non des filio poteſtatem in juventute ſuâ.* Ibid. cap. 30. Les Nobles Seigneurs donc, & autres qui ont les facultés convenables, ont intérêt de choiſir à leurs enfants des Gouverneurs capables, qui par leur conduite, prudence, ſageſſe, piété & entretiens, puiſſent perfectionner ce que les Précepteurs ont ébauché dans les études. Le Livre intitulé : LE VÉRITABLE MENTOR, *par M. le Marquis Caraccioli, Colonel au Service de Sa Majeſté le Roi de Pologne, Electeur de Saxe*, dépeint avec érudition les qualités dont ces Gouverneurs doivent être doués, les ſoins & prévoyances qu'ils doivent prendre pour leurs Eleves, & l'attention que ceux-ci ſont obligés d'avoir pour eux & à leurs inſtructions, ſoit dans la maiſon paternelle, ſoit en voyage, ou ailleurs, pour ſe rendre reſpectables, tant dans la vie ſpirituelle, que civile, dans tout état;

de maniere que je suis d'avis que l'impression de ce Livre sera utile au Public. Donné à Liege le 7 Novembre 1758.

J. DE HARE, *Doyen du Concile de Saint Remacle, Curé de Saint Christophe, Examinateur-Synodal.*

PERMISSION.

NOus permettons à J. F. BASSOMPIERRE d'imprimer le présent Livre. A Liege ce 8 Novembre 1758.

ED. STOUPY,
Vicaire-Général.

LE

LE

VÉRITABLE

MENTOR.

IL est si difficile de trouver parmi les hommes un véritable Mentor, que M. de Fénelon lui-même crut devoir recourir aux Divinités pour donner un guide à son Télémaque. Il seroit réellement à souhaiter que chaque Gouverneur eût en partage les vertus qu'on prête à Minerve. La jeunesse, la portion la plus intéressante des Etats, exige tous nos soins & toute notre application. Chaque jeune homme forme en soi une république ; disons mieux, un monde, où il faut employer différentes manieres de gouverner, tantôt le des-

potisme, & tantôt la monarchie.

Mais comment trouver des sages assez versés dans cet art ? On ne parle que de la maniere de conduire & d'enrichir les royaumes ; chacun, du coin de son feu, se croit en droit de faire des projets. L'un dispose des armées, l'autre donne des leçons aux Ministres ; & toute cette belle politique vient échouer dès qu'il s'agit seulement de former un jeune homme : tant il est vrai que les passions qui agitent son cœur, & que les nuages qui l'enveloppent, sont difficiles à dissiper. Ce seroit vraiment une découverte que celle d'un tel cœur ; mais si la chose est presque impossible, un Mentor doit au moins descendre dans le sien propre. Là, il se retrouvera tel qu'il étoit dans ses premieres années ; là, il sentira le mobile qui le faisoit agir alors. Se bien connoître soi-même, c'est connoître les autres. Notre jeunesse n'est, en quelque sorte, qu'une répétition de celle de nos peres. Mêmes goûts, mêmes désirs, mêmes caprices. Toute la différence ne consiste que dans l'ardeur plus ou moins

vive, avec laquelle on suit ses penchants.

Si les hommes renaissoient une fois, sans doute ils profiteroient des écarts de leur premiere vie pour tenir une conduite plus réglée ; mais malheureusement le temps qui nous emporte, nous laisse à peine le loisir de réfléchir. Nous suivons sa carriere, ou plutôt son torrent, & souvent jusqu'au tombeau, sans nous appercevoir que nous avons vécu. Alors une vie toute en désordre, se présente confusément à notre esprit ; nous poussons un soupir, & nous fermons l'œil pour ne le plus rouvrir. Tel est le sort de ceux qui n'ont point écouté des Guides éclairés, & qui n'ont entendu que le cri de leurs passions. Malheureux cri ! il nous enchante & nous conduit au précipice.

A peine avons-nous sept ans, qu'une petite volonté, déjà inclinée vers le mal, commence à percer, & qu'un intellect, déjà esclave de la frivolité, ne contemple que des bagatelles : alors tout nous étonne ; tout, excepté la raison, paroît ad-

mirable à nos yeux. Le plaisir nous semble charmant, la vertu farouche, la pauvreté hideuse, l'opulence digne d'envie. Il n'y a point d'enfant qui ne soit prêt à vendre son droit d'aîneſſe pour un colifichet, ou pour une dragée; point d'enfant qui ne pleure pour avoir un bel habit. Tous les caprices, tous les goûts différents, & toutes les opiniâtretés sont les premiers tiraillements dont la concupiſcence se sert pour appesantir vers la terre une ame supérieure aux astres. Quel sera le sort de l'enfance au milieu de ce désordre? De s'égarer, si une lumiere proportionnée à sa foible vue, ne vient l'éclairer. C'est à l'aide de cette lueur que nous commençons à mettre un pied devant l'autre, & à suivre tout doucement le petit sentier que la Providence trace à chacun de nous. Sans les précautions de nos parents & sans leurs leçons, nous ne marcherions qu'à tâtons; mais notre premier âge s'écoule sous leurs yeux, jusqu'au moment où s'annonce notre jeuneſſe.

Quelle saiſon que cette jeuneſſe! qui pourra nous en tracer le tableau!

Ici, elle se présente avec le plus charmant coloris & toutes les graces de la naïveté ; là, elle s'enveloppe de vices & de dissimulation. Ici, c'est un visage épanoui, qui, comme une fleur du matin, brille dans toute sa fraîcheur ; là, c'est un air mutin & colere, qui éclate sur le front & dans les yeux. Ici, c'est une vigueur qui s'accroît chaque jour, qui résiste aux intempéries de l'air & des saisons, qui ne redoute, ni les veilles, ni les travaux ; là, c'est une nonchalance qui laisse prendre au corps toutes sortes de mauvais plis, une succession de maladies feintes ou réelles qui empêchent l'esprit de s'appliquer. La mémoire retient-elle les termes les plus barbares & les choses les plus difficiles, une indifférence entiere à l'égard des sciences, empêche ces progrès. L'imagination, comme un feu d'artifice, s'éleve & s'étend-elle de toutes parts, une légéreté, plus agile que levent même, ne laisse entrevoir que de la fumée.

Tel est le contraste qui se rencontre chez la plupart des jeunes gens. Aussi faut-il tout l'art possible

pour connoître un jeune homme & pour le définir. Vous voulez le peindre, vous croyez avoir exprimé ſes traits : vous vous trompez ; il vous a échappé. Ce n'eſt plus lui. Il y a quatre choſes, dit le Sage, qu'il eſt difficile de ſuivre : le vol de l'aigle qui fend la nue ; la rapidité du navire qui traverſe les mers ; les ſinuoſités du ſerpent qui ſe replie, & les voies de la jeuneſſe. En effet, toujours inquiéte & toujours en mouvement, elle ne ſe trouve jamais bien que là où elle n'eſt pas. C'eſt un vif-argent qu'on ne peut fixer, un vin nouveau qui fermente dans toute ſa force, un caméléon qui prend toutes ſortes de figures.

Belles années ! années qui ne revenez jamais ! faut-il donc que vous vous écouliez dans l'ignorance de nous-mêmes, dans l'éloignement de nos devoirs, dans le trouble & dans l'agitation ? Faut-il que ces moments, qui ſeroient pour nous des ſemences de gloire & de bonheur, ſoient preſque toujours flétris par quelques déſordres ? La Providence l'a permis pour humilier l'homme, pour lui faire ſentir la foibleſſe de ſa raiſon, & la

caducité d'un corps qui commença hier, qui aujourd'hui s'accroît, & qui demain n'eſt plus. Nous paſſons ſucceſſivement, mais preſqué imperceptiblement, dans trois zones différentes : la torride eſt notre adoleſcence, la tempérée l'âge viril, la glaciale enfin notre vieilleſſe, puiſqu'alors toutes nos paſſions s'amortiſſent, & toute notre imagination s'éteint.

Quel plaiſir ne ſeroit-ce pas de voir un jeune homme, guidé par la raiſon, exercer noblement ſes aimables facultés, de le voir rechercher le vrai bien au milieu de tant d'êtres épars çà & là ! car le jeune âge eſt la ſaiſon où on leve, pour ainſi dire, l'écorce de chaque objet, afin d'en examiner les propriétés. Nous faiſons envers la nature, ce qu'elle a fait à notre égard. Elle ne nous a pas formés tout-à-coup, mais peu à peu, tantôt en développant nos membres, & tantôt en y répandant des ſucs : ainſi nous n'appercevons cette nature que ſucceſſivement.

Ces premieres découvertes nous charmeroient ſans doute, & nous

appliqueroient beaucoup, si les malheureuses passions, qui commencent à frémir, ne se répandoient autour de nous avec fureur; mais elles nous investissent de maniere à défigurer étrangement notre jeunesse. Voulons-nous n'en plus douter, rétrogradons vers l'âge de quinze & vingt ans. Qu'étions-nous alors? un petit monde de passions & de préjugés, un assemblage de contradictions & d'erreurs. Nous ne pouvions supporter nos maîtres, nous évitions nos parents, nous ne soupirions qu'après une liberté qu'on peut nommer libertinage. L'étude nous sembloit un poids accablant. L'ignorance faisoit nos délices: il n'étoit de moment cher à nos yeux, que l'instant où nous trompions la vigilance d'un surveillant. Le domestique commode devenoit notre plus fidèle ami. Nous préférions sa compagnie à toute autre, ravis d'escamoter, si l'on peut parler ainsi, la connoissance de certains divertissements à un Pere, ou à un Gouverneur.

Plût au ciel que ce portrait ne subsistât que dans notre imagination, & que notre plume, en peignant les

désordres de la jeunesse, allât plus loin que ces désordres même ! Mais hélas ! cette foible peinture n'est, pour ainsi dire, qu'une idée de ce que font les jeunes gens. Toutes leurs pensées ne roulent-elles pas sur les moyens de surprendre & de tromper ? Ils ouvrent, par exemple, un Livre, où ils lisent le portrait de la vertu, & en même-temps ils ébauchent au dedans d'eux-mêmes le tableau du vice. Leurs oreilles écoutent un discours de morale, & leur cœur s'y ferme tout entier. Aussi chacun de nous doit-il dire à Dieu, dans l'amertume de son ame : *Delicta juventutis meæ & ignorantias meas ne memineris.*

C'est au milieu de ces miseres & de ces passions que nous présentons *le véritable Mentor*, qui doit conduire un jeune homme. Il me semble que je le vois dans cette critique position : il commence par observer, & il se tient comme en *vedette* : de l'observation il passe à la tolérance, de la tolérance aux réprimandes, & des réprimandes enfin aux punitions, lorsque la circonstance les rend absolument nécessaires. Rien ne rebute plus

un Eleve, que de s'annoncer à lui sous un air austere & morose. Bien des Gouverneurs, faute de dérider leur front dans une premiere entrevue, s'interdisent une confiance qu'on ne sauroit trop ménager. La douceur nous rend du moins admirateurs de ceux que nous n'avons point encore le courage d'imiter. La jeunesse est comme une toile fine & délicate, où l'on doit tracer une magnifique broderie, & tantôt insérer l'or & tantôt la soie. Mais cela exige beaucoup de précaution. L'aiguille est-elle trop grosse; le fil n'est-il pas bien ourdi, la toile se déchire, la broderie se hérisse, & ne laisse entrevoir que des inégalités & des nœuds. Ainsi le véritable Mentor s'insinue avant que de reprendre. Il examine d'abord si la plante qu'on lui confie sera tardive ou précoce, si elle a pris racine dans un bon terroir, c'est-à-dire, si elle sort de dignes parents; car il faut convenir que l'éducation d'un jeune homme, issu de parents vertueux, est beaucoup plus facile: l'ouvrage est déjà comme à demi fait; tout concourt alors au bien du pupille; le Gou-

verneur ne fait que suivre, en quelque maniere, un plan tout tracé. Quel malheur, digne de nos larmes, de voir un enfant arrêté dans le sentier de la vertu, par des parents même qui se refusent aux bonnes intentions d'un sage Mentor !

Combien ne trouve-t-on pas de parents de cette espece, qui, à force de flatter les passions de leurs fils, & de leur tout accorder, finissent enfin par les rendre ce qu'ils sont eux-mêmes ? Delà ces générations de Seigneurs qui ne se multiplient dans chaque pays, que pour en devenir les fléaux, ou du moins que pour y végéter.

Mais laissons les scandales, & tournons les yeux du côté des vertus. Supposons que le véritable Mentor entre dans une maison parfaitement réglée, & qu'il y reçoit, comme un dépôt sacré, l'enfant qu'on lui confie : ses premiers regards n'ont rien que de gracieux & de doux. Il commence par ramper à terre, afin de se proportionner à son pupille, & de connoître ses habitudes & ses goûts. D'abord il ne le gêne point, il le voit ve-

nir, & lui laisse un certain essor qui fait juger de ce que le cœur recherche & chérit.

C'est un spectacle digne d'être représenté que ces premiers instants. On apperçoit un jeune homme timide & rusé, qui se tient sur la réserve, qui emploie ses yeux agiles & toutes ses petites facultés, pour découvrir l'endroit foible de son Gouverneur, & pour s'en prévaloir dans l'occasion. Aussi le Mentor habile a-t-il soin de ne viser qu'à l'estime : ce doit être son but. La crainte nous rend odieux, l'amitié familiers ; mais l'estime tient un milieu capable d'opérer le bien avec succès. L'amitié d'un Seigneur qu'on éleve, ne doit être que le terme & la récompense de l'éducation. Il faut la réserver à ce moment où le pupille, en état de juger, connoît tout ce qu'il doit à son guide, & devient plein de reconnoissance. L'amitié des jeunes gens encore sous la discipline, ne dure que peu de jours ; elle se perd ou à la moindre réprimande qu'on leur fait, ou par la seule inconstance de leur volonté. La plus légere correction détruit tout-à-coup

dans leur cœur des sentiments d'affection qu'on cultivoit depuis plusieurs mois ; mais elle ne sauroit rien prendre sur les sentiments d'estime. On ne la peut jamais mieux mériter que par une conduite soutenue. Un enfant, de quelque caractere qu'on le suppose, a peine à se défendre contre l'exemple d'un Mentor toujours uniforme. Cette uniformité d'ailleurs accoutume de bonne heure un jeune Seigneur à se faire un caractere égal ; & ce n'est pas une petite victoire, sur-tout chez les Grands, qui pour l'ordinaire deviennent capricieux presqu'en naissant. Soit routine de famille, soit idée d'une fausse grandeur, ils ne regardent pas aujourd'hui la personne qu'ils encensoient hier. Ils affectent même de ne pas se ressouvenir de certains détails qu'ils n'ont pu oublier, & de faire en conséquence mille fois les mêmes questions.

On peut dire enfin, au sujet de la maniere dont le véritable Mentor s'annonce, qu'il paroît sous la forme de ces quatre animaux symboliques qui figurent les Evangélistes : d'abord

en homme, pour s'accommoder aux foiblesses de son pupille, & pour supporter ses défauts ; en bœuf, pour souffrir le poids de la chaleur & du jour, les fatigues & les contradictions ; en lion, pour exterminer les vices ; & enfin en aigle, pour élever les pensées & les affections au-dessus du vulgaire.

Mais quel Mentor aura ces qualités ? Le véritable, & non ces mercenaires qui n'estiment une éducation que par rapport au profit qu'ils en retirent ; qui, de concert avec leurs éleves même, & peut-être encore plus écoliers qu'eux, travaillent à surprendre la bonne foi des parents ; qui enfin n'ont d'autre occupation dans les maisons où ils se trouvent, que de tout voir & de tout rapporter. Le parfait Gouverneur, étranger à tout ce qui n'entre point dans sa profession, se renferme en lui-même, & ne se mêle absolument que de son emploi. Eh, quel emploi ! Ici, il faut devenir enfant une seconde fois ; là, il faut parler en maître. Ici, il faut louer avec discrétion ; là, il faut blâmer avec prudence, tan-

tôt relever une faute, & tantôt la dissimuler. Tout dépend de savoir bien s'accommoder aux temps & aux circonstances ; mais quelles qu'elles soient, un Mentor doit toujours être en état d'arrêter les ris & les saillies de celui qu'il dirige. On ne voit que trop de jeunes Seigneurs passer les bornes des récréations qu'on leur accorde, parce que le Gouverneur n'est plus maître de suspendre la dissipation : cet inconvénient naît des commencements où l'on néglige souvent de se faire obéir. Il est alors très difficile de reprendre un certain air d'empire, & de conduire les jeunes gens à son gré.

Je sais que l'indépendance d'un Seigneur, & que ses mauvaises manieres à l'égard d'un Gouverneur, naissent souvent de ce que ce Gouverneur n'est point homme de condition. Quel respect peut avoir un pupille pour un Mentor que des parents méprisent, qu'ils ne regardent que comme une personne à gages, & peut-être comme un honnête valet de chambre ? Aussi seroit-il à souhaiter que la noblesse fût toujours

confiée à la nobleſſe, ſur-tout lorſqu'il s'agit de connoître le monde & de le fréquenter. Sans doute la vertu n'eſt point attachée à la naiſſance, ſans doute la naiſſance eſt l'effet du hazard ; mais cette même naiſſance procure ordinairement une heureuſe éducation, qui éleve l'ame, qui ennoblit le cœur, & qui met en état de donner des leçons de ſavoir-vivre. Il y a un ton de qualité, un ton de bonne compagnie, qu'on ne peut acquérir que dans le centre de la nobleſſe. Que penſer maintenant de cette foule d'aventuriers qui ſe répandent de toutes parts, & qui enfin, à force de ſoupleſſes & de ſupercheries, viennent à bout d'obtenir la conduite des Seigneurs ? Comme on ne ſait d'où ils ſont, ni ce qu'ils ſont, on les mépriſe, & l'on ſe ſert d'eux comme d'un mal néceſſaire. Le véritable Mentor ne ſe fait point recevoir ſans ſe faire connoître ; il veut être eſtimé, & que cette eſtime ſoit fondée ſur des témoignages honorables qui l'annoncent ; il ſe laiſſe même rechercher, & ne ſe détermine à accepter la qualité de Mentor,

qu'après avoir ſu le bien qu'il peut faire : autrement c'eſt mettre les Seigneurs à l'enchere, ou ſe livrer au premier qui ſe préſente. Tout doit ſe paſſer entre les parents & les Gouverneurs, ſur un ton de confiance & de politeſſe. Eh ! comment cela peut-il arriver, ſi les uns & les autres ne ſe connoiſſent pas, ni ne travaillent à ſe connoître ?

Ne nous étonnons plus que le poſte de Gouverneur ſoit avili, que cette place, qui devroit être une des premieres dans la ſociété, ſemble aujourd'hui n'intéreſſer perſonne. Les peres & les Gouverneurs eux-mêmes l'ont voulu ; ceux-ci en ne ſe donnant pas la peine de ſe faire valoir ; ceux-là en ne conſidérant que le plus ou le moins d'argent qu'il en coûte pour acquérir un Mentor. O temps ! ô mœurs ! on eſt prodigue en dépenſes ſuperflues ; on achete à prix d'or une ſtatue qui plaît ; on paie un Muſicien au-delà même de ſes talents & de ſes eſpérances ; on ſe donne tous les ſoins pour ſe procurer un chien de chaſſe qui ſoit bien dreſſé, & on marchande, on épar-

gne, on léſine dès qu'il s'agit de donner un guide à des enfants ; un guide dont dépend leur honneur, & ſouvent même leur ſalut éternel.

Ah ! ſi l'on réfléchiſſoit ſur le bien que peut opérer le véritable Mentor, on le chercheroit comme l'homme de Diogene, la lanterne à la main ; on le recevroit comme un préſent même du ciel ; on l'écouteroit comme l'oracle qui doit inſtruire & guider. Quel exemple les plus fameux héros ne nous ont-ils pas laiſſé à ce ſujet ! Je parle des Romains. Plotin, ce Philoſophe ſi dégagé de la matiere, qu'il ſouffroit avec peine ſon ame logée dans un miſérable corps, paroît-il au milieu d'eux, chacun le recherche, chacun veut le connoître, & lui confier l'éducation de ſes fils. Les peres, prêts de mourir, recommandent dans leurs teſtaments que Plotin ſera le Gouverneur de leurs enfants : ils penſent que cet avantage eſt le bien le plus précieux qu'ils puiſſent leur laiſſer. C'eſt ainſi qu'agiſſoit ce peuple ſi ſouvent loué & ſi digne de l'être. Il n'eſtimoit l'agriculture, comme nous le rapporte un

de leurs Auteurs, qu'autant qu'elle étoit une image de la culture des esprits. Effectivement, on apperçoit entre ces deux exercices, une relation admirable. Le Jardinier voit croître sous ses yeux des herbes & des fleurs, le Gouverneur voit éclorre des talents & des vertus. Le Jardinier élague des branches, le Gouverneur retranche des vices. Le Jardinier cueille les fruits qu'il a plantés, & les savoure, le Gouverneur participe à la gloire de son éleve, & la fait paroître en public. Ainsi les instructions passent dans le cœur d'un pupille; elles s'y échauffent, elles y germent & produisent dans leur temps.

Le véritable Mentor connoît le prix de ces avantages, & il les fait valoir. Soutenant toujours son caractere, il apprend à ceux qui seroient tentés de le mépriser, combien l'homme de bonne conduite & l'homme à talents, est préférable à tout autre, sur-tout dans un siecle où il faut voir un millier d'insensés avant de trouver un sage. Il fait naître l'estime convenable envers une person-

ne qui se sacrifie toute entiere au bien de la jeunesse. Séneque disoit autrefois à un jeune Disciple qu'il excitoit à la reconnoissance : souvenez-vous que vous vous devez tout entier à celui qui vous a rendu tel que vous êtes : *Te totum debes cui te talem esse debes.*

La vie nous est commune avec les animaux ; & si nous n'avions que l'avantage de vivre, nous ne mériterions certainement aucuns égards ; mais la seconde vie qui nous arrache aux sens & à la matiere, la seconde vie qui adoucit notre caractere, qui police nos mœurs, qui nous rend enfin hommes de société, est un bienfait si précieux, qu'on ne sauroit trop le priser & le reconnoître. Dépouillons, pour un moment, tous les grands personnages de leurs Gouverneurs ; ôtons à Trajan, à Marc-Aurele, à Antonin, ceux qui les ont élevés, qu'auroient été ces Empereurs ? ou des tyrans, ou des hommes inutiles, uniquement propres à chasser & à dormir. Les Empires fondés, les loix en vigueur, les mœurs civilisées, la science en honneur,

furent les fruits d'une heureuſe éducation. C'eſt à elle que nous devons ces Rois chéris de Dieu & de leurs peuples ; c'eſt à elle qu'il faut attribuer ces exemples de vertu & ces ouvrages excellents que nous ne ceſſons d'admirer. Socrate avouoit lui-même ſon penchant pour les vices les plus honteux, & il convenoit n'en avoir triomphé qu'à l'aide des bons préceptes qu'on lui avoit donnés. Nous ne ſaurions, ſans frémir, jetter un regard ſur ces peuples, où l'éducation n'a point encore pénétré : ils paroiſſent ne différer des animaux les plus féroces, que par la forme de leurs corps.

Le plus grand malheur qui pût donc arriver à la jeuneſſe, ce ſeroit de reſter entre les mains de peres ignorants & déreglés, de vivre concentrée dans ces châteaux où l'on ne ſait que boire & jouer. Elle ſe verroit alors au milieu du déſordre, & elle ſe prépareroit le plus affreux avenir. Un ſage Mentor qui auroit ces obſtacles à vaincre, détourneroit adroitement la vue de ſon éleve, ſans altérer en rien la vénération &

l'attachement toujours dus à un pere. Il sauroit maintenir la soumission d'une part, & de l'autre conserver l'innocence.

Je ne veux point ici prétendre qu'on guérira radicalement chez les jeunes Seigneurs, les vices de nation. Laissez, dit l'Auteur de l'Esprit des Loix, faire les choses frivoles sérieusement, & gaiement les choses sérieuses à ceux qui ont cette coutume. En effet, vouloir, par exemple, inspirer certaines gentillesses françaises à un Anglais, & le sérieux des Anglais à un Français, c'est vouloir marcher contre le fil de la riviere, & de quoi préparer à rire à quiconque verroit de telles métamorphoses. Le climat influe, non sur notre religion, comme a osé l'avancer le même Auteur de l'Esprit des Loix, mais sur nos mœurs, de maniere que le vrai Mentor y fait attention. Il ne manque point de proportionner ses avis aux génies qu'il cultive & aux pays qu'il habite. Ainsi il gagne les Français par l'enjouement; il conduit les Anglais par le point d'honneur, les Italiens par sou-

pleſſe ; il en impoſe aux Allemands par un ton d'autorité ; il emploie à l'égard des Polonais, la politeſſe & la fermeté ; envers les Eſpagnols, une noble fierté.

Il ne s'agit ici, comme on le peut voir, que des différentes façons de plier les caracteres ; façons qui varient ſelon les circonſtances & les lieux ; car, quant aux grandes maximes de l'éducation, par-tout elles ſont les mêmes ; par-tout on doit beaucoup s'obſerver devant la jeuneſſe : *Maxima puero debetur reverentia.* Partout c'eſt un vice énorme de ſcandaliſer le plus petit enfant ; par-tout la circonſpection doit ſe trouver ſur les levres d'un Mentor : jamais on ne l'entendra dire la moindre parole équivoque ; jamais on ne le verra applaudir à ces prétendus bons mots qui alterent la pudeur, & que S. Jerôme appelle les ſignes d'une chaſteté mourante. Un Gouverneur toujours attentif à écarter ce qui peut tant ſoit peu bleſſer la vertu, la peint ſur ſon viſage, dans ſes paroles & dans tout ſon maintien ; ſes regards ſuivent toujours les démar-

ches de son pupille, & savent démêler tous ceux qui l'environnent ; car, il faut l'avouer, si les jeunes Seigneurs se corrompent malheureusement de bonne heure ; si leur vertu se flétrit presque en naissant, les domestiques qui les suivent par-tout, en sont presque toujours cause. Un laquais n'est qu'un laquais aux yeux du public, mais aux yeux d'un jeune homme qui n'a point encore de confident, & qui en cherche pour mettre à l'aise ses passions naissantes, un laquais paroît un personnage important, un personnage digne enfin de devenir ami. On est sûr de trouver des ames vénales chez ces sortes de gens : la jeunesse le sent bien, & elle en profite. Que fait le vrai Mentor pour prévenir ces abus ? Il exige des parents, avant toute condition, le droit de les licencier, & de prendre à son gré les domestiques qu'il juge à propos : il ne place autour de son pupille que ceux dont il s'est assuré, soit par lui-même, soit par le témoignage de personnes dignes de foi. Il veut avoir la confiance de ces sortes de gens, sans cependant les accoutumer

accoutumer à une baſſe flatterie ; car un vice auſſi odieux n'eſt pas tolérable, même dans un domeſtique : un jeune homme, d'ailleurs, qui s'en appercevroit, ſe regarderoit comme au milieu d'une inquiſition, dont il chercheroit perpétuellement à ſe débarraſſer ; & un domeſtique, pour faire ſa cour aux dépens de ſon maître, diroit ſouvent ce qu'il ſait & ce qu'il ne ſait pas. L'habileté conſiſte à trouver des ſerviteurs fideles & non des eſpions, des ſerviteurs amis de la vertu & non de leurs intérêts. On peut auſſi travailler à les former ſur ce plan, & quelquefois on y réuſſit.

Toutes ces précautions dont nous venons de parler, & qui ſont néceſſaires pour maintenir la bienſéance & conſerver la pudeur, ne doivent point dégénérer dans des craintes paniques & dans des ſoupçons ridicules. Je m'explique : une trop grande défiance à l'égard de la conduite d'un éleve, réveille ſouvent les paſſions des jeunes gens, & leur donne à penſer à des objets dont ils n'avoient point d'idée. Il faut veiller,

mais sans faire appercevoir que l'on veille. A force de parler de ce qui blesse la pudeur, on risqueroit souvent d'exciter des désirs qui lui seroient contraires.

Loin d'ici ces pédants, qui, toujours inquiets & toujours inquiétants, veulent trouver du mal dans les actions les plus simples, & ne manquent jamais d'interpréter en mauvaise part le moindre signe & la moindre parole. Le vrai Mentor aime bien mieux juger favorablement, que de se scandaliser sans raison; il aime bien mieux s'occuper de la présence de Dieu que de celle du malin esprit, qu'un cagot visionnaire croit entrevoir de toutes parts.

Le grand point est de trouver un Mentor plein d'une piété éclairée, qui sache démêler le vrai du faux; & tel est celui que nous peignons. Sans la piété, les bonnes mœurs sont équivoques, & la probité même douteuse. On ne confie point une bourse d'or à un homme qui n'a point de religion; on ne s'avise point de le nommer exécuteur testamentaire; c'est la conséquence de ce que nous

venons d'avancer, & c'eſt la condamnation de ces parents aſſez téméraires, ou plutôt inſenſés, pour remettre leurs fils entre les mains d'un incrédule. Un homme ſans religion peut avoir très-certainement les mœurs corrompues ; mais un homme plein de religion, les aura infailliblement pures & réglées. Voici la différence ; elle eſt palpable, & ne permet pas d'héſiter un inſtant ſur le choix d'un Mentor auſſi pieux que ſavant.

Quelle conſolation pour des parents, de pouvoir ſe dire à eux-mêmes, notre fils a un Ange tutélaire qui le tient dans la garde de Dieu, qui lui apprend à devenir bon citoyen & bon ami ; à regarder ce monde comme une figure qui paſſe ; à aimer le travail comme un devoir impoſé à tous les enfants d'Adam ; à acquérir enfin un tréſor de vertus. Plus de doutes alors ſur les démarches d'un enfant, plus d'incertitudes ſur ſes progrès, plus de craintes ſur ſa ſanté. On ſait que le Mentor ne le perd point de vue, qu'il agit par conſcience & non par intérêt ; qu'il ſe croit reſponſable à Dieu même de

l'éducation qu'on lui a confiée. Auſſi un pere, quel qu'il ſoit, n'eût-il en vue que ſon repos & ſon honneur, ne ſauroit-il trop s'informer de la religion d'un Mentor. Mais de quelle religion ? de la Catholique ſans doute, puiſque toutes les autres ſectes n'étant que des menſonges, & ſe croyant indépendantes d'un culte extérieur, détruiſent la reſſource des bons exemples. Je défie un jeune homme de pouvoir jamais s'édifier de la piété d'un Calviniſte, qui concentre toute ſa religion dans ſon cœur, & qui paſſe ſouvent des années entieres ſans en laiſſer entrevoir aucunes traces.

Ah ! ſi la vraie religion entre bien dans le cœur d'un éleve, il croîtra à l'ombre de la vertu, & ſeul avec lui-même comme avec ſes peres & ſes maîtres, il fuira le mal, & fera le bien. Quel ſoulagement pour le Mentor au milieu des inquiétudes inſéparables de ſon emploi ! Il ſait que ſon pupille n'agit qu'en vue de Dieu, & qu'il appréhende d'encourir ſa diſgrace plus que celle de tous les hommes enſemble.

Puissante religion ! il n'y a que vous qui ayez droit d'opérer de tels miracles. Vous seule adouciſſez un caractere farouche, vous seule réglez les désirs, vous seule changez les passions en vertus. Sans vous tous les plus beaux préceptes ne font que des orgueilleux, ou des hypocrites. Emparez-vous donc de tous les cœurs, & nous verrons se renouveller la face de la terre ; nous verrons les peres donner de bons exemples, & les enfants dociles à les suivre.

Il ne faut pas confondre la religion que nous implorons avec le cagotisme & la superstition. Une dévotion mal entendue ne fait que retrécir l'esprit, & remplir la tête de caprices : c'est sur quoi le véritable Mentor a bien soin d'insister, d'autant mieux que les Grands qui se convertiſſent, deviennent ordinairement dévots plutôt que pieux. J'entends par dévots, ainsi que l'entendoit M. Fléchier, ce digne Evêque qui nous a tracé leurs caracteres, des gens à minuties, indulgents pour eux-mêmes, & séveres pour les autres, des gens qui se scandaliſent de tout ;

qui ſont plus attachés à de petites pratiques de religion qu'ils imaginent, qu'à celles qui ſont preſcrites par l'Egliſe ; qui, ſans s'embarraſſer ſi un Aumônier peut tous les jours monter à l'autel, l'obligent à célébrer tous les jours ; qui aiment à être entendus lorſqu'ils prient, à être vus lorſqu'ils jeûnent ; qui établiſſent, à cet effet, des heures d'oraiſon & des jours d'abſtinence, & qui, par de telles ſingularités, affichent leurs palais & s'affichent eux-mêmes pour dévots. La religion plus ſimple n'obſerve à l'extérieur que ce qu'ordonne l'Egliſe, confiant le reſte à Dieu ſeul, qui recommande, & de prier en ſecret, & de faire l'aumône en ſecret. Que de perſonnes traveſtiſſent tous les jours une religion ſi belle & ſi pure, en détruiſent l'ame, & n'en conſervent que l'écorce ! Ils ſe font ſcrupule d'omettre un jeûne de dévotion, & ils ne travaillent ni à payer leurs dettes, ni à faire inſtruire leurs propres ſerviteurs dans la piété ; quoique S. Paul diſe formellement, que quiconque n'a pas ſoin de ſes domeſtiques, eſt pire qu'un infidele. N'eſt-ce pas

avoir peur d'avaler un moucheron, & avaler un chameau ?

Ce ſont ces grimaces qui diminuent le reſpect qu'on doit avoir pour la religion, comme ſi la religion elle-même ne gémiſſoit pas de telles ſuperſtitions : le ſage Mentor ne ceſſe de le faire ſentir, rendant la piété reſpectable. Il la peint aux yeux de ſon éleve, comme le ſpectacle le plus digne d'admiration, comme l'ouvrage, en un mot, de la Divinité même. Le Chriſtianiſme inculqué dans un jeune cœur, prend racine, & ſe fortifie. On a vu des hommes s'arracher eux-mêmes au libertinage, & ſortir enfin du précipice qu'ils s'étoient creuſé, par le bonheur qu'ils ont eu de ſe rappeller les ſentiments chrétiens qu'on leur avoit inſpirés. Auſſi les parents & les Gouverneurs ne ſauroient-ils trop apprendre aux jeunes gens la religion par principes ; car la vraie religion ne craint que d'être ignorée.

Ce que nous pouvons ajouter ici à cette occaſion, c'eſt qu'un mot à réflexion, placé à propos ſur la religion, ſaiſit ſouvent l'ame d'un Diſ-

ciple mieux que tous les sermons. Survient-il, par exemple, la mort inopinée d'un Grand, le Mentor en prend occasion pour faire sentir le vuide des biens & des honneurs. Une guerre s'allume-t-elle au milieu des royaumes, il peint les hommes comme des instruments des vengeances célestes; il saisit la fin d'un spectacle ou d'un jeu, & dans cet instant il dit une parole sur la rapidité des plaisirs & sur leur néant. De telles remarques percent comme un trait. Il y a aussi des moyens qu'on peut employer pour rendre la religion intéressante aux jeunes gens. J'en citerai un exemple qu'on peut appeller un pieux stratagême : il m'a paru digne d'admiration.

Une Dame, aussi célebre par sa naissance que par sa vertu, voulant inspirer à son fils un grand respect pour la parole de Dieu, s'y prit de la sorte : elle fit construire un oratoire au dedans de sa maison ; l'or & la pourpre y brilloient de toutes parts : au milieu étoit un prie-dieu magnifiquement orné, sur lequel on avoit mis le Nouveau Testament. Une balustrade

baluſtrade fermoit l'entrée du lieu, & on ne l'ouvroit qu'à certains jours, où le jeune Seigneur, après s'être proſterné, s'approchoit enfin du S. Evangile, en liſoit poſément trois verſets, baiſoit le Livre, & ſe retiroit. Il ne lui étoit permis d'avoir cet avantage que lorſqu'il avoit bien rempli ſes devoirs. On lui faiſoit enviſager le bonheur de pouvoir lire la parole de Dieu, comme le plus grand dont il pût jouir, & la peine d'en être privé, comme un vrai malheur. L'appareil de ce ſanctuaire, la difficulté d'y pénétrer, le reſpect avec lequel il falloit lire l'Ecriture ſainte avec les permiſſions requiſes, avoient rempli cet enfant d'une telle vénération pour le Teſtament de Jeſus-Chriſt, qu'il l'a conſervée toute ſa vie. Jamais il n'a ouvert qu'avec une ſainte frayeur ce livre divin, qui contient les vérités éternelles. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que ces ſentiments paſſaſſent dans le cœur des jeunes gens, eux qui ne liſent jamais le nouveau Teſtament que comme un Livre ordinaire, ſans reſpect & ſans préparation !

C'eſt au véritable Mentor qu'il ap-

partient de repréſenter à ſon éleve la profondeur, la ſublimité, & en même-temps la ſimplicité de l'Ecriture ſainte. C'eſt là qu'il puiſe les exemples de patience, de fermeté & de douceur, afin de les imiter, & de les faire enſuite imiter. C'eſt-là qu'il lit ſes propres devoirs & ceux de ſon pupille : il reconnoît alors que ſa fonction ne doit point différer de celle de l'Ange Raphaël même, conducteur du jeune Tobie.

Après avoir ainſi ébauché la religion dans le cœur d'un jeune homme, on lui apprend à conſidérer ſon ame, & à faire un digne uſage de ſes facultés. C'eſt de cette ame que naiſſent les connoiſſances, les déſirs, les affections ; c'eſt dans cette ame que ſe forment les projets, que s'arrangent les combinaiſons, que combattent les penſées ; c'eſt pour cette ame que nous devons employer les veilles & les travaux. Quiconque n'a point cet objet en vue, ſe ravale juſqu'à la condition des bêtes : comme elles, il ne ſait ni ſon principe ni ſa fin. Inſpirons donc de bonne heure à la jeuneſſe, l'envie de ſe connoître, & faiſons-lui voir toutes les reſſources

qu'on trouve en soi même : c'est le devoir du véritable Mentor. Il apprend à son Eleve à tirer de son propre fonds une multitude de productions sages & utiles. Bientôt l'Eleve commence à se respecter & à se considérer comme l'image de la Divinité même ; bientôt il se multiplie, pour ainsi dire, en répandant sur toutes les Sciences, les facultés dont il est capable.

Loin d'ici ces Gouverneurs imbécilles, qui ne savent d'autre moyen d'élever les sentiments d'un pupille, que de lui rappeller sans cesse sa naissance. Sans doute cette perspective doit se représenter quelquefois ; mais qu'est-elle en comparaison de la vaste carriere que nous offre une ame toute spirituelle, & par conséquent immortelle ? C'est à cette spéculation sublime que le sage Mentor applique souvent son Disciple. Eh ! quels fruits n'en tire-t-il pas ?

Je sais que ces fruits paroîtront imaginaires à la plupart des hommes ; je sais que parler de l'ame aujourd'hui, c'est comme si l'on parloit d'une chimere ; je sais qu'on ne s'atta-

che qu'aux objets extérieurs, & qu'on s'embarraſſe peu de la lumiere intérieure qui nous les fait connoître. Cependant négligerons-nous, pour cette raiſon, de remonter à la ſource de nos raiſonnements & de nos réflexions? On peut bien dire de notre ame ce que M. de Fontenelle a dit de l'imagination du célebre Mallebranche: elle ſert des ingrats. Chacun emprunte de cette ame les moyens de s'élever, de s'agrandir, les moyens de connoître la nature, d'imaginer les arts; & chacun ignore ſon excellence & ſa capacité: on abandonne à quelques Métaphyſiciens, qu'on traite de viſionnaires, le ſoin de conſidérer l'ame & de s'en occuper. Malheur étrange, qui rend notre ſiecle le regne de la frivolité! malheur qui faiſoit dire au Prophete Jérémie: toute la terre eſt dans la déſolation, parce qu'il n'y a perſonne qui réfléchiſſe ſur ſoi-même. *Deſolatione deſolata eſt omnis terra, quia nullus eſt qui recogitet corde.*

Un jeune Seigneur élevé dans de tels principes, s'accoutume à ſaiſir les choſes dans leur vrai point de vue: il ne regarde plus ce monde que com-

me une décoration de théâtre qui va bientôt disparoître ; il n'estime plus de trésor que celui qu'il possede au dedans de soi ; il reconnoît qu'il n'y a de vrais ennemis à craindre que ceux qui peuvent nuire à l'ame ; que le gain de l'univers entier ne serviroit de rien, si l'on venoit à la perdre. On dégage ainsi les créatures de cette espece d'alliage que nos passions mettent par-tout ; on démêle le faux clinquant qui séduit, & l'on approfondit les raisons de ce qui nous étonne ou nous enchante. Nous devenons alors Philosophes presqu'en naissant, & chaque objet n'ayant plus rien en lui-même qui puisse nous en imposer, nous l'évaluons au poids du bon sens ; & après cette opération, nous le mépriſons, ou nous l'estimons.

Heureuse la Philosophie qui naît du fond de notre ame, & non du trouble de nos passions, qui s'appuie sur la raison, & qui combat les préjugés ! Elle s'étend à mesure que nos années augmentent, elle entretient la paix, elle nourrit le vrai plaisir, & elle triomphe de toutes les situations critiques auxquelles la

fortune nous expose. Les jours ne sont plus à charge, lorsqu'on sait solidement penser : la mélancolie, si ordinaire parmi les hommes même les plus voluptueux, n'a aucune prise sur celui qui réfléchit ; par-tout il se trouve bien, parce que par-tout il a la société d'une ame qu'on ne sauroit lui ravir. Telles sont les ressources que le véritable Mentor fournit à la jeunesse naturellement volage ; tels sont les objets qu'il lui présente, mais avec ces charmes qui rendent aimables les choses même les plus abstraites.

De la connoissance de soi-même on passe insensiblement à la connoissance des autres ; mais à laquelle on ne peut jamais parvenir, sans le secours des sciences. N'est-il pas étonnant que ces sciences si dignes de l'homme, échappent à la plupart des Seigneurs ? On sent qu'ils s'y appliqueroient avec succès, dès leurs tendres années : on sent qu'ils en feroient par la suite un usage admirable, & on néglige un si beau moyen de procurer à l'univers des pépinieres d'hommes illustres & savants. Mon fils, dit un pere, n'est point né pour ap-

prendre la Rhétorique & la Philoſophie ; j'en veux faire un Militaire ou un Ambaſſadeur ; rien de plus. Quel langage ! L'art de la guerre ne ſera donc qu'un méchaniſme qui conſiſtera à ſe battre à coups de canon & d'épée ? Une ambaſſade ne ſera donc qu'un voyage d'appareil & qu'une viſite de cérémonie ? Mais ſi l'on vouloit raiſonner, on ſentiroit que toutes les ſciences, pour ainſi dire, entrent dans la définition d'un bon Guerrier ; on ſentiroit qu'un Ambaſſadeur, dénué de talents & de connoiſſances, n'eſt qu'un complimenteur imbécille, qui va traîner dans une Cour étrangere ſa propre honte & celle du Souverain qui l'envoie.

Il ne faut pas entendre ici par le mot de ſciences, ces éléments d'inſtruction qu'on donne dans les Colléges. Comment appellerions-nous ſciences ce qui n'en eſt que l'alphabet ? Tout jeune homme, à la fin de ſon cours claſſique, n'eſt qu'en état d'apprendre. Je nomme ſciences, les découvertes de la nature, la connoiſſance de ſes phénomenes, le détail des Nations, de leurs loix, de leurs uſages,

de leurs mœurs, l'ordre des temps & des événements. Voilà le grand Livre que doivent feuilleter les Seigneurs. On se rappelle combien un grand Roi, qu'il est inutile de nommer, se repentoit de n'avoir point eu la ressource des sciences : aussi se dédommagea-t-il de ces contre-temps, en protégeant tous les Savants d'une maniere distinguée : il rechercha dans les autres ce qu'il ne pouvoit trouver au dedans de soi. Colbert, Ministre, & presque sexagénaire, retourna au Latin & au Droit. M. le Tellier, Chancelier de France, se faisoit répéter la Logique, pour pouvoir en disputer avec ses petits-enfants.

Nous ne voulons certainement pas qu'on fasse d'un jeune Seigneur un Poëte, un Orateur, un Géometre; mais il convient de le familiariser avec la Poësie, la belle Eloquence & la Philosophie ; il convient de former en lui-même un cabinet intérieur, orné de différentes connoissances, où il puisse entrer au milieu de la foule, où il puisse s'entretenir en secret, & d'où il puisse tirer des principes & des conséquences relatives aux besoins de

ſon état. Un jeune homme qui aime à ſe trouver ſeul de temps en temps, qui ſait rendre ſon bonheur indépendant des lieux & des compagnies, a fait dans ſes études un grand progrès. Soit que le ſort le tranſporte au milieu des campagnes ou ſur les mers, il s'en conſole. Une plume, un Livre, un compas deviennent alors ſa reſſource, & lui tiennent place de tous les ſpectacles & de tous les jeux.

Les ſciences nous accompagnent par-tout, dit Cicéron; elles voyagent avec nous, elles dorment avec nous, elles ſont nos délices, & nul ne peut nous ravir ce tréſor. Heureux tréſor! il ſatisfait plus l'homme que toutes les richeſſes enſemble. Il le place partout comme dans ſon centre; car on ne rencontre point de Pays où l'on ne trouve des Citoyens éclairés, & ſur-tout depuis le ſiecle dernier; ſiecle où le goût des Sciences & des Arts s'eſt plus ou moins répandu. Chaque partie de l'Europe a ſu participer au luſtre dont le regne de Louis le Grand décora les Sciences & les Savants. Allons à mille lieues, nous entendrons citer les Auteurs qui nous

ſont familiers, prononcer ſur eux le même jugement que nous en portons, répéter les mêmes anecdotes qui nous ont plu, & les mêmes faits qui nous ont frappé; car, il faut l'avouer, les hommes inſtruits ſe reſſemblent preſque par tout : ils ſe fixent également ſur l'agréable & l'utile. Auſſi peut-on dire que la Science mérite encore plus que le Commerce, d'être appellée le lien des Nations. On croiroit que tous les Peuples de concert ſe ſont donné le mot pour eſtimer tel Livre & pour chérir tel Auteur. Ainſi l'etude réunit dans un même point, une multitude d'eſprits tous différens les uns des autres.

Mais que de branches diverſes ſorties de cette ſcience, qui, comme un arbre énorme, a ſa tige juſques dans les cieux, & ſes racines juſques dans les entrailles de la terre ! Le véritable Mentor connoît toutes ces branches, & il en raiſonne avec ſon Eleve.

Commençons par la Logique, l'art de bien penſer. Celle qu'on donnoit jadis étoit pitoyable, & celle qu'on donne encore quelquefois aujourd'hui, preſque inutile. On veut apprendre

à la jeuneſſe à raiſonner, & on ne lui apprend qu'à ſophiſtiquer. Notre Logique eſt ſouvent un aſſemblage de diſtinctions qui rendent tout problématique. Auſſi du Han, Profeſſeur de Philoſophie dans le ſiecle dernier, compoſa-t-il un Livre intitulé : *Philoſophia in utramque partem.* La Logique, ſi elle étoit véritable, rendroit l'eſprit juſte : c'eſt ſa fin. Rien de plus néceſſaire que cette juſteſſe dans le commerce de la vie. Celui qui, par malheur, ne l'a point en partage, produit le même effet au milieu de la ſociété, qu'une cloche fêlée dans une agréable ſonnerie. Il trouble l'harmonie, & cette diſſonance retentit juſqu'au fond de l'ame de quiconque a du bon ſens. Plût à Dieu que cette réflexion paſſagere engageât les Maîtres à réformer encore leur Logique, & à ſuivre, par exemple, le plan de celle de Port-Royal ! Mais chaque Maître veut faire une Logique à ſa façon. Eh ! qu'en réſulte-t-il ? Preſque tous les jeunes gens étudient la Logique, & preſque tous les jeunes gens ne ſavent pas raiſonner. Le monde fourmille d'eſprits hériſſés de

ſophiſmes & de paradoxes. Nous aurions ici beau champ pour tourner en ridicule ceux qui débitent encore le jargon ſcholaſtique ; mais ils ſont aſſez punis d'enſeigner de pareilles inepties avec gravité, & trop punis d'y ajouter foi comme ils oſent le faire.

La Morale, l'ame de la Religion & de la vie civile, ſe défigure de jour en jour. Chacun y ajoute ou en retranche ſelon ſa paſſion & ſon caprice. Combien d'erreurs enfantées à cette occaſion ! erreurs dont les Payens auroient ſouvent rougi. La conſcience du véritable Mentor, ſecondée de Livres exacts, & à l'abri de tout ſoupçon, dicte des préceptes certains, & guide les mœurs du pupille. Le fondement de la Morale eſt cet axiome gravé dans tous les cœurs : *Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis.* Axiome qui, renfermant l'amour du prochain, doit renfermer, à plus forte raiſon, celui de Dieu, puiſque l'un n'eſt qu'une conſéquence de l'autre.

Quant à la Métaphyſique, on peut gémir de la voir exilée de l'univers ; car nous n'avons garde d'honorer d'un

si beau nom, ce verbiage qu'on débite dans les Colleges. Nous appellons Métaphysique, la connoissance de Dieu, la connoissance de nous-mêmes, celle, en un mot, que le célebre Mallebranche a si bien expliquée dans sa recherche de la vérité. Mais qui est-ce qui s'applique à cette étude ? On la regarde comme inutile, ou comme le fruit de l'imagination : aussi le Philosophe que nous venons de citer, n'est plus qu'un beau rêveur. Voilà comme on le définit ; non qu'il ait effectivement rêvé, mais parce qu'il n'est plus à la mode. Quoi qu'il en soit, la Métaphysique ne cessera point d'être la science par excellence ; & quiconque voudra s'élever au-dessus des sens, s'attachera à ses principes. Ils sont lumineux, ils sont vrais, & ils nous transportent dans une immensité pour laquelle nous nous sentons nés. Je ne connois point d'étude plus propre que celle-ci, à détacher la jeunesse de ses plaisirs ; & voilà pourquoi le Mentor la fait entrer, pour ainsi dire, dans toutes les actions de son Eleve. Alors un Seigneur devient Métaphysicien, sans

preſque s'en appercevoir, & ſans avoir l'inconvénient de pouſſer juſqu'à l'abſtraction.

La Phyſique, plus perfectionnée dans le ſiecle où nous vivons, nous offre une foule de bons Auteurs qui en ont traité. On s'en ſert & on les cite comme de riches ſources où l'on peut puiſer les ſecrets de la Nature. On familiariſe un Diſciple avec ces grands Phyſiciens que l'Angleterre & la France ont produits : on l'accoutume à retenir les noms de Deſcartes & de Newton, & on lui perſuade bien que la Philoſophie de ce dernier n'eût jamais exiſté ſans celle du premier, quelques éloges qu'on lui donne aujourd'hui ; mais peut-être Newton ſeroit-il le plus grand ennemi du Neutonianiſme, s'il renaiſſoit dans cent ans, comme Deſcartes combattroit infailliblement ſon propre ſyſtême, s'il reſſuſcitoit à préſent. Ces réflexions faites devant la jeuneſſe, l'accoutument à ſe défier toujours de ce qui n'eſt qu'hypotheſe, & à jetter un coup d'œil ſur cette foule de Philoſophes que de ſiecle en ſiecle on a cru des oracles ' & dont on ſe rit

maintenant. Ce n'eſt point par des leçons en regle qu'on inſtruit un Seigneur ſur des matieres de Phyſique. Le grand livre de la Nature, ouvert à tout le monde & à tout moment, fournit ſans ceſſe l'occaſion d'en parler. La nuit même ne ſauroit empêcher de lire dans ce livre, puiſque le firmament devient alors la plus belle école où nous puiſſions étudier. Tycho-Brahé paſſa les nuits à obſerver les aſtres.

Oſerons-nous hazarder ici ce que nous penſons des Mathématiques ? Elles ne doivent occuper un Seigneur qu'autant qu'elles contribuent à lui donner du goût pour l'application. Cette Science, quoiqu'immenſe dans ſon étendue, n'eſt peut-être pas auſſi généralement utile que le publient ſes Panegyriſtes. On voit tous les jours de grands Mathématiciens ne réduire l'art de tracer des angles, des quarrés, des lignes, qu'à de ſtériles ſpéculations, & mourir enfin après des cinquante années d'étude, ſans avoir fait d'autres ouvrages que d'inutiles calculs. On ſe contentera donc de donner quelques éléments d'Algebre, de

Géométrie & d'Arithmétique ; mais on insistera sur le Dessein, sur la connoissance de l'Architecture civile & militaire. Ces choses sont d'usage, & reviennent trop souvent dans le commerce de la vie, pour pouvoir les négliger.

La Théologie paroît une science étrangere à tous les Seigneurs, parce que tous les Seigneurs n'en ont guere d'idée. Ils ne connoissent de Théologie que cette scholastique qu'on enseigne sur les bancs, & qui ne convient, en effet, qu'aux Ecclésiastiques ; mais il est une Théologie familiere que la Noblesse ne doit pas ignorer. Elle a pour objet la connoissance des Dogmes & des Conciles, enfin l'Histoire de l'Eglise. Convient-il que des Chrétiens soient tellement étrangers au Christianisme même, qu'ils n'en sachent ni l'économie, ni les combats, ni les victoires? La plupart des jeunes gens ont à peine une notion des fêtes qu'on célebre dans le cours de l'année. Ils assistent aux Offices divins, sans en pénétrer l'esprit ; ils confondent les Ouvrages des Peres avec l'Ecriture sainte, les conseils

conseils avec les préceptes. Quelle honte pour eux & pour ceux qui les ont élevés ! On connoît les scenes de théâtre, ses décorations, ses usages, & l'on ignore les cérémonies de l'Eglise & ses coutumes. Ne nous étonnons plus si la jeunesse s'ennuie toujours dans nos Temples : elle s'y trouve comme dans un pays étranger, où rien ne la frappe, & où rien ne l'intéresse : elle ouvre les yeux, & elle ne voit point ; elle prête les oreilles, & elle n'entend point. Cependant que de magnificence & de dignité dans le culte divin, dit la Bruyere ! que d'élévation dans les Pseaumes ! que de majesté dans les chants ! que de pompe dans les solemnités ! tout édifie & tout annonce la présence du Saint des Saints.

Nous allons parler maintenant d'une Science bien bornée, en comparaison de la Théologie dont nous venons de dire un mot. J'entends la Géographie, qui n'ayant rapport qu'à cette terre, une des plus petites planetes de l'univers, ne peut être beaucoup étendue ; mais vu les limites de nos connoissances & l'ordre de la Providence

qui nous a placé ici-bas pour quelque temps, & qui nous a rendu habitants de cette vallée de larmes, il eſt bon d'avoir une idée de notre Globe. C'eſt d'ailleurs parce que la Terre eſt peu de choſe en elle-même, qu'il ſeroit honteux d'ignorer ce peu de choſe. Nous ſommes ſortis de ſon ſein, & tout-à-l'heure nous y devons rentrer ; hâtons-nous donc de parcourir ſa ſuperficie, de diſtinguer ſes montagnes, ſes rivieres & ſes villes. Un jeune Seigneur eſt ravi lorſqu'il commence par étendre ſes idées ſur une région qui ſemble s'étendre à ſon tour. On profite de l'impreſſion que cauſe cette joie, on promene ſes penſées avec celles d'un Eleve, & on fait des remarques ſur tous les lieux. On lui repréſente d'abord la poſition & la fondation de la cité qu'il habite, de la province où il eſt né, & on le conduit ainſi de degré en degré juſqu'aux extrêmités du monde.

L'Hiſtoire, ce tableau mouvant des vertus & des vices ; l'Hiſtoire, ce Livre univerſel où chacun ſe retrouve, où chacun lit les progrès

des Arts & ceux de l'ambition, le commencement des guerres & leur ſucceſſion, l'origine des Empires & leur décadence, les intrigues des Cours & leurs révolutions, ne peut échapper aux yeux d'un jeune Seigneur. Tout nous avertit d'apprendre l'Hiſtoire, les tombeaux que nous foulons aux pieds, les maiſons que nous habitons, les endroits que nous parcourons. Il n'eſt pas juſqu'à la pouſſiere qui s'éléve ſouvent à notre vue, qu'on ne puiſſe regarder comme des débris de Conquérants & de leurs armées entieres. Un Gouverneur ne manque point de prendre occaſion de tous ces objets qui nous environnent, pour inſtruire ſon Diſciple de l'Hiſtoire. Il lui retrace, d'une maniere frappante, chaque événement; il en fixe l'époque, en rétrogradant juſqu'au premier homme, & par-tout il parle comme l'Ouvrage du grand Boſſuet ſur l'Hiſtoire univerſelle; Ouvrage où l'on entrevoit à chaque page les traces de la Divinité, qui punit & qui protege, qui éleve & qui abaiſſe, qui édifie & & qui renverſe. L'étude de l'Hiſtoire

devient, par ce moyen, une source de réflexions ; mais on néglige trop celle de son temps. Il semble qu'il n'y ait que les Grecs & les Romains qui doivent nous intéresser, comme si chaque siecle n'étoit pas une répétition du précédent ; comme si nos contemporains n'avoient ni passions, ni vertus, & comme s'il n'y avoit plus de rôle important à jouer aujourd'hui dans l'univers. Sans doute des événements, dont je puis être le témoin, m'affecteront davantage que des faits souvent douteux, & qui vont se perdte dans les ténebres de l'antiquité : c'est pour cette raison qu'on accoutume de bonne heure un Seigneur à lire les Gazettes.

Je sais que, par un ridicule abus, nos Gazetiers se plaisent à remplir les feuilles de mille frivolités. On parcourt ordinairement des pages entieres sans y lire autre chose que tel Souverain a dîné en public, ou qu'il a chassé ; mais je sais qu'au milieu de ces détails même on trouve toujours des faits qu'on ne doit pas ignorer : il y a toujours dans les Royaumes certaines circulations de passions & d'in-

térêts, dont le récit devient utile par les conséquences qu'on en tire. C'est à ce récit que le Mentor rend son pupille attentif. Il lui montre comme au doigt & à l'œil, l'agitation des hommes, leurs conseils, leurs projets. Eh! quel bien n'en résulte-t-il pas? On connoît ses contemporains, on apprend ce qu'ils valent & ce qu'ils peuvent; on trouve les uns supérieurs à leur siecle, & les autres inférieurs. Car, qu'on y prenne garde, il n'y a de jugement que par comparaison; de maniere que si après avoir vu séparement les objets, on ne les rapproche ensemble pour les revoir, il est impossible de bien décider. Voilà comme un jeune homme apprend insensiblement à connoître les Maisons régnantes, les intérêts de chaque Souverain & ses prétentions. Cette connoissance le rend politique & capable de percer dans l'avenir; mais avec discrétion, crainte d'imiter ces gens oisifs qui reglent les Etats selon leur caprice, & qui voient des colosses où il n'y a que des atomes. Si les Gouverneurs suivoient ce plan, on ne rencontreroit pas tous les jours

des Seigneurs qui ignorent jusqu'aux branches de leurs familles & jusqu'à la succession de leurs aïeux. Ils savent à peine, & dans quel siecle ils vivent, & ce qu'ils sont, & à qui ils appartiennent. Le vrai Mentor sent ces inconvénients, & il les prévient.

Le Droit a trop de rapport avec nos propres intérêts, pour le laisser à l'écart. Il traite des Loix, des Coutumes, & nous met par conséquent, en état de conserver nos biens, ou de les revendiquer. On sait, à l'aide des connoissances qu'il procure, décider à coup sûr entre le tort & la raison. Il a fallu que le monde intelligent eût des regles, ainsi que le monde physique, & que chaque Nation suivît une discipline analogue à son genre de vie & à son climat. Ces regles recueillies en différents Codes, sont l'objet de l'attention d'un Seigneur qui aime à s'instruire, & qui veut apprendre les bornes & l'étendue de l'autorité qui le gouverne. Il faut, dans cette étude, tenir le milieu entre les Italiens & les Français. Les uns étudient trop le Droit, &

les autres ne l'étudient point assez. Je n'entends point ici les hommes dont la profession est de savoir la Loi ; on en trouve par-tout qui s'y appliquent avec succès.

Passons maintenant à la Médecine, & convenons que ses éléments doivent faire partie d'un plan d'éducation. Notre corps, toujours fragile & toujours plein de besoins, nous demande des remedes qu'il faut connoître. Les plus simples sont les meilleurs, & les plus simples sont ces simples même qui naissent dans nos jardins. Le Sage nous y renvoie comme à la source des guérisons. Pourquoi négliger des moyens si faciles, & se remettre entre des mains étrangeres lorsque la raison est encore à nous ? Un pilote n'abandonne le gouvernail du vaisseau, que lorsque sa raison l'abandonne lui-même. Tant que nous nous possedons, & que nous connoissons notre mal, nous devons donc être en état d'y remédier. Je sais qu'il faut faire de bonne heure l'apprentissage de cet Art, quoique l'expérience sur cet article soit le meilleur maître. Cette expérience naît de l'attention

que nous donnons aux maladies courantes qui arrivent sous nos yeux, & du soin que nous prenons de nous informer de la maniere dont on les traite. Rien de plus ordinaire que de voir des Seigneurs autant effrayés d'une migraine, ou d'une fievre éphémere, que s'ils avoient une attaque d'apoplexie, ou une fievre putride. Ils sont hors d'eux-mêmes, & se tranquillisent à peine à l'arrivée d'un Médecin qu'on fait venir à la hâte.

Le Disciple, formé par le véritable Mentor, sait distinguer les maladies journalieres de celles qui sont sérieuses. Il connoît la constitution de son corps, & le changement que l'abondance du sang & de la bile, ou enfin le mêlange de l'un & de l'autre peuvent y apporter. Ce n'est pas un petit avantage de bien savoir la construction de notre machine & tout le jeu de ses ressorts: on en sent l'utilité dans mille occasions. Qu'on ait besoin, par exemple, de se faire ouvrir la veine au milieu de ces campagnes où l'on ne rencontre souvent que des Chirurgiens tout-à-fait ignorants, & qui savent à peine tenir leur

leur lancette ; on ne leur préſente que la céphalique, cette veine qu'on trouve au bras au-deſſus de la médiane, & où il n'y a point de danger. Qu'on ait beſoin d'une médecine, on en regle la doſe & l'on en détermine la qualité, parce que l'on connoît ſon propre tempérament. Il faut s'accoutumer à ne jamais prendre une médecine, ſans ſavoir auparavant de quoi elle eſt compoſée, & quelle doit être ſa vertu.

Je voudrois que chaque homme, étant en ſanté, écrivît les maladies auxquelles il eſt ſujet, & la cauſe de ces maladies. Le Médecin, à qui l'on remettroit ces détails dans un cas de danger, ſauroit à quoi s'en tenir & appliquer le remede néceſſaire ; car rien n'eſt plus périlleux que de traiter également les mêmes maladies. Ce qui a guéri celui-ci, fera mourir celui-là. Les corps ne ſe reſſemblent pas, les forces ſont inégales & les humeurs différentes ; mais pour prévenir les maux, on peut dire en général que la diete, l'uſage de l'eau & du lait, quand l'eſtomac le ſouffre, ſont les meilleurs préſervatifs.

L'eau ; quoique plusieurs s'en moquent, (sans doute parce que c'est trop commun) répare l'humeur radicale, sert à toutes les coctions qui se font dans notre corps, distribue l'aliment qui nourrit nos parties, tempere les chaleurs & dissipe enfin la bile ; elle guérit souvent les fievres, les maux de tête, de gorge & d'estomac ; mais pourvu qu'on en boive alors en grande quantité. Outre que je parle ici par expérience, j'ai le témoignage de Galien en ma faveur. Il a laissé par écrit, qu'il n'a jamais vu aucune personne, attaquée de fievre ardente, qu'il n'ait guéri, après lui avoir donné abondamment de l'eau fraîche à boire. M. Hecquet a parlé aussi avantageusement de l'eau dans ces derniers temps, & a remarqué que les Iroquois, les Hurons & les Algonquins ne vivent pas si long-temps, & sont sujets à des maladies surprenantes, depuis qu'on a porté du vin & de l'eau-de-vie, ou plutôt de l'eau de mort, dans le Canada. Ajoutons à cette digression, que ceux qui ne boivent que de l'eau ont, pour l'ordinaire, la vue plus per-

çante, l'esprit plus éclairé, qu'ils aiment davantage les sciences, & qu'ils sont plus propres au conseil & aux grandes affaires. Le vin, lorsqu'il n'est employé que pour ôter la crudité de l'eau, ou pour ranimer les esprits de temps en temps, devient une boisson excellente, & c'est alors qu'on peut dire : *Vinum lætificat cor hominis.*

Nous placerons ici une réflexion au hazard ; car nous sentons la difficulté de la réduire en pratique. Si chaque homme prenoit une nourriture qui lui fût propre, chaque homme, je pense, vivroit plus long-temps ; car pourquoi des corps bien constitués dépérissent-ils, quoique sans accident, avant l'âge de quarante & cinquante ans ? La vie ordinaire devroit s'étendre jusqu'à soixante & dix & quatre-vingt ans, selon la remarque du Prophete ; mais tel à qui il ne faudroit que l'usage de la viande, mange du poisson, & celui qui devroit ne vivre que de volatiles, mange des bêtes à quatre pieds. Il en est de même à l'égard des œufs, des racines & du laitage, qui ne conviennent pas également à tout le monde. Tous savent

que les tempéraments ſont différents, & tous ſe raſſemblent à une même table, & prennent les mêmes aliments. Si la difficulté de traiter chaque perſonne ſelon ſes beſoins, rend notre avis comme impraticable, la tempérance doit au moins y ſuppléer, & ſur-tout chez les jeunes Seigneurs qui mangent ſouvent ſans regle & ſans néceſſité. Cela s'appelle ſe préparer des maladies, & filtrer ſa mort peu à peu. Le Mentor y pourvoit & empêche ces petits repas indiſcrets que le caprice ou l'oiſiveté des Grands ſait imaginer.

Après avoir parlé des ſciences, il faut dire un mot ſur la maniere d'en diſcourir, & c'eſt ce qu'on ne fera jamais bien ſans le ſecours de la Rhétorique. L'art de bien s'exprimer doit ſur-tout briller chez les Seigneurs obligés de converſer plus noblement que le vulgaire. Combien de circonſtances où un homme de qualité doit paroître en public, y faire un compliment & répondre à ceux qu'on lui fait ? Auſſi pouvons-nous aſſurer que le ſavoir le plus néceſſaire aux Grands, celui dont ils font plus d'uſage, eſt

le talent de bien écrire & de bien parler. Mais quand l'acquerront-ils, s'ils ne prennent les leçons d'un guide éloquent ? On sait le succès qu'avoit eu l'éducation donnée à M. le Duc de Bourgogne par l'immortel Fénelon. Ce Prince s'exprimoit comme Télémaque, parce qu'il avoit souvent entendu Mentor ; car il faut se persuader que ce ne sont point des figures de Rhétorique appriſes par mémoire, qui forment à l'éloquence naturelle. La lecture des beaux Ouvrages, la conversation des hommes diserts, voilà les moyens de devenir disert soi-même. Ajoutons qu'un Gouverneur indique à son éleve les véritables sources du beau, & qu'il l'oblige à écrire des lettres sur le ton sérieux & badin, de compliment & de recommandation, plus ou moins relevées, & plus ou moins respectueuses. On n'écrit pas à son égal comme à son supérieur. Nous ne saurions donc trop recommander l'usage des lettres. Celles de Madame de Sévigné sont des modeles en ce genre, si l'on en excepte la tendresse outrée qu'elle a pour sa fille.

Quant à ce qui concerne la Poëſie, nous la jugeons trop belle pour ne pas fixer quelquefois un Seigneur, & trop peu importante pour le captiver. Il ſeroit honteux à un certain âge de n'avoir lu ni Virgile, ni Horace, ni Boileau. On doit même retenir quelques vers de ces Auteurs, non pour les citer en pédant, mais pour répandre l'aménité dans un repas, ou dans une converſation. La Poëſie éleve l'ame, elle inſpire des ſentiments, elle épure le langage, & il n'eſt point de vrai Mentor qui n'en conſeille la lecture, & qui ne ſoit charmé de voir ſon éleve faire par hazard une chanſonnette ou une épigramme. Louis le Grand ne dédaigna pas de fredonner quelques *in-promptu* de ſa façon; mais il faut que ces vers, pour être bons, naiſſent de l'occaſion. Ainſi ſous l'ombrage d'un chêne, ou ſur le bord d'un ruiſſeau, on pourra chanter les douceurs de la ſolitude, & au milieu d'une fête galante, en célébrer les agréments.

Il y en a qui s'imaginent qu'à force de lire & de parcourir un tas de volumes, on devient ſavant. Les in-

tempérances de lecture n'ont jamais fait un grand maître. Un Philosophe croyoit faire son éloge en s'appellant, *homo unius libri*; il vouloit par-là donner à entendre qu'il n'étudioit jamais plus d'un Livre à la fois. Il seroit à souhaiter d'avoir un abrégé de tout ce que les fameux Auteurs ont écrit de meilleur. Ce seroit comme un élixir qui nous communiqueroit le véritable génie des grands hommes. On a suivi ce plan dans une Bibliotheque poëtique donnée en France depuis peu. On a réduit à quatre volumes tous les Poëtes français, parce qu'on n'en a extrait que l'agréable & l'utile. Le véritable Mentor a soin de faire faire ces abregés, en ne mettant entre les mains de son disciple qu'un petit nombre de Livres choisis : ainsi sur la Poësie, il donne l'Ouvrage dont nous venons de parler, en y joignant le Paradis perdu de l'incomparable Milton, & la Jérusalem du Tasse : sur la Médecine, un Traité d'Anatomie; les Aphorismes de Boerhaave & le Dictionnaire de Lémery : sur la Rhétorique, le Discours sur l'Eloquence, par l'élégant Fénelon; les

Oraisons funebres du grand Bossuet, celles de Fléchier & ses Panégyriques des Saints, avec la Préface de cet Ouvrage, qui vaut encore mieux que l'Ouvrage même ; le petit Carême de Massillon : sur l'Histoire, le Discours du grand Bossuet, chef-d'œuvre en ce genre ; Tacite ; Tite-Live ; l'Histoire ancienne & Romaine, par Rollin ; les Annales d'Italie, par Muratori : sur la Géographie & la Mythologie, l'Ouvrage de l'Abbé Baniere : sur la Logique, celle de Port-Royal : sur la Morale, l'Art de se connoître soi-même, par Abadie ; les Caracteres de la Bruyere ; la Conversation avec soi-même, & la Jouissance de soi-même, que je recommanderois plus volontiers, si ces Ouvrages étoient un peu retouchés, & si je n'en étois pas l'Auteur : sur la Métaphysique, l'Homme de Descartes & la Recherche de la Vérité, par le célebre Mallebranche : sur la Physique, la Pluralité des Mondes de M. de Fontenelle ; le Neutonianisme des Dames, par M. Algaroti ; le Spectacle de la Nature, par M. Pluche : sur la Théologie familiere, l'Existence de Dieu,

par M. de Fénelon ; les Penſées de Paſcal ; les Mœurs des Iſraëlites & des Chrétiens, par M. l'Abbé Fleuri, & ſes admirables Diſcours au ſujet de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique ; la Maniere de lire & d'étudier chrétiennement les Poëtes, par Tomaſſin ; un petit Traité contre l'Athéiſme, par le P. Tournemine ; & le Poëme de l'Anti-Lucrece, par le Cardinal de Polignac ; & celui de la Religion, par M. Racine ; l'un écrit en latin & l'autre en françois, ont chacun en leur genre des arguments & des beautés qu'on ne peut aſſez admirer : ſur les Mathématiques, les Eléments de M. Rivar ; les Récréations d'Ozanam : ſur toutes les Sciences enfin, les Entretiens du P. Lamy, Livre qu'on ne ſauroit trop conſeiller ; la Maniere d'étudier & d'enſeigner, par M. Rollin : & parmi les Romans, Télémaque : c'eſt le ſeul qui vaille la peine d'être lu. Les autres, quelque bien écrits qu'ils ſoient, ne contiennent que des chimeres dont notre cœur & notre imagination n'ont pas beſoin. Le merveilleux ne doit plaire qu'autant qu'il eſt vrai, & les Hiſtoires

n'en manquent point. Je voudrois auſſi qu'on parcourût Moreri, en donnant une heure & demie chaque jour à cette lecture, qu'on arrangeroit dans ſa tête ſelon l'ordre chronologique.

Voilà, comme on voit, une bien petite Bibliotheque, puiſqu'elle ne monte pas à une centaine de volumes; mais les converſations intéreſſantes du Mentor y ſuppléeront. Cette derniere façon d'inſtruire a beaucoup plus d'analogie avec l'état des jeunes Seigneurs qui ne ſont faits ni pour être des Bibliothécaires, ni des Savants d'une érudition conſommée. Il ſuffit qu'ils ſachent parler de tout à propos, & qu'ils ne paroiſſent pas étrangers au langage des hommes érudits, ainſi qu'à leurs Ouvrages. Rien de plus honteux que de voir de jeunes gens bâiller, ſi-tôt qu'on parle ſcience, de voir qu'ils confondent les lieux & les temps, & qu'ils ne connoiſſent abſolument rien dans la nature. Pour remédier encore mieux à ces inconvénients, le Mentor engagera quelque perſonne capable à réduire en forme de catalogue alphabétique, les noms des principaux Auteurs de ces

derniers temps, avec une très-petite analyse de leurs Ouvrages.

Par exemple, on y liroit à la lettre *B*, Bourdaloue, Jésuite, & fameux Prédicateur français, du siecle dernier, a rétabli le goût de la Chaire. A la lettre *N*, Newton, Philosophe anglais, qui, par l'effort de son génie & de ses recherches, découvrit les plus beaux secrets de la Physique, inconnus jusqu'alors. A la lettre *P*, Pascal fut un Ecrivain sublime & profond: il confondit les corrupteurs de la Morale, les Déistes & les Athées; il donna dans telle année tel & tel Ouvrage; ainsi du reste.

Tel seroit le catalogue alphabétique, dont l'étendue ne contiendroit peut-être pas trois cens pages; mais ces pages, apprises par cœur, donneroient à un Seigneur une idée des Auteurs & des Ouvrages qu'on cite le plus souvent: elles le mettroient en état de reconnoître, au milieu d'une Bibliotheque, les Ecrivains modernes, & lui feroient souvent naître le désir d'en lire quelques-uns.

Il y a un écueil à craindre chez les Seigneurs qui ont de l'esprit & des

connoiſſances ; écueil qui feroit ſouvent déſirer de les voir ignorants ; c'eſt la ſuffiſance. Un jeune homme, parvenu à avoir quelques notions de la nature & du monde littéraire, ſe conſidere ſoi-même comme un Ariſtote. Ses regards, en conſéquence, ne ſont que des airs de mépris ; ſon rire, qu'un ris de pitié ; ſes paroles, que des railleries ; ſa démarche, qu'inſolence & fierté. Il s'imagine que toute la ſcience & tout le bon ſens logent dans ſa tête, qu'il eſt enfin l'oracle qui a droit de prononcer. Au milieu de ſes maîtres, il parle ſeul, & toujours il condamne, il approuve, il décide. Le Mentor habile prévoit ces ſuites funeſtes, dès les premiers inſtants qu'il forme ſon éleve ; il imprime bien dans ſon cerveau, & encore plus dans ſon cœur, que le Philoſophe vraiment éclairé, fut celui qui diſoit : *j'en ſais aſſez pour ſavoir que je ne ſais rien ;* il lui répete ſouvent qu'on feroit un Dictionnaire encore plus ample de ce que les hommes doctes ignorent, que de ce qu'ils ont appris ; que l'eſprit le plus brillant n'eſt qu'une étincelle dont l'éclat ſe

dissipe au moindre accident. La simplicité fut toujours compagne de la véritable science. De fameux Anglais, venus de Londres à Paris, uniquement à dessein de voir le célebre Mallebranche, le trouverent plus admirable au milieu d'une troupe d'enfants avec lesquels il s'amusoit, que dans ses Ouvrages même.

Nous ne prétendons point ici que le Gouverneur doive lui-même enseigner les sciences dont nous venons de donner une légere idée : c'est l'affaire du Précepteur & des Maîtres ; mais le Gouverneur se fait un devoir & un plaisir d'interroger son éleve de temps en temps, & de converser amicalement avec lui sur ses études, afin de juger de ses progrès, & de lui fournir de nouvelles réflexions. Le Gouverneur raisonne sur les sciences, le Précepteur les enseigne ; le Gouverneur fait lire dans le cœur des hommes, le Précepteur dans les Livres ; le Gouverneur apprend les usages du monde, le Précepteur fait connoître les mœurs des Anciens ; le Gouverneur forme le cœur & l'éleve, le Précepteur cultive l'esprit & l'enrichit ;

le Gouverneur ne prend jamais l'air pédant, le Précepteur ne le quitte guere ; le Gouverneur enfin eſt deſtiné pour la ſociété, le Précepteur pour le cabinet. Telle eſt la différence. Mais on confond preſque par-tout aujourd'hui le Précepteur & le Gouverneur, & l'on ne croit voir également dans l'un & dans l'autre que de la pédanterie & un métier à gages. Cela eſt même pouſſé ſi loin, qu'un Gentilhomme ne peut plus être compagnon de voyage de quelque Seigneur de ſes amis, ſans être regardé comme un Pédagogue.

Cependant il faut encore diſtinguer un compagnon de voyage d'un Gouverneur. Celui-ci reſte long-temps avec ſon éleve avant de voyager, & il en prend ſoin dès l'âge de dix à douze ans ; celui-là au contraire ne paroît que lorſqu'il s'agit de paſſer d'un pays dans un autre : ainſi pluſieurs Officiers, ſans être Gouverneurs, ſont tous les jours priés de donner un coup d'œil ſur les démarches d'un jeune Capitaine ou Lieutenant. C'eſt de ſtyle dans les armées.

Les peres ne mépriſent ordinaire-

ment les Gouverneurs de leurs fils, que parce qu'ils ignorent que, selon l'ordre de la nature & de la religion, ils doivent être les premiers à faire cette fonction. La relation entre un Mentor & son éleve n'est qu'accidentelle ; mais elle est réelle entre un pere & ses enfants. Aussi ne peut-on assez blâmer la conduite de ces parents, qui ne voient leurs fils que par hazard, qui ne leur parlent que pour les gronder, ou qui les traitent comme des étrangers. Combien de meres qui connoissent moins leurs enfants que leurs chiens, & qui laissent leur propre famille se consumer de désespoir & d'ennui dans un triste donjon, pendant qu'elles jouent, ou qu'elles perdent le temps à plaire & à babiller.

Cependant on aura beau multiplier les Précepteurs & les Gouverneurs, & surcharger les enfants d'exercices & d'études : on réussira beaucoup moins dans leur éducation, que si l'on s'en mêloit soi-même. Il n'est rien tel que l'œil du pere ; mais cet œil doit être éclairé, & ne pas appercevoir continuellement des défauts où il n'y a que des légeretés. Bien des

parents étouffent l'esprit des enfants à force de les gronder, de les intimider & de vouloir les rendre parfaits. Aussi pouvons-nous assurer que personne n'est moins en état de juger des enfants que leurs parents. Ou ils les croient des prodiges, & ils leur permettent tout; ou ils les croient des monstres, & ils ne peuvent les souffrir. La vertu, qui tient toujours un sage milieu, nous apprend que les jeunes gens ne sont pas des hommes accomplis qu'on doit toujours admirer, ni des sujets incorrigibles qu'on doit toujours châtier.

Que les peres ne mépriſent donc pas les Gouverneurs, s'ils veulent ne pas se mépriſer eux-mêmes; car le Mentor n'est que la représentation des parents: il n'agit qu'en leur nom, & finalement il tient leur place. Qu'ils apprennent, s'ils osent avoir de l'orgueil, qu'il ne sauroit être plus mal placé que vis-à-vis d'un Gouverneur, & que tout Gentilhomme est bien plus honoré de faire la fonction de Mentor, que celle de Directeur de théâtre, c'est-à-dire de Danseurs, de Musiciens & de Farceurs. Cependant combien

combien de Nobles ne rougiſſent pas de prendre cet emploi, & le croient égal aux charges les plus diſtinguées ? La mode eſt un terrible tyran : elle fait, ſans autres loix que ſes caprices, déterminer les dégrés de mérite ou d'honneur.

Mais parlons maintenant des arts, qui doivent naturellement ſuivre les ſciences, & qui ſe réduiſent à quatre par rapport aux Seigneurs : la muſique, les armes, le manege & la danſe. Il convient qu'un jeune homme de qualité ſache quelque choſe de la muſique ; mais en Seigneur qui abandonne le talent d'exceller en ce genre aux Muſiciens de profeſſion. Philippe, Roi de Macédoine, diſputoit avec un habile Symphoniſte de la beauté d'un air. Ce ſeroit grand dommage, lui dit le Symphoniſte, que vous euſſiez été aſſez malheureux pour ſavoir cela mieux que moi. Sage réponſe, qui doit ſervir de leçon !

Les autres arts que nous venons de citer, ont l'avantage de rendre le corps ſouple & diſpos ; & c'eſt un grand point : car le corps devant être l'interprete de l'ame, il faut l'accoutu-

mer à se plier & à prendre différentes postures selon les circonstances. Ici, c'est un pied, qui, glissant l'un devant l'autre avec grace, annonce le respect : là, c'est un signe de tête, qui bien ordonné, dénote l'approbation. Ici, c'est un regard, qui, tombant sans affectation, exprime la modestie ; là, c'est une démarche élégante que produit une noble fierté. On jugera ces détails puériles, & cependant ce sont ces détails qui forment la symétrie des sociétés, ce qu'on appelle enfin le savoir-vivre. C'est pourquoi le Mentor a soin de donner un coup d'œil sur les différents maîtres, chargés des exercices corporels, crainte qu'ils n'entretiennent son disciple de toute autre chose que de leur profession.

On ne sauroit bien profiter de ces leçons, si l'on ne regle les heures d'une journée. D'ailleurs, qu'est-ce qu'une vie toute en désordre, une vie où le jour devient la nuit, où jamais un moment ne ressemble à ceux qui ont précédé ? Ainsi le sommeil qui ferme nos yeux, & qui suspend l'exercice de nos sens, doit

s'écouler dans le temps où la nuit nous dérobe tous les objets. Pierre Czar, ce Philosophe singulier que Paris posséda quelque temps, dont la Moscovie jouit plusieurs années, & que l'Europe admirera toujours, disoit, en voyant le lever de l'aurore : les hommes sont insensés de ne pas contempler chaque matin ce spectacle, le plus beau de l'univers : ils s'amusent à voir un portrait, ouvrage futile d'un mortel, & ils ne regardent pas le tableau de la Divinité même. Pour moi, ajoutoit-il, j'étends ma vie le plus que je puis en dormant le moins que je peux.

Si ces réflexions pouvoient percer jusqu'au cœur des jeunes gens, on ne les verroit pas s'abandonner à toute leur mauvaise humeur, lorsqu'on les éveille par hazard, ou pour quelque affaire. C'est au réveil, dit-on, qu'on connoît l'humeur d'une personne, & l'on a raison. L'homme doux & poli s'arrache au sommeil d'une maniere douce & tranquille ; le brutal se récrie, & fait éclater son mécontentement. C'est pourquoi nous avancerons ici, contre le sentiment de Montagne, qu'il

eſt à propos que le Mentor faſſe quelquefois éveiller ſon Diſciple ſans néceſſité, non au milieu de la nuit, mais le matin. Cela accoutume un jeune Seigneur à quitter le ſommeil, comme on quitte une promenade, avec le même ſang froid & la même indifférence.

Le réveil nous engage à ſuivre la journée, & à dire un mot de ce que la jeuneſſe, qui ſe trouve à la maiſon paternelle, doit faire chaque jour. Il faut diſtribuer le temps de maniere qu'il fourniſſe le loiſir de lire quelques ouvrages qui traitent des ſciences; il faut étudier l'Hiſtoire & la Géographie, parcourir quelques endroits des meilleurs Orateurs & des meilleurs Poëtes latins & français. Par ce moyen on entremêle des lectures amuſantes à des lectures ſérieuſes, & on apprend tout à la fois, ſans preſque s'en appercevoir, à connoître les ſciences & la belle éloquence. On ménagera quelques inſtants pour les donner au deſſein, à la compoſition d'une lettre au moins par jour, & il y aura une converſation réglée qui roulera ſur ce qu'on aura lu. Le temps, quoi-

que rapide, devient long, quand on sait le ménager.

On suivra le même ordre les Dimanches & les Fêtes, à la différence que les Offices divins prendront la place des études sérieuses, & que l'Histoire sainte & l'Histoire ecclésiastique remplaceront la Géographie & l'Histoire profane. Il y a des Poësies sacrées dont on réservera la lecture pour pareils jours, comme celles de Santeuil, Poëte latin.

Nous supposons que l'étude des Langues a déjà précédé l'éducation dont nous parlons ici. Il est bien plus facile de les apprendre dans les premieres années, & il n'est pas permis de négliger ce moyen de converser avec les différentes Nations. Aussi ne sauroit-on trop s'étonner de voir les Français attentifs d'ailleurs à bien s'instruire, ne s'appliquer qu'à leur propre langue. Je sais que cette langue est devenue presque universelle; je sais qu'aujourd'hui tout veut être Français, comme autrefois tout étoit Grec & Romain; car toujours il y eut dans le monde une nation privilégiée qui donna le ton; mais

ne doit-on pas se mettre en état de lire dans les sources, les bons Auteurs Italiens, Anglais & Allemands, & d'expliquer ses besoins lorsqu'on voyage chez les étrangers ?

Quant aux récréations toujours nécessaires après les exercices & les études, la chasse, la pêche, la course, les jeux du billard & du ballon sont celles qui conviennent. La chasse, de tout temps, fut le divertissement des grands Seigneurs & des Souverains même, & il faut avouer que c'est un agréable amusement, tant qu'il ne dégénere point en passion. Mais rien de plus ordinaire que de voir de jeunes gens de qualité perdre tout le fruit d'une heureuse éducation à la poursuite d'un lievre ou d'un sanglier. Ils ne datent plus leurs jours que par les pieces de gibier qu'ils ont tué. Quel malheur ! Ainsi le vernis qu'on donne aux tableaux, ne dure que quelque temps ; il s'évapore, & l'on n'apperçoit que de la toile & du bois.

Malgré la nécessité d'une vie sagement distribuée en différentes études & en différentes récréations, ce se-

roit une puérilité chez un Gouverneur de s'y astreindre au point d'être à la minute. Il faut une certaine aisance dans les occupations, qui les rende gracieuses. Loin de nous ces Gouverneurs, disons mieux, Précepteurs, qui comptent les quarts d'heure par les doigts, qui ne parlent qu'à trois temps, & qui ont l'œil & le visage toujours apprêtés. Si l'heure sonne, ils arrachent leur pupille d'une compagnie, & ne lui laissent pas le loisir d'entendre une histoire déjà commencée. On peut bien définir ces pédants des hommes solemnels; car ils semblent toujours représenter une décoration de fête ou de spectacle. Aussi les jeunes Seigneurs ne sauroient s'accoutumer à les voir tous les jours; ils ne peuvent même les souffrir, & ils n'ont pas tout le tort. Il faut engager un élève à s'acquitter de ses devoirs par amour, lui laisser la liberté de se lever quelquefois plutôt ou plutard, converser enfin avec lui au lieu d'étudier, si, par hazard, l'occasion s'en présente. Qu'un jeune homme cherche à reculer une heure d'étude de temps en temps, & mê-

me à l'éviter, ce n'eſt ni un vice, ni un phénomene ; mais le menſonge qu'il emploie ſouvent pour s'excuſer en pareil cas, ne ſauroit être toléré.

Nous ſommes nés pour rendre témoignage à la vérité, de façon que quiconque oſe l'altérer, eſt un malhonnête homme. Auſſi le plus grand affront qu'on puiſſe faire à quelqu'un, c'eſt de lui donner un démenti. Le Mentor prévient un tel défaut, en parlant à ſon diſciple toujours vrai, en diſſipant tous les préjugés, dont les Nourrices & les Gouvernantes ont nourri ſon enfance, & en lui répétant ſouvent que l'excuſe menſongere eſt une nouvelle faute ſouvent pire que celle qu'on diſſimule.

On ne ſauroit croire combien un Gouverneur doit paroître au fait de toutes les fineſſes d'un jeune Seigneur. Il faut même qu'il lui diſe : j'ai été jeune ainſi que vous, & j'ai vécu autrefois dans le centre de la jeuneſſe, environné de tous mes condiſciples ; ainſi je ne puis ignorer toutes les ruſes dont un écolier eſt capable. Je ſais qu'à l'aide d'un domeſtique vous

me

me déroberez la connoiſſance de certains diſcours & de certaines démarches ; je ſais qu'en ma préſence vous affecterez un air compoſé, & que hors delà vous ſerez opiniâtre & diſſipé ; je ſais qu'en telle occaſion vous me donnerez telle réponſe ; que vous pourrez feindre des maladies ; mais qu'y gagnerez-vous ? Votre triomphe, en pareil cas, ſera votre propre perte. Je ne déſire que d'être votre meilleur ami ; rendez-moi donc le confident de vos petits plaiſirs & de vos petits chagrins. Je vous dirai de cœur, ſi telle action convient, ſi telle viſite eſt à propos, ſi tel diſcours eſt à ſa place ; & pour peu qu'il y ait moyen, je me prêterai à votre volonté ; car je ne mets pas ma gloire à vous gêner, mais à vous mériter l'eſtime de tous les honnêtes gens. L'eſprit de diſſimulation, ajoutera-t-il, n'eſt que le partage des ames vulgaires.

De telles réflexions, ſemées à propos, ſont excellentes, d'autant mieux que les jeunes gens ne cherchent qu'à ſurprendre & qu'à s'échapper. On les apperçoit, dès qu'ils ont com-

mis quelques fautes qu'ils soupçonnent être répréhensibles, roder autour de leur Gouverneur, le prévenir, le caresser. Ils affectent alors de lui faire quelque confidence, pensant que par cette adresse, ils éviteront une réprimande, ou un nouveau réglement, & qu'enfin ils dissiperont le souvenir qu'on peut avoir de leur conduite. Le Gouverneur habile n'est point dupe, & il voit venir de loin son disciple: *Frustra jacitur rete ante oculos pennatorum.*

Par-tout on remarque les ruses des jeunes gens. Leur conversation décousue, qu'on croiroit l'effet du hazard, a souvent pour fin d'empêcher un entretien sérieux; car toujours attentifs à suivre leurs petites fantaisies, ils sont ingénieux à retomber sur des bagatelles, & voilà pourquoi, lorsqu'ils n'y peuvent parvenir par des paroles, ils chantent, & laissent à penser que les discours intéressants ne sauroient leur plaire. C'est dans ces rencontres, comme en bien d'autres, que le Gouverneur doit souvent fermer les yeux. Tout voir, disoit un Empereur, dissimu-

ler bien des choſes, en punir peu ; c'eſt le moyen de regner avec ſageſſe : *Omnia videre, multa diſſimulare, pauca punire* ; & c'eſt le moyen auſſi, peut-on ajouter, de diriger la jeuneſſe avec prudence.

Certainement l'averſion que nous avons pour les choſes ſérieuſes dans nos premieres années, naît en partie de ce qu'on ne donne point alors aſſez d'eſſor à l'eſprit : cette ſaiſon où l'ame pétille, & ne cherche qu'à ſe faire jour, ſe paſſe entre les bagatelles, les jeux, les papillotes & les miroirs ; car bien des Gouverneurs, loin de ſuivre le réglement que nous avons tracé, abandonnent leurs éleves, pendant la moitié du jour, aux valets de chambre & aux perruquiers. On tortille des cheveux, on les poudre à pluſieurs repriſes, on les parfume enfin, & voici déjà la matinée écoulée dans cette étude que les Seigneurs préferent à toute autre. Le vrai Mentor interdira-t-il cet uſage ? Non, ſans doute ; mais il abrégera les moments qu'on y emploie ; il inſpirera à ſon pupille ces ſentiments philoſophiques qui font regarder l'ajuſtement com-

me un esclavage ; il lui rappellera souvent l'exemple d'un grand Roi qui regne aujourd'hui, & qui ne donne qu'avec peine un quart-d'heure à sa toilette. Peut-être ne seroit-il pas hors de propos d'avoir un lecteur qui liroit quelque ouvrage amusant, lorsqu'on frise les jeunes gens : leur tête, par ce moyen, s'orneroit au dedans & au dehors.

L'occasion se présente si naturellement ici de dire un mot des habillements, que nous la saisissons. Comment l'homme a-t-il mis sa vanité dans ce qui l'humilie davantage ? Le velours le plus magnifique n'est qu'un misérable filament dérobé à l'insecte qu'on foule aux pieds ; & l'or le mieux travaillé, qu'une vile matiere arrachée aux entrailles de la terre. Aussi n'y a-t-il que les sots qui se glorifient de leur parure, & qui n'estiment les personnes qu'à proportion de leurs habits ; mais, par malheur, ces sots font le grand nombre. Lorsque j'apperçois un Prince, ou lorsque je lui parle, dit le Philosophe, je renvoie l'argent dont il est chamarré, aux autres d'où on

l'a tiré ; la soie dont il est vêtu ; aux vers qui l'ont produite ; les serviteurs qui l'environnent, aux familles d'où ils sont sortis ; il ne me reste enfin que sa personne. Je l'observe, je l'analyse, & par ce moyen je ne prends jamais le change sur son compte ; car, il faut l'avouer, la pompe des Grands s'incorpore tellement avec eux, qu'on confond le tout ensemble.

Si l'on dépouilloit ainsi les Seigneurs en idée, combien d'eux paroîtroient dénués de talents & de vertus ! On n'accorderoit qu'à leur rang un respect qu'on croit souvent rendre à leur mérite.

Heureux le jeune homme assez éclairé pour ne considérer la parure que comme un tribut dû au rang & à la société, & non comme un sujet de triomphe ! L'oiseau chaque matin fait sa toilette d'un coup de bec & en secouant son plumage, & nous, quoique nés pour commander à tous les animaux, nous n'avons pas cet avantage : il faut que notre vie, toute courte qu'elle est, se raccourcisse encore plus de la moitié par

tous les soins qu'on donne à un misérable corps. Le grand art consiste à n'étendre ces soins qu'à proportion de ce que chacun de nous doit à sa propre conservation & au poste qu'il occupe dans le monde.

Il y a long-temps que nous ménageons l'instant d'arriver à ce monde; mais il convenoit d'aller par degrés; il convenoit que la connoissance de Dieu précédât la connoissance de soi-même, & celle-ci la connoissance des autres; il convenoit qu'on étudiât des Livres avant d'étudier les hommes: car tel est le plan de cet ouvrage. L'instruction domestique, donnée par le vrai Mentor, a servi d'introduction au commerce du monde: ce qu'il a dit jusqu'ici préparoit son éleve à paroître sur ce grand théâtre dont il seroit impossible de peindre tous les mouvements. En effet, à chaque instant la scene varie, & le labyrinthe même de Dédale n'eut pas tant de détours & de sinuosités. C'est là que les cœurs se plient & se replient en mille manieres différentes; c'est-là que les génies, aussi variés que les visages, exigent que

tantôt on pleure & que tantôt on rie, que tantôt on approuve & que tantôt on condamne ; c'eſt-là que les paſſions ſe traveſtiſſent, & prennent la forme & le nom même des vertus ; c'eſt-là enfin que la louange & la ſatyre exercent leur rôle tour à tour, & quelquefois toutes deux enſemble. Quel contraſte ! Quel cahos !

La connoiſſance du monde eſt une ſcience de proportion & de diſcernement. Science de proportion, qui nous engage à rendre à chacun ce qui lui appartient, & qui nous empêche de confondre le Prince avec le Gentilhomme, le Gentilhomme avec l'Artiſan ; ſcience de diſcernement, qui entrevoit d'un clin d'œil, le moment de ſe préſenter ou de ſe retirer, de ſe taire ou de parler, d'accepter ou de refuſer, d'applaudir ou de cenſurer. Qu'on juge à préſent du riſque & de l'embarras d'un jeune Seigneur abandonné à ſes propres réflexions.

Il eſt vrai que la Divinité ſe peignant au dedans de nous, nous apprend à nous peindre aux yeux des autres ; il eſt vrai que nos conver-

sations ne sont, en quelque sorte, que des copies de nous-mêmes ; mais n'y a-t-il pas de l'imprudence à nous dévoiler sans discrétion ? Eh ! quand nous voudrions le faire, notre cœur qui nous échappe & qui nous trahit, nous laisseroit-il toujours libres sur cet article ? Il faut donc recourir au Mentor, dont la présence devient ici plus nécessaire que jamais. C'est lui qui, se frayant une route jusqu'au cœur d'un jeune homme, vient à bout d'ébaucher au dedans de lui la conversation telle qu'on doit la tenir au dehors ; c'est lui qui apprend comment on doit se confier aux hommes & s'en défier, comment on peut fuir le monde & le rechercher, respecter ses modes & les mépriser, devenir en un mot sincere & complaisant, sérieux & enjoué, méditatif & agissant ; c'est lui qui, réglant l'extérieur, le compose de maniere à ne pas nous trahir dans une compagnie par un ris indiscret, ou par un geste inconsidéré.

La société est un assemblage d'esprits ; mais ces esprits ne peuvent communiquer entr'eux qu'à l'aide des

signes, des paroles, des gestes, des postures & des regards. L'ame se fait jour à travers ces organes matériels; ils nous expliquent ses affections & ils nous interprétent ses désirs. Ainsi l'habileté d'un homme du monde consiste à ne point équivoquer sur ces signes, à ne les employer que décemment & à propos: autrement on parle en sot, on décide en ignorant, on agit en dupe, on se présente en étourdi.

Ce qui empêche ordinairement la jeunesse de suivre ces regles de société, c'est son humeur. On entend par humeur, un je ne sais quoi qui tantt ride le visage & tantôt l'épanouit, qui tantôt nous rend odieux & tantôt aimables. Si les conséquences en sont telles, quelle attention ne doit-on pas apporter, pour se procurer une humeur toujours gracieuse! Aussi le Mentor ôte toute l'âcreté qui peut se trouver dans celle de son disciple; & pour y réussir, il examine son cœur, il en suit les mouvements, ou il les arrête. Les ressorts qui font agir un jeune homme, sont invisibles, jusqu'à ce qu'on ait découvert le mobile. Si c'est

la fierté, il faut humilier ; si c'est l'obstination, il faut contrarier ; si c'est la paresse, il faut éguillonner ; si c'est l'indocilité, il faut dompter. Les Seigneurs chez qui on a laissé fortifier une humeur atrabiliaire, ou dominer une trop grande vivacité, deviennent les fléaux de la société. On les redoute, on les évite, & personne, pas un domestique, ne veut traiter avec eux. En vain ils auroient raison, on suppose toujours qu'ils ont tort, & toujours on ne se trompe pas, puisque c'est un grand tort que celui d'abonder dans son sens, & de parler avec aigreur.

D'une humeur toujours enjouée dérive naturellement cette politesse qu'on peut appeller l'ame de la société ; car, hélas ! que seroit la société sans ses agréments, sinon un commerce d'hommes bizarres, qui ne se rencontreroient que pour se heurter, & qui ne se parleroient que pour s'injurier ? Veut-on plaire, il faut agir avec civilité ; mais avec cette civilité qui n'est ni grimace, ni affectation ; avec cette civilité qui n'a rien de gênant, ni d'outré. Rien ne fatigue plus dans l'usage de la vie,

que cette suite de cérémonies superflues, si usitées parmi les Orientaux. Laissons ces peuples s'appeller *les freres de la Lune & du Soleil ;* laissons-les tomber aux pieds les uns des autres, & s'asservir à cet esclavage. Chaque pays a ses mœurs & ses usages. Notre politesse, heureusement dégagée de cette contrainte & de celle des anciennes Cours, où tout étoit guindé, ne consiste aujourd'hui qu'à se saluer & à se visiter à propos, qu'à se prévenir enfin lorsqu'il en naît l'occasion. Mais plus l'exercice de cette politesse est facile, plus il est honteux de ne pas s'y conformer, & sur-tout pour les Grands, qui ne sont véritablement grands qu'à proportion de ce qu'ils s'humanisent, & qu'autant qu'ils rendent le salut à chacun. Combien Pline, dans son beau panégyrique de Trajan, n'a-t-il pas fait valoir l'affabilité de cet Empereur ! Il le peint comme prévenant tout le monde par un sourire, comme ne proférant que des paroles obligeantes & gracieuses.

L'exemple d'un Gouverneur poli contribuera plus que toutes les le-

çons, à former son Disciple à la politesse. Qu'il commence donc par lever son chapeau, par employer ces expressions : *faites-moi le plaisir, je vous prie ;* & bientôt, j'en suis sûr, cette maniere d'agir aura plus de succès que toutes les réprimandes.

C'est ici le lieu de parler des visites, la politesse en étant le prélude. Personne n'ignore qu'il y a des visites de nécessité absolue, de simple bienséance, & enfin de délassement. Les premieres sur-tout sont réglées par le Mentor, qui en fixe les instants & qui les differe le moins qu'il peut. C'est alors que le respect & en même-temps une certaine dignité doivent briller, sans aucune affectation. Il feroit beau voir en cette rencontre ces révérences en *pirouettements*, ces contorsions d'épaules & de visage, ces airs dédaigneux, ces signes de tête moqueurs, ce manege enfin de petits-maîtres, aussi pitoyable qu'impertinent. Le Gouverneur doit, dans l'occasion, diriger, d'un clin d'œil, une révérence faite à propos, ou une réponse placée comme il convient. Souvent il

eſt le ſoleil qui fait rendre des ſons à la ſtatue de Memnon, l'éguille d'une pendule qui regle les heures & qui ſe remue d'une maniere imperceptible. Nous combattons ici un paradoxe trop accrédité, parce que c'eſt ſur-tout pendant les viſites dont nous traitons, qu'on en ſent davantage le faux. On ne ſe repent jamais, nous dit une foule de Livres & de perſonnes, de n'avoir pas parlé. Mais qui doute que, faute d'avoir parlé aux Grands dans une circonſtance favorable, on a perdu ſes affaires, & ſouvent manqué ſa fortune ? Qui doute qu'il y a mille occaſions où l'on doit répondre, interroger, & même impoſer ſilence ? Diſons qu'on ne ſe repent jamais d'avoir parlé à propos, & la propoſition ſera vraie en tout ſens.

On remarque ſans ceſſe, dans un jeune Seigneur bien élevé, l'impreſſion de la main qui l'a formé. On admire comme il ſe préſente avec grace, comme il eſt ſimple dans ſes manieres, comme il écoute avec attention, comme il parle avec circonſpection : telle doit être la maniere de ſe comporter dans les viſites de bien-

séance. C'est-là qu'il faut pleurer avec ceux qui pleurent, rire avec ceux qui rient, accommoder enfin son visage aux compliments de condoléance ou de félicitation qu'on doit faire. C'est un art de bien distinguer le cérémonial du monde, & cet art est nécessaire : autrement on se donne un ridicule, qui, tout puérile qu'il paroît, rend souvent un jeune Seigneur l'objet du mépris, ou du moins de la raillerie. Le monde est fou, j'y consens ; mais c'est être plus fou que lui de l'irriter sans raison.

Quant aux visites de délassement, comme elles se font ordinairement chez nos amis, elles nous laissent plus de liberté. On ne doit cependant pas entendre par cette liberté, le droit que se donnent les jeunes gens de promener par-tout leurs yeux & leurs mains. Il faut qu'ils voient tout, qu'ils touchent à tout, & souvent au risque de rompre des meubles précieux : ils font, en un mot, l'inventaire même des Livres & des papiers. La premiere regle de la civilité est de ne pas même ouvrir un Livre sans la permission de celui à qui il appartient.

Il ne faut pas être moins circonſpect dans les viſites qu'on reçoit : mais comment faire entendre raiſon ſur cet article à un jeune Seigneur ? Rien ne le fixe alors. Au lieu de regarder la perſonne qui vient le voir, il ſe met à la fenêtre ; on lui parle, il ne répond pas, ou il répond à un autre ; on lui conte une hiſtoire, il s'amuſe avec un violon ; on lui fait un compliment, il badine avec un chien ; infatué d'un opéra qu'il a entendu la veille, il en fredonne quelques airs. Il fait plus : le moment vient de reconduire celui qui l'a viſité, il diſparoît, & va s'entretenir avec un laquais. Voilà, dans la plus exacte vérité, le ton ſur lequel ſont montés la plupart des jeunes Seigneurs ; ton qu'il ne faut pas leur faire perdre, mais qu'il faut leur empêcher de jamais prendre ; car quand on a malheureuſement débuté dans le monde par être fat, on ſoutient juſqu'à la fin ce digne perſonnage. On prévient ces abus en couvrant ſouvent de ridicule, l'étourdi qui agit de la ſorte ; car quel autre nom donner à de ſemblables façons ?

Aux visites succedent les repas, puisque ce sont elles qui les font naître ; mais que seront ces repas, si l'on n'a soin de s'y comporter avec décence ? Nous prenons des aliments ainsi que les animaux ; la sobriété seule nous distingue. Mais, par malheur, on ne voit que trop de Seigneurs esclaves de la sensualité au point de se placer les premiers à table d'un air affamé, de se servir avant tous les autres, & de s'abandonner à des excès d'intempérance. Ceux-là n'ont jamais eu d'éducation, ou n'en ont tiré aucun avantage ; car quel Mentor, tel qu'il soit, laissera son éleve faire assaut de vins & de liqueurs ? Quel Mentor l'exposera à la raillerie des convives ? On ne sauroit trop inculquer à un jeune homme qu'un repas ne sauroit être estimable parce qu'il est repas, mais parce qu'il devient le centre & le lien d'une aimable société. Chaque Seigneur, en conséquence, lorsqu'il invite ou lorsqu'il est invité, doit paroître plus occupé de ce qu'on dit que de ce qu'on mange : il doit faire les honneurs, ou les recevoir d'un air attentif & gracieux ;

cieux ; il doit enfin proportionner ſes remerciements & ſes politeſſes au rang & au mérite d'un chacun. Une table ſervie avec ordre, plutôt égayée par des diſcours aſſaiſonnés d'eſprit & de politeſſe, que par la délicateſſe des vins, devient un ſpectacle aimable pour quiconque chérit la bonne ſociété. Le corps prend ſa ſubſiſtance, & l'eſprit ſe nourrit en même-temps de choſes utiles & agréables. Telle a été la cauſe de l'inſtitution des feſtins ; autrement chacun, dans ſon particulier, eût ſatisfait au beſoin de manger, comme on ſatisfait aux autres beſoins de la nature.

Il n'eſt point à craindre que des Seigneurs, ſous la direction du vrai Mentor, ſe placent à table avant lui, ou qu'ils en ſortent de même. Je parle ici de ces repas qui ſe font en voyage, par exemple, & non de ceux où l'on eſt invité. C'eſt au Gouverneur à en régler l'heure, & à la prolonger, ſi bon lui ſemble ; c'eſt à lui à prendre ſoin que la même décence s'obſerve alors, que s'il y avoit compagnie. La bonne éducation ſe fait par-tout ſentir, en particulier

comme en public : c'eſt le moyen d'ailleurs de ne la jamais oublier.

On me permettra d'ajouter ici une réflexion. Si les Grands penſoient bien ſérieuſement, lorſqu'ils ſe préſentent à ces dîners ſucculents & ſomptueux, qu'il y a des milliers de leurs freres qui ne dînent pas, faute de ſecours, ils retrancheroient de leur ſuperflu en faveur des pauvres : voilà la vraie grandeur. Le Mentor n'oublie point de le repréſenter dans l'occaſion ; mais les paroles s'envolent, & le riche continue d'opprimer le malheureux, & de boire ſouvent ſes pleurs dans des coupes d'or & d'argent.

La profuſion contre laquelle je parle, n'a rien de commun avec la généroſité. La prodigalité eſt une folie ; la généroſité, la vertu ſpéciale d'une grande ame. Le Seigneur qui n'eſt point généreux, doit avoir honte de ſe préſenter en public. Les Princes ne ſont l'image de Dieu, qu'autant qu'ils répandent leurs biens & leurs faveurs. Auſſi le Mentor emploie-t-il tous les moyens pour familiariſer ſon éleve avec des ſentiments de géné-

rosité. Il veut qu'elle lui devienne naturelle au point de sentir ses entrailles émues de compassion à l'aspect de tout homme qui souffre. Un Seigneur n'est-il pas bien fortuné de trouver dans un aussi vil objet que l'argent, le moyen de s'illustrer, & de mériter les bénédictions de tout un peuple ? Le grand Vendôme entendant beaucoup de bruit que faisoient ses gens, parut à la fenêtre, & voyant qu'il s'agissoit d'un domestique arrêté, parce qu'il emportoit deux plats d'argent, cria tout haut : *Voilà bien du tumulte pour peu de chose ; qu'on laisse aller cet homme avec son argenterie, & qu'on me donne patience.* Cet exemple, quoique beaucoup plus admirable qu'imitable, prouve une façon de penser qu'on ne sauroit s'empêcher d'estimer ; tant il est vrai que les beaux sentiments sont toujours sûrs de plaire.

Quelle foule de réflexions n'offriroit point ici l'inhumanité de la plupart des Grands ! Il semble que c'est leur arracher l'ame, que d'exiger seulement d'eux un sourire, ou un signe de tête. Cependant si tous ceux qu'ils

Universitas

mépriſent venoient à les abandonner ; ils ſe verroient dépouillés de leur pompe & de leur cortege.

L'amour-propre des Seigneurs, ainſi que leur grandeur, dépendent abſolument de tous ces gens qu'ils daignent à peine enviſager. Ce ſont eux qui forment leurs vaſſaux, leurs ſentinelles, leurs courtiſans, & qui ſervent par conſéquent à leur décoration : voilà ce qu'il faut repréſenter de bonne heure à la jeuneſſe. Le Créateur ſe laiſſe approcher de toutes ſes créatures, & l'homme, qui n'eſt qu'un ver de terre, a honte de jetter un regard ſur d'autres hommes. Quel contraſte !

Je ſais qu'il ne faut point de familiarité entre les maîtres & les domeſtiques ; je ſais que le Gouverneur doit être extrêmement attentif ſur cet article ; mais il faut beaucoup d'humanité. Les ſerviteurs ſont-ils donc d'une nature différente de la nôtre ? Hélas ! ils eurent le même Dieu pour pere ; ils ont une ame immortelle ainſi que nous ; & ils auront une éternelle récompenſe, s'ils s'acquittent de leur devoir ; de ſorte que chacun doit dire

en les voyant : par quel hazard ne ſuis-je point à leur place ? Il n'y a ſouvent eu que la probité de leurs peres, plus exacte que celle de nos aïeux, qui les a empêché de parvenir. Penſons toujours que la liberté eſt l'appanage de tous les hommes, & qu'il n'en naît aucun d'eux pour vivre à la chaîne comme l'ours & le lion. Aimons nos freres, pleurons ſur leurs maux, ſoulageons-les, & croyons que la ſociété ne fait qu'un corps dont chaque membre mérite des ſoins & des égards. Le Cardinal Cibo, mort à Rome en 1742, préféra d'être enſeveli au milieu de ſes domeſtiques, qu'il avoit chéris pendant leur vie, & même eſtimés, à toute la pompe des mauſolées conſacrés à l'honneur de ſa maiſon. Hélas ! il trouva dans cette ſépulture autant qu'il auroit trouvé dans celle de ſes ancêtres, de la pouſſiere & des vers ; car telle eſt la deſtinée des Grands comme des Petits.

De tels exemples, rapportés à propos, démontent tout-à-coup l'échafaudage de grandeur que les Seigneurs commencent à élever dès leurs

tendres années. Nés par malheur au milieu des richesses & des chimeres, ils les pousseroient jusqu'à la folie, si l'on ne guérissoit de bonne heure leur ivresse : aussi doit-on souvent leur faire oublier qu'ils sont Princes. Un personnage fameux, qui avoit travaillé pendant vingt ans à la direction des Grands, me disoit un jour ce qui ne sortira jamais de ma mémoire, & ce que depuis long-temps je cherche à répéter : *je voulus d'abord en faire des Chrétiens ; mais bientôt j'abandonnai l'entreprise ; je ne pensai plus qu'à les rendre des hommes, & je ne pus également en venir à bout.*

Ceci prouve la grande difficulté d'inspirer à la plupart des Seigneurs des sentiments d'humanité. Cependant le vrai Mentor ne se rebute point : il sait que la naissance & l'éducation ont une grande vertu pour corriger les vices ; il sait que s'il y a des Grands qu'on peut appeller des fléaux de Dieu, il y en a aussi qu'on peut envisager comme ses dons les plus précieux.

Plusieurs ont dit, & plusieurs disent encore, que les spectacles sont les

meilleures leçons pour élever l'ame des jeunes gens, pour la former, & que par conséquent il faut s'en reposer sur ces exercices par rapport aux sentiments. Je ne considérerai point ici ces spectacles d'un œil de religion, mais d'un œil philosophique ; car autrement je dirois qu'il n'y a que l'ignorance ou la folie qui ait pu s'autoriser de la religion pour les soutenir ou les excuser ; je dirois que s'il y a un Livre qui proscrive les théâtres, c'est l'Evangile, qui nous recommande de prier sans cesse, de porter notre croix, enfin de pleurer & de gémir ; que s'il y a un lieu où soient étalées les maximes & les pompes du monde auxquelles nous avons solemnellement renoncé, c'est sur le théâtre ; je dirois que la vie des Comédiens, leurs danses lascives, leurs passions embellies, leurs paroles tendres & souvent équivoques, ne peuvent qu'embraser de jeunes cœurs déjà trop prompts à s'enflammer ; je dirois enfin que la correction des théâtres les rend encore plus dangereux, puisque plus les passions sont finement voilées & les sentiments délicats, &

plus l'amour profane nous enchante & nous pénetre : cet amour dont on a bien de la peine à se défendre au milieu des lieux même consacrés à la vertu. Eh ! qu'on ne s'imagine pas que notre langage soit emprunté des Peres de l'Eglise : Bussy-Rabutin, ce Courtisan fameux par ses disgraces, conjura ses enfants, étant au lit de la mort, de fuir les spectacles comme un endroit contagieux où il avoit perdu son innocence ; & le célebre Jean-Jacques Rousseau vient de parler sur cette matiere comme auroit fait Diogene lui-même, dont il semble renouveller l'esprit. Il peint les spectacles dans une lettre au célebre d'Alembert, comme des occasions sûres & prochaines de débauche ; il se félicite de ce que Geneve, sa chere patrie, ne connoît point encore ces divertissements dangereux, qu'il appelle l'école du libertinage, le fruit de l'oisiveté & la ruine de la société. Que n'auroit pas dit ce judicieux Ecrivain, s'il eût vu le fanatisme des Italiens pour les spectacles ? Il eût sans doute plaint ce peuple ingénieux d'employer si mal son esprit.

Mais

Mais il s'agit seulement ici d'examiner si les déclamations théâtrales font naître les grands sentiments. Je ne fus jamais de cette opinion. Chacun sait que ceux qui déclament ne sont nullement pénétrés de ce qu'ils disent, & chacun par conséquent ne se met point en peine de réformer ses mœurs sur des impostures, le théâtre étant lui-même le premier imposteur du monde. Il travestit tout à nos yeux. Je dis plus. J'avance que les héros des tragédies étant presque toujours boursouflés, ne feroient que des Dom Quichotte, si l'on s'y conformoit. Croira-t-on d'ailleurs que ces pleurs qu'on verse, soient des pleurs qui naissent du fond du cœur ? Le plus libertin, & qui a le moins envie de se convertir, en verse de même au sermon. Les leçons qu'on donne à la jeunesse, ne doivent être ni pompeuses ni tumultueuses : on ne s'attache qu'à ces dehors qui frappent ; & voilà pourquoi la comédie française, qui souvent seroit une bonne morale, ne fait pas d'impression. L'attention se partage entre les gestes, les déclamations, les habits, les visages, a

lieu de se réunir toute entiere vers les préceptes qu'on débite.

Disons donc simplement qu'on fréquente les spectacles comme le passe-temps du jour, comme le rendez-vous de la société, & nous dirons vrai; mais avancer que les spectacles influent sur les mœurs pour les corriger, c'est avancer un paradoxe. Je n'ai jamais vu les jeunes gens en revenir que plus amateurs d'eux-mêmes & plus dissipés. L'amour du véritable honneur, par exemple, seroit long-temps à naître chez un jeune Seigneur, si l'on attendoit ce succès du théâtre.

Qu'il y auroit d'observations à faire sur ce véritable honneur! Peu de personnes en ont une juste notion. Les unes le confondent avec les plus misérables préjugés; les autres ne connoissent que lui pour toute religion. Ce que nous pouvons avancer en deux mots, c'est que le véritable honneur, aussi pur que le jour où il s'annonce, se produit par-tout sans rien craindre; c'est qu'il s'écrit sur le tombeau de ceux qui meurent pour sa défense, & que leurs parents s'en glorifient; c'est que les Romains, ces vrais hé-

ros, ne connurent point d'autre gloire que celle de verſer leur ſang pour la patrie.

Les hommes ſont bien ſinguliers. Selon eux, c'eſt une inſigne lâcheté de s'aſſocier deux ou trois pour ſe battre contr'un ſeul, & c'eſt un honneur de raſſembler cent mille hommes contre vingt, & d'avoir l'avantage. Selon eux, c'eſt une indignité d'aller prendre ſon ennemi en traître, & de l'attaquer lorſqu'il n'eſt point prévenu, & c'eſt un triomphe d'aller ſurprendre une armée & de la défaire à l'imprévu. Avouons donc que la gloire, telle que nous la concevons, n'eſt qu'une chimere uniquement embellie par nos préjugés.

Je prévois l'objection qu'on va faire; mais pour ne point entrer dans des détails ſuperflus, je me contente d'ajouter qu'un jeune Seigneur doit toujours ſe faire un bouclier de ſa prudence, ne parler qu'avec beaucoup de circonſpection, & ne fréquenter que des perſonnes reſpectables par leur naiſſance & leur bonne éducation. On évite, par ce moyen, ces circonſtances critiques où l'on dira bien

préſentement ce qu'il faut faire ; mais où l'on ne peut répondre de ce qu'on feroit alors. Ce proverbe, tout trivial qu'il eſt : *Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es*, renferme un grand ſens : auſſi eſt-ce peut-être une des parties à laquelle s'applique davantage le véritable Mentor. Il démêle ceux qui environnent ſon éleve, il les obſerve, il les ſuit, & lorſque quelques-uns d'eux ſont querelleurs, téméraires, il les écarte adroitement. C'eſt ſur-tout au jeu où ſe forment les liaiſons les plus mauvaiſes ; car le jeu, centre des paſſions & des intérêts, introduit, chez les Grands mêmes, des hommes fort équivoques. Il ſuffit qu'ils répandent de l'argent, on n'en demande pas davantage.

Mais comment traiterons-nous cet article du jeu ? Joue-t-on, on ſe creuſe ſouvent bien des précipices : ne joue-t-on point, on s'interdit mille bonnes compagnies, & l'on paſſe pour ridicule. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il eſt honteux de concentrer ſa félicité dans un auſſi futile amuſement. Nous ne ſommes nés ni pour jouer,

ni pour entendre chanter. Ces récréations inventées comme un délassement utile après l'étude, sont malheureusement devenues l'étude même. Le jour & la nuit ne durent point assez au gré de la plupart des joueurs. En vain la santé en souffre, le patrimoine périclite, les enfants gémissent, rien n'arrête ; on s'accable de dettes, & l'on ruine des familles. Le jeu de hazard, imaginé par une sordide cupidité, appauvrit presque tout le monde; mais ne fixons pas même nos regards sur ce désordre que toutes les Loix ne sauroient trop réprimer & punir, parlons des jeux de commerce. Le Mentor veut que son éleve joue ceux-là, parce qu'il veut lui faire observer toutes les bienséances d'usage.

Le commerce du monde, dont un Seigneur fait partie, & souvent partie importante, mérite certainement des égards. Chacun lui doit un tribut plus ou moins étendu, selon sa naissance & son rang. Le mépriser, ce n'est pas le connoître ; l'idolâtrer, c'est se moquer de lui. Le juste milieu devient donc la situation d'un jeune Seigneur; situation qu'un sage Gouverneur fait

toujours maintenir. On ne le voit point rejetter, d'un air stoïque, des coutumes que la mode autorise: il est le premier à mener, comme par la main, son pupille au milieu des compagnies, à favoriser les plaisirs innocents qu'on y peut goûter, & même à les exciter, si la circonstance le permet.

C'est au jeu, dit-on communément, que se peint le caractere, parce que c'est au jeu que se développent les passions. Qu'on banniſſe sur-tout celle de l'intérêt. Veut-on perdre sans regret; il faut s'imaginer avoir perdu avant même qu'on joue, & ne plus compter absolument sur la somme qu'on destine; car tels sont les risques du jeu; on joue le sûr contre l'incertain: ainsi il n'y a nulle parité. La douceur & la politesse doivent faire l'agrément du jeu, & le front doit être alors comme le siege de ces deux qualités. C'est-là qu'on démêle tout-à-coup l'impression que fait sur nous la perte ou le gain; c'est-là qu'on porte les regards à mesure que la fortune devient contraire ou favorable.

Un grand Prince gagnant une som-

me considérable au jeu, & entendant un Officier dire à l'oreille de son voisin : cet argent feroit ma fortune, se tourna sur le champ, & proféra ces paroles dignes d'être écrites en tous les cœurs : *que je m'estime heureux de contribuer à la fortune d'un galant homme tel que vous ! Prenez cette somme, & félicitez-moi de ce que j'ai pu seconder vos désirs.*

Mais finissons l'article du jeu ; c'est nous étendre sur un objet sur lequel le monde ne s'étend que trop : aussi l'abandonnons-nous, comme nous voudrions que chacun l'abandonnât, pour faire une réflexion ; elle naît ici du sujet.

Le temps doit nous être bien plus précieux que tout l'or, & cependant on prodigue ce temps pour tâcher d'acquérir un peu d'or. Il faut tuer le temps, disent ordinairement les gens du monde, & c'est le temps qui nous tue ; car enfin notre vie, composée de jours, d'heures & de minutes, s'envole avec chacune de ces minutes, de maniere que cet instant même où j'écris, va se perdre sans aucune espérance de le voir renaître. Aussi pour

peu qu'on voulût réfléchir, on n'entendroit jamais sonner une horloge, sans ressentir quelque émotion. Encore si la perte du temps nous rendoit satisfaits; mais c'est sa perte même qui engendre notre ennui. On bâille, on soupire, on chante, on rit, on tourne une carte, on caresse un chien, on visite un voisin pour voir & pour être vu, on désire l'avenir, & cet avenir ne plaît plus lorsqu'il arrive, parce qu'il est alors le présent; on se couche enfin, avec intention de recommencer le lendemain jusqu'au terme où l'on cesse de vivre, & où l'on peut se demander alors à soi-même: mais qu'ai-je fait sur la terre? mon existence n'a servi aux autres, ni a moi; autant eût-il valu être né arbre ou animal.

Le meilleur pinceau ne sauroit être assez bon pour bien peindre à la jeunesse la valeur & la rapidité de ce temps qu'on prodigue en bagatelle. La jeunesse s'imagine qu'il n'y a de vie que la jouissance des plaisirs, & ce sont ces plaisirs qui tranchent la vie. Combien de Seigneurs fondus dans les délices, & réduits aux tisanes &

aux consommés dès l'âge de vingt-cinq ans? Ils ont ruiné toutes les forces & toute la chaleur destinées à leur fournir peut-être une carriere de quatre-vingt années, pour boire d'un seul trait toute la volupté, & ils se sont usés, sans goûter les délices qu'ils se promettoient. Le plaisir ne se trouve que dans l'instant où l'on va jouir, & jamais dans celui où l'on jouit: ainsi il nous est impossible d'arriver à lui. Ces réflexions, tirées de la nature même des choses, & rendues familieres à un jeune Seigneur, par un habile Mentor, le dégoûtent de bonne heure de ces prétendues satisfactions qu'on croit admirables dans l'imagination, & qui ne sont absolument rien dans la réalité. Le plaisir pour être plaisir, doit toujours être inhérent à l'ame, & ne dépendre, par conséquent, ni d'une fête, ni d'un jeu, ni d'un spectacle, ni de la présence d'un objet. Un Philosophe disoit qu'il s'abstenoit des voluptés, non par tempérance, mais par volupté même; parce que les chagrins qu'elles traînent après elles, sont incompa-

rablement plus grands que les plaisirs d'où ces chagrins naissent.

Tel est ce monde où tout semble riant, de maniere que si l'on pouvoit percer tout-à-coup cette premiere écorce qui n'offre aux yeux que joie & plaisirs, que pompe & magnificence, on ne verroit que des malheureux ; on verroit le pere divisé d'avec l'enfant, l'époux d'avec l'épouse, le frere dresser des embuches au frere, l'ami se défier de son ami ; on verroit le secret des familles ne cacher que des antipathies, des jalousies, des murmures ; on verroit enfin les liaisons troublées par l'inconstance, les engagements les plus tendres finir par la haine & par la perfidie, les fortunes les plus brillantes ne faire sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut.

Voilà bien des miseres & bien des écueils, & cependant cette peinture n'est encore rien en comparaison des Cours. Là, le mensonge passe pour politique, l'orgueil pour dignité, la vengeance pour une honnête revanche, la rudesse pour fermeté, l'hy-

pocrisie pour religion ; là, l'homme d'esprit n'est qu'un homme ordinaire ; là, tout est piege & tout est grimace. On voudroit pleurer, mais il faut rire ; on voudroit blâmer, mais il faut flatter. Le moindre geste devient un crime ; la moindre parole retentit de toutes parts. Chacun vous interroge pour vous perdre, chacun vous careſſe pour vous bleſſer. Telle eſt la vaſte mer où doit ſouvent voguer un jeune Seigneur dès l'âge de vingt ans.

Quels périls ne courra-t-il pas, ſi un Mentor habile ne lui a donné des avis qui lui tiennent lieu d'expérience ? Il faut donc qu'à l'aſpect de ces Cours dont nous n'avons pas même ébauché le portrait, un Gouverneur puiſſe en donner une juſte idée ; il faut qu'il s'étende ſur le reſpect toujours dû aux Souverains, ſur la politeſſe néceſſaire envers tout le monde, ſur la diſcrétion abſolument eſſentielle au milieu des ennemis & des jaloux.

Parler peu de ſoi-même, jamais des autres ; dire toujours la vérité, ſans dire toute vérité ; faire des révérences à chacun & des confiden-

ces presqu'à personne ; ne débiter aucune nouvelle ; étouffer tous les bons mots ; n'avoir qu'un visage toujours serein ; désirer le bien public plutôt que sa fortune ; demander des graces sobrement ; ne s'occuper enfin que de soi, & ne rechercher le secret de qui que ce soit. Voilà l'espece de code qu'on doit observer dans les Cours, autrement on se précipite, & l'on ne s'est élevé que pour rendre sa chûte plus éclatante.

Le véritable Mentor ne sauroit être indifférent sur tous ces points de vue ; car il n'est point de Seigneur qui ne puisse devenir Courtisan, Ambassadeur, Favori du Souverain, & même son Ministre. Aussi la prudence exige que le Gouverneur prévoie, pour ainsi dire, ces dignités, & qu'il suive déjà comme des yeux, son éleve par-tout où la fortune peut le porter. D'abord il forme en lui le vrai Chrétien, comme nous l'avons dit, & ensuite il ébauche l'homme d'Eglise & d'Etat, l'homme de Guerre & l'homme de Cour.

N'est-ce pas un grand avantage

pour un jeune Seigneur de trouver en lui-même le germe des connoissances dont il a besoin, lorsqu'il se voit en place ? Il sent, à chaque instant, l'impression de la main qui l'a façonné, & il bénit la mémoire du guide qui l'a dirigé dans ses premieres années. S'il se voit placé parmi les Princes de l'Eglise, il fait un saint usage de ses revenus, parce qu'on lui a inspiré de bonne heure une véritable horreur pour ces Pasteurs mercenaires, qui dissipent en jeux & en faste le patrimoine des pauvres : s'il devient Ministre, il se rend l'ami du Peuple, & il ouvre jusqu'au Trône les sentiers à la vérité, parce qu'il a appris que le Ministre flatteur est en exécration devant Dieu & devant les hommes : s'il est enfin nommé à quelque ambassade, il pense à représenter dignement le Souverain qui l'envoie, à étudier le caractere de la Nation au milieu de laquelle il va vivre, à obliger enfin ses Compatriotes, lorsque l'occasion s'offrira, parce qu'on lui a souvent répété que l'Envoyé d'une Couronne ne sauroit trop avoir de connoissances,

de politeſſe & d'affabilité. C'eſt en conſéquence que le Mentor met entre les mains de ſon Diſciple, & *le Devoir des Evêques*, *par M. du Guet*, & *la Politique tirée des Livres ſaints*, *par le grand Boſſuet*, & le Livre intitulé, *le Parfait Ambaſſadeur*. Les premieres leçons ſe gravent facilement dans le cœur & dans la mémoire, & rarement on les oublie. Plût à Dieu qu'on inſtruiſît la Nobleſſe de la ſorte! Nous verrions les Prélats, la lumiere du monde & le ſel de la terre, retracer les Apôtres; nous verrions des Miniſtres, médiateurs entre les Peuples & les Rois, ne connoître d'autre langage que la vérité, protéger enfin les Sciences & les Arts; nous verrions des Ambaſſadeurs ſoutenir majeſtueuſement les intérêts de leurs Souverains, pacifier les troubles d'un ſeul trait de plume ou d'un ſeul mot, ſe rendre l'aſyle de leurs Compatriotes, que des revers de fortune expatrient, & ne pas les éviter, comme s'il n'étoit pas honteux de méconnoître ſa propre Nation, & de manquer à la ſecourir. Tout Ambaſſadeur doit ſans doute être en garde contre les aven-

turiers ; mais cette précaution ne doit pas aller jusqu'à la pusillanimité ; elle ne doit pas les exposer à confondre le galant homme avec le scélérat, ni les engager par conséquent à fermer indifféremment leurs palais aux personnes de leur propre Pays.

On ne sauroit trop insister sur la nécessité d'orner l'esprit d'un jeune Seigneur de la science relative, & aux Cours, & aux Etats ; on ne sauroit trop tôt en jetter les semences dans les cœurs nés pour de grandes choses. Cela se développe dans son temps, & rapporte son fruit à propos. Plusieurs grands hommes furent en abrégé, dès leur adolescence, ce qu'ils ont paru dans l'âge viril. On remarquoit, jusques dans leurs récréations même, des linéaments de leur future grandeur. David encore enfant, cherchoit parmi les lions & les ours une matiere à sa valeur. Le vrai Mentor, en habile Architecte, pose de solides fondements ; autrement l'espace d'un an ou deux détruit l'édifice : c'est ce que nous ne voyons que trop chez les Seigneurs. Le Gouverneur s'est-il retiré, le disciple, tel qu'un

automate, ne peut plus se mouvoir. Privé du méchanisme qui mettoit en jeu ses ressorts, il ne rend plus aucun son. Le Seigneur, au contraire, formé par la main du vrai Mentor, trouve dans l'abondance des préceptes qu'il a reçus & qu'il a retenus, de quoi le dédommager de l'éloignement de son guide. Il n'en a perdu que la présence sensible, parce que tout son cœur est plein des bonnes choses qu'il lui a entendu dire, & des bons exemples qu'il lui a donnés.

Il faut convenir qu'on ne peut trop exalter l'efficacité des exemples. On a peine à y résister, & voilà pourquoi les Chinois disent d'un de leurs Empereurs qu'il gouverna comme le ciel, c'est-à dire, par son exemple. Le ciel, en effet, ne nous dit mot; mais toujours constant & toujours uniforme, il est un prédicateur excellent. Ces astres qui paroissent tour à tour, & qui annoncent le jour à la nuit, sont le plus parfait modele de l'ordre que nous devons observer.

Avouons cependant, malgré la force des discours & des exemples, la difficulté de bien élever les Seigneurs.

gneurs. Il seroit à souhaiter pour leur bien, qu'ils ignorassent leur fortune jusqu'à vingt ans, & qu'ils crussent que leur situation à venir dépend absolument de leur éducation: on les verroit s'appliquer tout autrement, & regarder comme facile ce qu'ils jugent insurmontable; car le grand mal de la jeunesse est l'oisiveté. Il faut que le vice entre dans un cœur, lorsque ce cœur n'a rien qui le fixe & qui l'intéresse. L'esprit alors erre de toutes parts, & se prête aux désirs de cette misérable concupiscence, qui nous inspire sans cesse l'amour d'un lâche repos, tandis que nous sommes nés pour travailler. Heureux le jeune homme dont les jours sont pleins; il en goûtera les fruits dans sa vieillesse, & il n'aura jamais honte de jetter les yeux sur ses premieres années. Voilà pourquoi le Mentor doit toujours tenir son disciple en haleine, & partager sa vie entre mille exercices, sans qu'il y ait d'intervalle que des récréations qui sont elles-mêmes des exercices.

N'attribuons qu'à l'oisiveté cette ignorance dont tant de Seigneurs

font en quelque sorte profession ; c'est elle qui leur inspire de l'horreur même à la vue d'un Livre ; c'est elle qui engourdit entiérement leur esprit.

Je sais que lorsque le cœur est pur, que lorsqu'il est droit, il est sans doute préférable à l'esprit ; car le cœur forme tout l'homme, & l'esprit n'est souvent chez lui qu'une chose accidentelle, qui tantôt brille & tantôt s'éteint. Mais où trouver ce cœur bien réglé, sur-tout chez les jeunes gens qui concentrent malheureusement dans eux-mêmes tous les goûts dépravés ? Où trouver ce cœur sans le secours des préceptes & sans les lumieres de l'esprit ? Le cœur ne réfléchit point ; il lui faut donc des réflexions qui dirigent ses mouvements & qui les précedent ; & c'est par cette raison que tant de Seigneurs manquent à leur parole.

Toutes ces réflexions engendrent une foule d'avis & de préceptes que le Mentor doit donner à son éleve ; mais qu'il doit donner avec beaucoup de prudence & de discrétion. Rien ne déplaît tant à un jeune Seigneur &

ne le fatigue davantage, que des répétitions de conseils & de réprimandes. Il sait bon gré au contraire lorsqu'on lui fait sentir qu'on lui a épargné un avis dans telle circonstance. Tout dépend de bien la choisir. Le plus beau sermon à contre-temps, n'est qu'un son perdu. Il y a des moments où un jeune homme se feroit écorcher, plutôt que de céder. Il faudroit être de bien mauvaise humeur pour s'obstiner alors contre lui, & ne pas laisser passer ce quart d'heure. Ce n'est jamais le lieu, par exemple, ou du moins presque jamais, de reprendre en public. On doit attendre le moment, & quelquefois ce moment ne doit arriver que deux ou trois jours après; en un mot, que lorsque l'occasion s'en présente. Le Mentor a dû accoutumer son disciple de bonne heure à l'entendre à demi mot, à interpréter ses signes & ses regards. Les yeux sont les miroirs de l'ame, & c'est-là qu'un jeune homme peut quelquefois apprendre ses devoirs d'un Gouverneur qui sait ménager la bienséance & la délicatesse.

Le vrai Mentor fait plus, il fait

valoir son éleve en compagnie ; il le rend estimable à ceux qui le voient & qui le fréquentent, de maniere que si le jeune Seigneur dit une parole bien placée, il la releve adroitement ; & s'il hazarde quelques propos, il les répete d'une façon différente, & laisse à entendre que c'est la pensée de son pupille, ou enfin il l'interrompt poliment, mais de maniere à ne rien faire entrevoir. Il faut autant avoir égard aux révérences & aux postures d'un jeune homme, qu'à ses discours. J'ai vu peu de personnes se bien présenter dans une compagnie, & y conserver cette élégance & cette modestie qui doivent annoncer un cavalier. L'attention du Gouverneur s'étend à tout, & il n'omet rien de ce qui peut contribuer à faire estimer son éleve.

Si l'ambition est à craindre comme un poison qui infecte le cœur, l'émulation doit animer nos désirs. Quelle différence entre l'une & l'autre ! L'une est l'ame des intrigues, le principe de la jalousie, la cause des troubles & des révolutions ; l'autre éleve les sentiments, annoblit le cœur & porte

l'esprit vers des objets pour lesquels il se sent né. Un Gouverneur étouffe donc, autant qu'il peut, toute étincelle d'ambition, tandis qu'il excite de son mieux l'émulation, & qu'il la rend un des mobiles de son pupille. On est toujours petit, quand on n'est grand que par vanité ; & voilà l'ambitieux : on est toujours grand, quand on s'efforce de mériter les plus hautes dignités ; & voilà l'homme animé d'émulation. La piété même qui a en horreur l'ambition, permet, disons mieux, loue l'émulation, parce que la piété n'est point une profession de paresse & de pusillanimité. Aussi voyons-nous les Rois les plus pieux & les conquérants les plus modestes surpasser tous les héros.

La flatterie, ce vice qui corrompt presque tous les Grands, ne sauroit être qu'en exécration aux yeux du Mentor. Que ne fait-il pas pour peindre à son éleve le danger d'un Seigneur sensible aux louanges ? Que ne met-il pas en œuvre pour écarter cette foule d'adulateurs, qui, sous le nom d'amis, de courtisans & même de serviteurs, travestissent le mensonge

en vérité, & ne cherchent qu'à surprendre la bonne foi d'un jeune homme ? Car ils commencent par empoisonner son cœur, par lui cacher les périls & les horreurs du crime, par se rendre enfin les ministres de ses plaisirs. Prenez garde, dit sans cesse Mentor à Télémaque, à ces enchanteurs qui vous flattent & vous caressent : plus vous vous rendrez digne d'être loué, plus vous mépriserez les louanges. Pensez que les flatteurs haïssent toujours la personne, & n'aiment que les faveurs. Evitez, avec le même soin, la prévention, & regardez le délateur comme un malheureux, qui, voulant être honoré de la confiance d'un seul, demeure chargé de l'indignation de tout le public. Examinez les choses par vous-même, & remontez toujours à la source des rapports qu'on vous fera, afin de connoître l'innocent, & de punir sévérement le calomniateur. C'est l'adulation, qui, à force de louer les foiblesses des Grands, rend leurs vertus même mépriſables. Combien n'est-il donc pas important de parler sans fard à la jeunesse, & de l'accoutumer de

bonne heure à l'amour de la vérité! Un grand Seigneur ayant achevé ses études & ses exercices, on demanda à un de ses domestiques ce qu'il avoit le mieux appris. *A monter à cheval*, répondit-il, *parce que ses chevaux ne l'ont point flatté.* Belle réponse, qui devroit couvrir de honte tous les adulateurs.

O heureux le Seigneur livré à la vérité dès ses tendres années! ô heureux le Mentor qui sait la rendre aimable à son pupille! Mais que de travail, que de prudence, que d'habileté! *Hoc opus, hic labor est.* Aussi la science du Gouverneur n'est pas l'apprentissage d'un jour: elle suppose bien des années, quoiqu'il soit nécessaire de choisir un Gouverneur, ni trop jeune, ni trop vieux. Est-il trop jeune; son peu d'expérience, joint à son air peu imposant, le met hors d'état de remplir les grandes parties d'un guide. Est-il trop âgé; il ne peut plus se plier au gré de la jeunesse: tout le blesse, tout l'inquiete sans cesse, &, admirateur de son temps, il n'approuve que ce qu'on faisoit alors, & il fatigue souvent par

ſes répétitions. Auſſi penſons-nous que le temps propre à faire la fonction de Gouverneur, eſt depuis trente à trente-cinq ans juſqu'à cinquante. Un homme, pour l'ordinaire, eſt à trente ans ce qu'il doit être le reſte de ſa vie, & ſi à cet âge on peut gouverner un dioceſe, commander une armée, on pourra ſans doute conduire un éleve : à cinquante ans, au contraire, on commence à reſſentir des infirmités, & l'on ſupporte avec peine les voyages.

A Dieu ne plaiſe que nous ayons intention de décrier ici la vieilleſſe, & de diminuer les avantages qu'on retire ſouvent de ſon entretien. Nous avons fait nos délices de fréquenter les vieillards dès notre premiere jeuneſſe, & tous les jours nous en goûtons le fruit. Il eſt même à propos que le Mentor excite dans l'eſprit des jeunes gens, la vénération qu'on leur doit. Hélas ! ils ont été ce que nous ſommes, & dans peu nous ſerons comme eux, ſi la mort ne nous enleve dans notre carriere.

Nous ajouterons qu'un Gouverneur âgé de plus de cinquante ans, ne veut plus

plus recevoir d'avis de personne, & très-souvent il est nécessaire que le Mentor prenne conseil des parents, qu'il les interroge & qu'il les écoute. Ce qu'il y a de plus critique, c'est lorsqu'il doit se roidir contr'eux pour détruire des abus, ou pour introduire des réglements nécessaires. La voie la plus propre est l'insinuation, à moins qu'il n'y eût des désordres qu'on ne voulût point réformer, & en ce cas le véritable Mentor prendroit le parti de se retirer, plutôt que de souffrir le mal sous ses yeux ; car on ne peut approuver ni même excuser ces Gouverneurs qui se répandent en invectives, & qui décrient par-tout les Seigneurs chez qui ils demeurent, ainsi que leurs éleves. Ces sortes d'hommes aigrissent le mal plutôt que de le guérir, & se rendent par-tout méprisables.

L'ordre que nous nous sommes proposé, d'aller par dégrés de la maison paternelle au commerce du monde & des cours, nous conduit maintenant à celui des différentes nations. Ici se renouvellent les soins & les embarras du Mentor. Eh ! quels embar-

ras ! Il faut qu'il représente le pere de son éleve par la fermeté, la mere par les attentions & par la tendresse ; il faut qu'il se reproduise en mille occasions, pour ainsi dire, & qu'il se multiplie en étendant sa vigilance jusques sur le dernier des serviteurs, en réglant des comptes, en faisant des dispositions pour les voyages, en écrivant aux parents de son disciple, & en le faisant écrire lui-même de temps en temps. Ces détails sont immenses, & ne laissent au Gouverneur aucun moment dont il puisse disposer à son gré.

Il commence par dire à son éleve, à la vue de l'Europe qu'il doit parcourir : songez que les yeux des cours, ces yeux si séveres & si perçants vont s'ouvrir sur votre conduite ; songez qu'on va faire le parallele entre vous & ceux de votre nation qui ont fait le même voyage ; songez enfin que votre réputation dépend, & de la maniere de vous bien annoncer dans les villes, & de vous y bien comporter. Il ne s'agit plus de paroître en jeune homme ; mais en Seigneur déjà tout formé. Vous n'êtes à rien de moins

obligé qu'à repréſenter dignement vos aïeux qui ſe ſont illuſtrés ; vous devez profiter de tout ce que vous pourrez entendre & voir, afin de revenir dans votre propre patrie, orné de connoiſſances & de vertus. Je vous avertis que vous trouverez des ſcandales ; car, hélas ! où n'y en a-t-il pas ? Je vous préviens même que peut-être on voudra vous entraîner & vous ſéduire ; mais tenez-vous fidélement attaché à moi ; ſuivez mes conſeils ; je ſuis votre ami ; je n'ai que votre gloire en vue, & je vous préſerverai de tout écueil.

C'eſt ainſi que le Mentor excite une confiance qu'il a déjà acquiſe ; c'eſt ainſi qu'il éleve l'ame de ſon pupille, & qu'il l'encourage à l'amour du véritable honneur : il le conſole, par ſes bontés, ſur ſon éloignement de la maiſon paternelle, & il lui fait un tableau de tout ce qui doit ſe préſenter à ſes yeux ; car quel ſpectacle que celui des nations ! On voit au milieu d'elles les paſſions lutter ſans ceſſe les unes contre les autres ; on voit les chagrins & les plaiſirs, l'indigence & les richeſſes, les guerres &

la paix, l'ignorance & l'induſtrie, la vie enfin & la mort exciter des ris & des pleurs. Quelle bigarrure parmi tant de loix, de mœurs & de coutumes différentes ! Les uns enveloppés de peaux d'ours, & les autres couverts de taffetas ; ceux-ci tout le jour la pipe à la bouche, & ceux-là tout le jour étendus dans leur lit, forment le contraſte le plus ſingulier. Tel eſt l'effet des climats, qui, plus chauds & plus froids, engagent les hommes à divers uſages ; & voilà pourquoi le Français, heureuſement né dans un pays tempéré, où il n'a beſoin ni de pipes, ni de peliſſes, ni de dormir le jour, ni de ſe promener la nuit, cenſure plus facilement que tout autre ces ſortes de coutumes.

Mais comment voir avec diſcernement l'aſſemblage de ces peuples que nous venons de déſigner ? Comment en prendre le bon, & laiſſer le mauvais ? Ou les voyageurs ont les yeux comme des microſcopes, & tout leur paroît coloſſal, ou ils n'apperçoivent abſolument rien, & reviennent chez eux tels qu'ils étoient partis. Delà ces relations auſſi différentes que les diffé-

rentes perſonnes qui les font ; delà cette difficulté que nous avons à croire ce qu'on nous rapporte des pays lointains.

Il y a trois choſes que doit obſerver tout homme qui voyage avec réflexion : le phyſique, le moral & le politique de chaque endroit. Par le phyſique, on apprend à connoître la vertu du climat & du terrein, & on juge combien les éléments & les aliments influent ſur les mœurs des hommes, ſur leur caractere & ſur leur eſprit. Des organes plus ou moins groſſiers, des fibres plus ou moins mobiles, dirigent l'ame, & par conſéquent les différents degrés de froid ou de chaud contribuent beaucoup à nous rendre ce que nous paroiſſons. Ainſi le moral réſulte en partie du phyſique, & de ces deux choſes naiſſent les ſyſtêmes politiques, ou l'adminiſtration des états.

C'eſt ainſi que dans la nature il y a une connexion admirable entre tout ce qui végete & tout ce qui penſe ; de ſorte qu'il s'agit de ſuivre l'ordre des choſes, pour reconnoître une chaî-

ne de merveilles qui remonte jusqu'au Créateur.

Le vrai Mentor voit & veut que son éleve voie avec réflexion : aussi ne fait-il point dépendre son jugement d'un clin d'œil ; il examine, & il expose son examen aux yeux du jeune Seigneur dont il a soin. Chaque pas devient intéressant au milieu d'une campagne lorsqu'on s'y promene en philosophe. Il sort du sein de la terre tant de beautés éparses, soit au milieu de ses vallons, soit sur ses montagnes, soit dans ses eaux, que tout y mérite l'attention. Ici, c'est le cristal d'un fleuve couronné de forêts ; là, c'est le magnifique tapis d'une prairie entremêlée de pourpre & de verdure : ici, c'est l'amphithéâtre d'une vigne couverte de pampres ; là, c'est un mêlange admirable de légumes & de fruits. Des troupeaux bondissants dans les plaines, des oiseaux gazouillants sur les arbres, des insectes voltigeants par les airs, des rochers transformés en antres, des antres distribués en forme de palais, des coquillages, vraies médailles du déluge, répandus sur les

plus hautes montagnes, des eaux cryſtalliſées, des bois pétrifiés, des ſables parſemés de paillettes d'or, voilà le livre de la Nature, livre qui exerce l'attention du Mentor. Il anatomiſe juſqu'à l'herbe, pour ainſi dire, mais en ſe jouant : il parle de la tiſſure des feuilles & de la nature des fruits ; il raiſonne ſur la ſtructure des animaux, & il détruit l'opinion de ceux qui ſont aſſez généreux pour leur donner une ame ; en un mot, tantôt Moraliſte & tantôt Phyſicien, il ſe ſert des créatures viſibles pour s'élever aux choſes increées & inviſibles. Ces réflexions, ſemées à propos & d'un air d'enjouement, inſtruiſent & réjouiſſent un jeune Seigneur tout à la fois : il eſt charmé d'apprendre en ſe promenant, & ſans aucun effort, une multitude de connoiſſances néceſſaires dans l'uſage de la vie. Telles ſont les occupations auxquelles on ſe livre pendant la route, & tel eſt le paſſage des campagnes dans les villes. Je me les repréſente, ces villes, où la curioſité doit être aidée du ſavoir & de l'expérience, ces villes, où la politique & la politeſſe, le plaiſir &

l'intérêt jouent leur rôle avec éclat. Celles-ci plus policées, celles-là plus savantes ; celles-ci plus bruyantes, celles-là plus laborieuses, forment un coup d'œil qui étonne & réjouit : ainsi Rome & Paris, Naples & Vienne, Venise & Gênes, Londres & la Haye, paroissent des scenes & des décorations qui n'ont entr'elles presqu'aucun rapport.

Rome paroît ici la premiere, parce que Rome de tout temps eut la prééminence dans l'univers. Il a toujours semblé, dit le célebre Rollin, à l'occasion d'Annibal, qui s'arrête tout-à-coup, prêt à saccager Rome, que Dieu a eu de grands desseins sur cette ville. En effet, après l'avoir rendue la capitale du monde, il a voulu qu'elle devînt le centre de la vraie religion. C'est-là que son premier Apôtre a planté la foi au prix de ses sueurs & de son sang, & c'est-là que ses Successeurs, sous le nom de Pape, de souverain Pontife & de Saint Pere, ont conservé leur siege jusqu'à ce jour, où Clément XIII. regne à la gloire de l'Eglise & à la grande satisfaction de toutes les nations.

Quatre objets doivent occuper pendant le séjour qu'on fait à Rome. Les progrès que le christianisme y a fait, & dont on apperçoit les vestiges de toutes parts ; les antiquités précieuses en elles-mêmes, & précieuses en tant que ce sont les restes d'un peuple à jamais mémorable ; les Bibliotheques célebres par leurs rares manuscrits ; la politique enfin des citoyens, qui dans cette partie surpassent de beaucoup leurs voisins.

Qui ne seroit pas frappé du triomphe de l'Evangile dans cette ville superbe, qui donnoit des loix à tout le monde, & qui n'en vouloit recevoir de personne ; dans cette ville où la morale d'un Homme crucifié l'a emporté sur toute la gloire des plus fameux conquérants ? Saint Chrysostôme disoit autrefois dans un divin enthousiasme : qui me donnera de voir ces lieux consacrés par le martyre de Pierre & de Paul ? qui me donnera de baiser la terre encore teinte de leur sang ? qui me donnera d'admirer leurs reliques précieuses, & de voir ces bouches saintes qui pronon-

cerent les oracles éternels, qui désarmerent les tyrans, & terrasserent les démons? C'est avec le même esprit, qui animoit ce Pere de l'Eglise, que chaque Catholique doit se rendre au tombeau des Apôtres, & qu'il doit y renouveller le sacrifice de sa foi. Tout annonce la vérité du christianisme, tout y retrace ses miracles. Rome est pleine des ossements de ces dignes témoins, qui ont vu, qui ont entendu & qui se sont laissés égorger pour sceller leur témoignage; elle est pleine en même-temps des débris des Idoles qu'elle adoroit auparavant, & qu'elle anathématise aujourd'hui. En vain le mahométisme nous vante son antiquité & son étendue. Outre qu'il n'est que le songe d'un ignorant, qui a travesti l'ancien & le nouveau Testament, il ne doit ses progrès qu'à la licence qu'il enseigne & qu'aux armes qui l'ont introduit. L'Eglise peut n'avoir pas tant de terrein que les sectes; mais elle sera toujours plus répandue, parce que ses enfants se trouvent dispersés sur toute la terre, & voilà pourquoi le titre de catholique doit, par

préférence, lui être accordé; titre qui confondra à jamais tous les hérétiques.

C'eſt de Rome qu'il faut jetter un coup d'œil ſur tous ces rameaux ſans ſeve & ſans vie, qui ſe ſont ſéparés de ſa communion. On voit, avec admiration, comme, de ſiecle en ſiecle, cette mere des Egliſes a frappé d'anathême les fauteurs des nouvelles opinions. Elle n'a eu égard ni à leurs forces, ni à leur grand nombre, penſant que ces ſecours extérieurs ne ſont nullement néceſſaires pour ſoutenir une pierre contre laquelle toutes les puiſſances de l'enfer doivent ſe briſer. Elle a dit aux Ariens comme aux Pélagiens, aux Albigeois comme aux Calviniſtes: vous n'étiez pas hier, vous ne commencez qu'aujourd'hui, & vous vous ſéparez de l'Epouſe fidelle, avec qui Jeſus-Chriſt eſt tous les jours de ſa vie, & juſqu'à la conſommation des ſiecles.

Quel vaſte champ pour le vrai Mentor, qui ne cherche qu'à introduire la Religion dans le cœur de ſon éleve, & à l'y établir par prin-

cipes! Il prend delà occasion de faire passer, comme en revue, les grandes preuves de cette Religion, qui descendant depuis Adam jusqu'à nous, n'a souffert ni éclipse, ni altération. Il la peint, & dans la Loi de nature qui consacra des fruits, & dans la Loi écrite qui ensanglanta des autels, & enfin dans la Loi de grace qui embrase des cœurs; car voilà l'économie du christianisme que nous professons. Toutes les cérémonies qui étoient avant lui, n'étoient que des figures de ce qu'il est; mais nous n'entrerons point dans un examen qui confondroit les incrédules de nos jours, s'ils étoient en état d'écouter la raison, parce que cet examen se trouve en une infinité d'excellents Livres. Le *Traité de la Religion Chrétienne*, *par Abadie*, servira au Mentor pour développer les motifs de crédibilité qui rendent la Foi chrétienne indubitable.

Nous ajouterons que Rome envisagée de cette maniere, ne fera que confirmer un Seigneur dans l'amour qu'il doit à l'Eglise, & le respect qu'il faut toujours rendre à l'Episcopat, au Sacerdoce, à l'état Religieux.

Un Prince n'eſt jamais plus grand que lorſqu'il s'humilie ſous la main des Miniſtres du Très-Haut ; jamais plus heureux que lorſqu'il jouit de la paix d'une bonne conſcience, & qu'il fréquente les Sacrements ; jamais plus admiré que lorſqu'il paroît modeſte dans les Temples, & appliqué à méditer la Loi du Seigneur. Je ſais que par la dépravation d'un ſiecle pervers, & en cela bien différent des ſiecles paſſés, on donne un ridicule aux plus ſaints exercices. Mais, quoi qu'il en ſoit, la ſatyre des libertins n'ôtera jamais à la vraie piété ſa gloire & ſa ſplendeur ; car on doit bien diſtinguer celle-ci du cagotiſme, qui oſe en emprunter les dehors, & que tout homme doit avoir en horreur. Le Mentor, en conſéquence, rendra la vertu de ſon diſciple une vertu mâle & non puérile ; il aura ſoin qu'il s'approche des Sacrements, mais avec les diſpoſitions néceſſaires, lui répétant ſouvent qu'on ne doit jamais communier par routine, mais avec toute la préparation. Les Seigneurs ſont ordinairement peu inſtruits ſur cet article : ils s'imaginent qu'un Confeſſeur ne ſauroit leur re-

fuſer l'abſolution, comme ſi Jeſus-Chriſt n'avoit pas recommandé aux Prêtres de lier & de délier, de retenir les péchés, ainſi que de les remettre. Il faut que tout homme s'éprouve, & qu'il ſache diſcerner le corps du Seigneur : *probet autem ſeipſum homo.*

Nous viendrons maintenant aux antiquités, qui attirent dans Rome tant d'étrangers. Je ne prétends certainement pas qu'un Gouverneur borne toute l'attention de ſon diſciple à l'examen de mille antiquités, qui n'ont d'autre mérite que d'être des antiques. Ce ſeroit vouloir reſſembler à ces hommes idolâtres du vieux temps, au point d'adorer tout ce qui nous en reſte. Si, par exemple, une médaille eſt belle, il faut ſans doute l'admirer, mais avec la diſcrétion qu'exigent ces ſortes de choſes. Cependant tant de temples, de colonnes, d'arcs de triomphe, enfin de ſtatues que le temps a juſqu'ici reſpectés, méritent auſſi du reſpect de notre part. Outre que ces ouvrages annoncent le génie des Anciens, & qu'ils nous inſtruiſent de leur goût, ce ſont des monuments érigés

à l'honneur des vertus de l'homme illuſtre. Jamais, dans quelque pays qu'on le ſuppoſe, on ne s'eſt aviſé d'éterniſer la cruauté d'un Prince par une ſtatue érigée ſous ce nom. Voilà un point de vue auquel le Mentor rendra ſon éleve attentif, & qui lui inſpirera un nouvel amour pour la vraie ſageſſe. La Peinture & la Sculpture, étalées dans des ouvrages auſſi parfaits que ceux du Vatican, donnent occaſion de faire connoître ces deux Arts, de tout temps admirés. De tout temps les Seigneurs curieux ont eſtimé l'art qui anime le marbre, & celui qui fait reſpirer la toile; de tout temps ils en ont fait l'ornement de leurs palais. On eſt charmé de voir éclorre d'un fond rembruni, des fleurs & des fruits capables de tromper les abeilles & les papillons, de voir l'ordonnance d'une chaſſe, d'un repas, & comment tout y eſt animé; de voir enfin une hiſtoire, où chaque perſonnage a ſon attitude & ſa carnation au milieu des ombres & des gradations de couleurs qui le rendent parlant.

Mais passons à d'autres tableaux, qui sont beaucoup plus précieux que ceux-ci, je veux dire les Livres où toute l'ame des Auteurs est comme recueillie, tandis que la poussiere de leur corps est éparse de toutes parts. On a toujours chéri dans Rome les Sciences & les Savants; aussi les bibliotheques y sont-elles magnifiques. Là existent des manuscrits dignes de toute l'attention des curieux; là sont des collections de Livres uniques, & les plus belles éditions de différents pays, avec des estampes admirables.

Le beau coup d'œil pour un jeune Seigneur qui aime l'étude & qui cherche à s'instruire! le vaste théâtre pour le Mentor qui sans cesse épie l'occasion de représenter les Sciences & les Savants dans toute leur pompe! Il se promene dans ces lieux comme dans leur empire, & il y fait les observations les plus importantes; il excite enfin l'émulation de son pupille, & il l'encourage, par la vue d'un tel spectacle, à se former par la suite une bibliotheque en ordre; mais bien différemment de ces Seigneurs qui

qui assemblent des volumes à grands fraix, & qui vivent ensuite au milieu d'eux comme Tantale au milieu des eaux.

La politique des Romains est bien digne de captiver l'attention d'un étranger. On voit des Cardinaux, qui consommés dans les affaires, où ils ont blanchi, dans les relations que leurs nonciatures leur ont données avec toutes les Cours, sont des oracles qu'on ne peut trop écouter, & des modeles qu'on ne sauroit assez admirer. Les Ambassadeurs de chaque Cour, lorsqu'ils ont fini leur temps, deviennent souvent simples particuliers & des Seigneurs isolés; mais dans Rome tous ces différents Nonces qui en sont sortis, reviennent unir ensemble leur expérience & leur savoir, former enfin ce sacré College qu'on peut appeller un Consistoire de Rois & un Concile perpétuel: & voilà, ce me semble, d'où vient que la politique des Romains l'emporte sur toute autre. De jeunes Seigneurs doivent s'empresser à faire une cour assidue aux Cardinaux, qui se font un plaisir de tenir leurs palais ouverts: ils

apprendront comment on peut être politique & vrai, grand & affable, appliqué aux devoirs de Religion & aux bienséances du monde, homme public enfin & homme de cabinet. Mon cœur ici m'échappe, & je ne puis m'empêcher de nommer S. E. M. le Cardinal Portocarrero, qui sans jamais rien perdre de sa sincérité, ni de sa simplicité, a trouvé le moyen de se conserver l'ami de toutes les Cours : il n'y a point d'étranger qui sort de Rome, sans lui devoir un tribut de reconnoissance & d'admiration ; car il n'y a point de Ministre qui reçoive aussi gracieusement les personnes de distinction & en aussi grand nombre. On ne sauroit donner à Rome moins de cinq ou six mois, & il faut s'y trouver pour voir les cérémonies de la Semaine sainte.

Naples offre, sans doute, dans la magnificence de sa Cour & de ses grands Seigneurs, une perspective digne de toute admiration ; mais comme ces objets sont connus de tout le monde, nous fixons notre vue sur les phénomenes toujours renaissants, qui font de Naples une ville

bâtie au milieu des feux, comme Veniſe l'eſt au milieu des eaux : le mont Véſuve mérite toute l'attention du voyageur. Il ne faudra pas manquer d'aller, avec un Virgile en main, voir les Champs Eliſées, la Grotte de la Sybille de Cumes, & le fleuve de l'Achéron, que ce Poëte inimitable a décrit d'une maniere ſi frappante. Quinze ou vingt jours ſuffiront pour voir les curioſités de Naples, dont nous ne donnons aucun détail, parce qu'on en trouve une infinité de relations.

Gênes la ſuperbe, ou plutôt la laborieuſe, car ce n'eſt que ſous ce dernier titre que nous la conſidérons, renferme des manufactures de ſoie qu'il faut obſerver. Il n'eſt point de métier, ſi vil qu'on le ſuppoſe, indigne de notre application. On doit deſcendre dans les détails, s'informer de l'uſage & du nom des parties les plus eſſentielles, & voir travailler ſous ſes yeux le velours & le ſatin. On remarquera l'utilité de connoître les Arts méchaniques dans le nouveau Dictionnaire de l'Encyclopédie, & le détail de ces Arts même. Il y a

beaucoup de Seigneurs puissants qui voyagent, & qui peuvent par la suite ériger des manufactures dans leur dépendance. Ces établissements apportent l'abondance en détruisant l'oisiveté, source ordinaire de l'indigence, comme elle l'est de tous les vices. Gênes peut être vue dans l'espace de quinze jours.

Bologne, qui paroît être le séjour des Sciences & la résidence des Savants, devient un spectacle bien intéressant. Il y a une émulation étonnante dans cette ville, quoique les récompenses y soient fort rares. On y voit jusqu'à des femmes, être Membres de l'Académie, & donner des leçons publiques de Philosophie. L'Université seroit une des plus fameuses, si, par un abus intolérable, on n'avoit pas créé dans l'Italie presque autant d'Universités qu'il y a de villes. Le *Casino*, qui est un endroit qu'on loue, & où toute la Noblesse se rassemble les soirs, mérite de servir de modele. Chaque ville devroit en avoir un de la sorte; car on est libre d'y aller, ou non, & il n'y a point de maître qu'on doive saluer ou remercier par

préférence ; enfin on y converse, au lieu que dans bien des pays on ne fait que jouer, c'est-à-dire, végéter autour d'un tapis.

Venise, admirable par sa position, l'est encore davantage par sa liberté, & c'est-là qu'un Mentor, à l'aspect des Seigneurs qui marchent sans faste, sans livrée, sans suite, qui paroissent enfin égaux avec le peuple, fait sentir à son éleve le prix de la simplicité. Elle est telle, cette simplicité, que nous avons nommé son regne l'âge d'or, & qui ne fut ainsi nommé que parce qu'il n'y avoit point d'or alors. On prétend qu'une colonie de Bretons, sortie de Vannes, vint autrefois fonder Venise. Quoi qu'il en soit, je place ici cette réflexion pour avoir droit d'insinuer qu'il faut dans chaque Ville s'informer de sa fondation & des événements singuliers qui ont pu y arriver. Il me semble que le séjour de Venise exige tout au plus un mois.

Turin passera toujours pour un séjour aussi riant que commode, & les étrangers le quitteront avec un regret égal au plaisir qu'ils auront eu d'y

demeurer. La sageſſe du Miniſtere qui y regne, & la médiocrité où vivent ceux qui ont le maniement des deniers publics, ſont le fruit d'un heureux Gouvernement, & le ſujet d'une véritable admiration pour quiconque voyage avec réflexion. L'Académie de Turin, ſi bien ordonnée par la vigilance du Souverain même, eſt devenue une des belles écoles de l'Europe, & nous ne ſaurions trop conſeiller aux jeunes Seigneurs d'y prendre des leçons. L'exercice de monter à cheval entra de tout temps dans l'éducation d'un homme de qualité, & l'on doit s'y appliquer.

Vienne annonce un peuple mâle, qui toujours robuſte & toujours belliqueux, ne voulut jamais s'occuper d'édifices. La tour de la Cathédrale eſt un magnifique gothique, & il faut y monter, ainſi que ſur toutes celles des grandes villes. On juge, par ce coup d'œil, de l'étendue d'une cité & de ſes environs. La Bibliotheque Impériale étonne & ravit. On ne ſauroit trop l'examiner, de même que le Cabinet de l'Empereur, où la nature ſemble reproduire ſes phénomenes aux yeux des curieux, &

rendre hommage à un Prince dont les connoissances illustrent notre siecle, font honneur aux Savants, & encouragent les beaux Arts. Ce seroit sans doute ici le lieu d'exalter les vertus d'une Impératrice immortalisée dans les histoires, à raison de ses lumieres, de son courage & de sa piété ; mais la louange qui languit auprès des grands noms, & qui est muette à la vue d'un mérite aussi sublime & aussi rare, ne nous permet que d'admirer. Vienne exige au moins deux mois. La Noblesse y vit avec magnificence, & y reçoit les étrangers avec dignité : & ces nobles usages ne manqueront pas de se perpétuer, puisque des Académies & des Colleges en tout genre servent à former la jeunesse d'une maniere brillante. On trouve par-tout des Ecoles militaires, où la valeur & l'amour de la patrie s'excitent à l'envi, & où Marie-Thérese, plus illustre encore que tous ses Augustes Prédécesseurs, a gravé la gloire de son regne d'une maniere ineffaçable. Il n'y a pas de Savant qui ne lui doive des tributs de reconnoissance, puisque cette Reine in-

comparable a fait ériger des palais en l'honneur de toutes les Sciences, & a fondé des Universités dignes de sa Religion & de ses lumieres.

Varsovie annonce une nation libre, qui tient ses frontieres ouvertes à tous les étrangers, & qui en cela semble les inviter à venir goûter dans son sein les charmes de la douceur & de l'affabilité. On ne peut voir la Pologne, sans avouer que la Noblesse y vit avec magnificence, & sans reconnoître qu'il n'y a point de peuple dans l'univers qui exerce l'hospitalité plus fréquemment & plus généreusement que les Polonais. Le séjour de Varsovie, où l'on ne doit aller qu'en temps de Diete, exige alors qu'on y passe au moins deux mois. On y trouve présentement, grace aux lumieres & à la générosité de Son Altesse Monseigneur Zaluski, Evêque & Prince de Cracovie, & à la vigilance de M. son frere, Référendaire de la Couronne, une Bibliotheque publique, parfaitement enrichie. Il y a des Livres polonais, écrits en tout genre, qui prouvent que la Nation polonaise a eu ses Philosophes, ses Poëtes & ses Orateurs. Les Peres

des

écoles pieuſes ont à Varſovie, grace aux ſoins & aux lumieres du R. P. Staniſlas Konarski, un college ſupérieur à ceux même de Rome & de Paris. On y enſeigne quatre à cinq langues, à monter à cheval, à faire des armes, en un mot tout ce qu'une jeune nobleſſe peut apprendre. Il n'y a point de voyageur qui ne doive viſiter ce college, dont l'embelliſſement, l'ordre & la propreté raviſſent.

Saint Péterſbourg eſt devenu ſi célebre depuis Pierre le Grand, & plus encore depuis le regne de ſon auguſte fille, l'Impératrice Elizabeth, qu'on doit y aller pour concevoir ce que peut l'éducation. La Cour y eſt ſuperbe, & les Seigneurs ſe font un honneur de bien accueillir l'étranger.

On fera bien de voir Moskow, pour y admirer la nouvelle Univerſité, & pour y prendre connoiſſance du rit Grec, célebre par ſon antiquité.

Conſtantinople, dont le coup-d'œil eſt unique, & dont on paie la vue par un voyage bien riſquable & bien pénible, ſemble un monde tout nouveau. Il n'y a pas un exemple plus

frappant de l'ignorance & de la molleſſe qu'entraînent les plaiſirs des ſens, que cette ville immenſe, où l'on ne trouve ni Savants, ni bibliotheques, ni Imprimeries. C'eſt au défaut d'Imprimeurs, n'en doutons pas, qu'on doit attribuer la groſſiereté turque. Par-tout où brillent ces Artiſtes, le bon goût ſe fait ſentir, de maniere que les Etats ne ſauroient trop récompenſer un bon Imprimeur qui tranſmet à la poſtérité le fruit des études & des découvertes. Combien ne regrettons-nous pas avec raiſon, les Elzevir & les Etienne, que la Hollande & Paris même n'ont point encore égalés?

Londres, où l'on reſtera trois ſemaines, forme deux villes dans chaque jour, celle du matin, où tout eſt bourgeois, & celle du ſoir, où tout eſt milord. Ce contraſte, qu'on juge ridicule au premier coup d'œil, a beaucoup d'utilité. Chacun par ce moyen commence par vâquer à ſes affaires, & enſuite on ſe pare pour ſe livrer au délaſſement. La Philoſophie profonde a beaucoup de diſciples en Angleterre; mais pluſieurs la pouſſent trop

loin. L'esprit humain a des bornes, & il faut savoir s'arrêter. La liberté, qui, parmi le peuple Anglais, dégénere dans une licence effrénée, doit bien convaincre le voyageur qu'on n'est pas heureux parce qu'on est libre ; mais lorsqu'on fait un bon usage de la liberté, de même qu'on n'est pas Philosophe parce qu'on ne dit mot, mais lorsqu'on pense bien & qu'on communique ses pensées.

Amsterdam, grande & magnifique ville, où l'on trouve le long des rues des fleuves & des bois, & où l'œil ravi apperçoit une propreté enchantée, mérite toute l'attention des curieux. Le port forme un spectacle qui surprend, & qui, joint à toute la Hollande qu'on nomme avec raison un charmant parterre, intéresse les étrangers & les attache. Un mois suffit pour parcourir ce pays, quoiqu'il soit unique ; car les Hollandais, occupés de leur commerce, n'ont pas le loisir d'amuser les voyageurs. L'utilité des barques, qui partent toujours à la même heure pour aller d'une ville à une autre, & la fidélité de ceux qui les conduisent & qui ne demandent

jamais une obole au-delà de leur salaire, prouvent une sage administration. Les écluses, les digues & les moulins, qui tiennent l'eau suspendue, & qui sont le fruit d'une belle industrie, méritent un examen réfléchi. On sait que Pierre le Grand, tout Empereur qu'il étoit, travailla lui-même à la construction des navires, qu'on doit étudier.

La Flandre, théâtre militaire, où l'immortel Vauban grava son nom sur les remparts de plus de trois cens forteresses, devient la meilleure école de guerre pour un jeune Seigneur. Là, secondé de son Mentor, il va voir en exécution ce qu'il n'a vu que sur le papier; là, il tire des plans, & il trace avec un crayon la position & l'ouvrage de chaque place. Les arcenaux, comme des galeries où il se promene, lui facilitent la nécessité de bien connoître les différentes armes offensives & défensives, & chaque partie d'un canon. Il examine enfin le terrein; il considere les endroits propres à être minés & contre-minés; il se fait raconter comment dans les dernieres guerres on disposoit les ar-

mées, comment on s'attaquoit, & comme on se défendoit. Trois mois ne sont rien de trop, lorsqu'on veut les employer à voir la Flandre avec profit. L'air du pays inspire un goût militaire, qui fait qu'on est charmé de tout ce qui se présente à la vue. On peut regarder la terre, qu'on y foule aux pieds, comme le cimetiere des héros. Aussi le Mentor tire-t-il avantage de ce lieu pour donner une juste idée des cinq corps de Troupes, qui composent les armées, l'Infanterie, la Cavalerie, le Génie, l'Artillerie & les Troupes légeres.

L'Infanterie embrasse seule toutes les parties de la guerre, & fait la force des Empires. Elle se coule & s'insinue à travers des défilés impénétrables à un escadron; elle s'enfonce dans le creux des vallons; elle atteint, en gravissant, la cime des montagnes, & marche comme en l'air sur le penchant des précipices; elle débouche à la file par des gorges inaccessibles; elle applanit, la pique à la main, les voies à la cavalerie; elle suit l'ennemi de poste en poste, le chasse, le debusque & l'enveloppe. Ainsi le Fan-

taſſin, héros d'hiver, héros d'été, héros dans la plaine, héros ſur les montagnes, héros juſques dans l'épaiſſeur des forêts, va par-tout cueillir des lauriers juſques ſur la pointe des rochers & parmi les glaces de l'hiver. Il n'en eſt pas de même du Cavalier, qui dépend de l'inſtinct aveugle d'un animal, & qui doit s'arrêter où le cheval s'arrête & ne peut paſſer. Si la Pologne n'a pas atteint cet état de forces & de puiſſance que ſemble lui promettre la vaſte étendue de ſon terrein, à qui s'en prendre ? à la bravoure de la Nation ? non ſans doute ; car il n'eſt rien de plus guerrier que la Nobleſſe polonaiſe ; mais il lui manque, pour faire trembler ſes voiſins, de l'infanterie. Nous ne craignons point de le dire, qu'on démonte cette brave Nobleſſe, & on la rendra invincible. On vit ſous les Rois français de la troiſieme race, la fameuſe Gendarmerie, accoutumée juſqu'alors à combattre à cheval, mettre pied à terre dans les grandes occaſions, ſe meſurer d'homme à homme : on vit aux batailles de Creſſy & d'Azincourt, au combat Cocherel, les Gendarmes an-

glais & français quitter l'étrier, & se ranger comme de concert en bataillon. La Cavalerie se métamorphosa d'elle-même en Infanterie, & le génie fantassin gagna de proche en proche les parties de l'Europe & devint enfin le génie dominant.

La Cavalerie, quoique plus bornée que l'Infanterie dans ses opérations, mérite le second rang dans les armées. Elle influe à sa maniere sur tous les services militaires; elle sert de sauve-garde & d'appui à l'Infanterie; elle couvre le Génie & l'Artillerie contre les sorties de l'assiégé & les insultes de la campagne. Le Cavalier a pour lui les deux grands ressorts de la guerre, la vîtesse & la rapidité dans les mouvements, l'impétuosité dans le choc & dans l'exécution. Le moment de la victoire fuit comme un éclair, si on ne le saisit sur le champ. Polybe nous rapporte que la Cavalerie du vainqueur de Cannes porta les plus grands coups; que ce furent ses escadrons mobiles qui détacherent la victoire des Romains, & qui ouvrirent dans Cannes le tombeau à plus de quarante

mille. On fut prêt de voir alors Rome même s'enſevelir avec eux, ainſi que les Deſtins qui lui promettoient l'empire du monde. L'Infanterie eſt comme un roc immobile que rien ne peut renverſer ; la Cavalerie eſt une vague menaçante qui renverſe tout. L'une a plus de lenteur & de ſymmétrie ; l'autre a plus de fougue & de ſaillie. Le bataillon enfonce & fait plier ; l'eſcadron culbute & précipite dans un inſtant : d'où il faut conclure qu'une armée ſans Cavalerie ne ſauroit profiter de ſes triomphes, ni réparer ſes pertes ; que ſa déroute enfin eſt aſſurée, parce qu'elle ne peut échapper à l'ennemi vainqueur.

Le Génie eſt abſolument néceſſaire à la guerre, parce que la guerre n'a rien de ſolide, ſi elle n'a pour terme l'attaque & la défenſe des places, & qu'elle ne ſauroit réuſſir dans ce double objet qu'elle ſe propoſe, ſans leſe cours du Génie. C'eſt lui qui paſſe rapidement du cabinet à la tranchée, qui puiſe dans les Livres les principes ſpéculatifs, & aſſeoit ſur les remparts les conſéquences pratiques : c'eſt lui qui donne à la régularité des figures

géométriques, l'épaiſſeur & la ſaillie du relief, qui invente & dirige le projet d'une place de guerre, le devis d'une fortereſſe, qui en aſſortit toutes les parties, fait ſervir à l'économie de ſon ouvrage juſqu'aux irrégularités du terrein, & force la nature, malgré qu'elle en ait, de ſe plier aux regles de ſon art: c'eſt le Génie enfin, qui, également verſé dans l'attaque & dans la défenſe, devient la ſûreté de ſa patrie, dont il couvre les limites; la terreur de l'ennemi, dont il ouvre les frontieres; qui par les preſtiges de ſon art, s'ouvre par-tout un accès, & rend tout inacceſſible; qui par une force ſouterraine déracine & fait diſparoître le rempart & les défenſeurs. Si nous ouvrons les archives militaires, nous trouverons à chaque page les opérations du Génie & les ſecours qu'on en tire. Ces fameuſes catapultes, & ſur-tout celles de Syracuſe, d'où partoient des maſſes énormes, qui, après avoir fendu les airs avec un ſifflement épouvantable, vinrent écraſer ſous leur poids la ſambuque de Marcellus, furent l'ouvrage du Génie. Les in-

ventions de nos modernes Ingénieurs ; quoique plus ſimples, ont par leur ſimplicité même ſurpaſſé tout le merveilleux des anciens : auſſi la ſcience de l'Ingénieur eſt-elle immenſe dans ſon étendue ; il faut qu'elle correſponde à ſon intrépidité ; intrépidité qui laiſſe à peine échapper un Ingénieur à quatre ou cinq ſieges. Auſſi n'en voit-on preſque point atteindre, pour mourir, le déclin des années. Malgré ces talents, malgré cette valeur, le Corps des Ingénieurs ne paſſe, ſelon l'ordre militaire, qu'après l'Infanterie & la Cavalerie.

L'Artillerie doit au Génie, ſans contredit, une grande partie de ſon mérite : auſſi ne peut-elle, avec juſtice, lui diſputer la prééminence. C'eſt l'Ingénieur qui lui trace dans les ſieges le plan de ſon attaque, ou de ſa défenſe ; c'eſt lui qui dirige l'emplacement des batteries, c'eſt-à-dire, l'opération la plus délicate du ſervice de l'Artillerie. Quant à celle-ci, perſonne n'ignore les prodiges qu'elle opere, & l'habileté de ſes manœuvres. Ici, il faut preſſer le feu ſans le prodiguer, le ména-

ger ſans l'affoiblir ; là, il faut l'étendre ſans le partager, le diriger vers la partie la plus foible, & l'y conduire par la ligne la plus directe, pour donner à la batterie un front parallele à l'ouvrage attaqué, pour enfiler la place, & ſe dérober à l'enfilade, pour écraſer par le feu parabolique, l'intérieur d'un ouvrage inacceſſible au feu direct, pour faire tomber avec juſteſſe le coup qu'on médite. Que n'ajouterions-nous point ici ſur les merveilles de l'Artillerie ? Juſqu'en raſe campagne on a lieu de les admirer. Rien de plus efficace qu'un boulet de canon pour labourer un bataillon ennemi, & nettoyer un champ de bataille ; rien de plus terrible que ces bouches à feu, qui, bien différentes de l'arme blanche, ne laiſſent aucune reſſource à l'ennemi, ni pour eſquiver, ni pour parer ; rien de plus propre que la conſtruction des batteries tantôt enterrées, tantôt croiſées, tantôt en barbe, tantôt en écharpe, tantôt par enfilades, tantôt par ricochets, pour abréger un ſiege. L'Artillerie fait foudroyer les

murailles tout-à-coup, à l'aide d'une poudre victorieuse, & que l'ignorance de certains siecles eût nommé magique : elle perce la pierre & le ciment ; elle détruit les plus anciens ouvrages, de façon qu'il n'est point de rempart qui, par sa chûte précipitée, ne rende hommage à l'Artillerie, lorsqu'elle sait employer ses avantages à propos. Les Troupes légeres, quoique admirables dans plusieurs rencontres, ne sauroient balancer les grandes exécutions de l'Artillerie : voilà pourquoi nous lui avons donné la préférence. Rien n'est comparable à l'activité & à l'adresse d'un Hussard en campagne. A pied, à cheval, en course, en embuscade, il fait souvent lui seul la fonction des deux Corps militaires d'Infanterie & de Cavalerie. Tantôt c'est un convoi sur lequel il fond comme l'épervier sur sa proie ; tantôt c'est un fourrage, avec les fourrageurs, qu'il moissonne le sabre à la main ; tantôt c'est un corps-de-garde ennemi qu'il met pour toujours hors d'état de veiller, avant que la sentinelle ait seulement eu le loisir de crier : *qui vive* ? On croit un

Officier de Troupes légeres au camp, & déjà il eſt aux priſes avec l'ennemi ; on ignore encore le ſuccès de la premiere expédition, qu'il a commencé la troiſieme & ſongé à la quatrieme.

Ainſi, comme il eſt aiſé de le voir, chaque Corps militaire a de grandes parties à remplir, & chaque Corps militaire, quoique partagé dans des claſſes différentes, eſt néceſſaire pour compoſer une bonne armée. Ces Corps ſe prêtent mutuellement ſecours, & ſervent d'appui les uns aux autres. Voilà ce que doit faire enviſager le Mentor à ſon éleve, & voilà l'idée qu'il lui doit donner de l'Art militaire ; cet Art qui forme les héros, & les rend dignes de vivre dans l'hiſtoire. Mais reprenons la ſuite de nos voyages.

Madrid, qu'on iroit voir avec plaiſir, ſi les routes en Eſpagne étoient plus pratiquées, & les auberges plus commodes, offre aux yeux des curieux, le ſpectacle d'une Nobleſſe qui penſe & qui agit avec dignité. Rien ne ſurpaſſe la généroſité des Eſpagnols. Il y a des traits

uniques de cette nation, grande en tout genre, & qui le seroit encore davantage, si elle vouloit s'appliquer aux Sciences. L'Escurial & ses jardins méritent d'être vus, & notés comme un monument digne de la majesté des Rois. On juge, en voyant l'Espagne, si les richesses du nouveau Monde lui sont plus nuisibles que profitables. Il est certain qu'une bonne population & qu'une bonne agriculture enrichissent un Pays plus que tous les trésors.

Paris, cette ville immense, ou plutôt ce monde qu'on cite de toutes parts, & dont on n'a l'idée que lorsqu'on l'a pratiqué, fournit lui seul la plupart des connoissances & des avantages qu'on ne trouve ailleurs qu'en partie. Il est le séjour des Sciences & des Arts, l'asyle des Savants, l'assemblage des langues de tout Pays; il est le centre, en un mot, de la piété & de l'irréligion, de la sagesse & du libertinage, du faste & de la simplicité, du papillotage & de la gravité. Il renferme dans son enceinte des jardins & des palais, chefs-d'œuvres de l'art, qui dans l'univers même ne

se trouvent répétés qu'à Versailles. Tout à Paris mérite attention : la plus petite boutique contient souvent des merveilles. Les Français, de tout temps amis des modes & des commodités, ont rendu leur capitale telle qu'on nous peint le palais des Fées. D'un coup d'œil on dispose la symmétrie des repas les plus splendides & les plus délicieux, d'un seul geste on fait paroître une fête des plus galantes & des mieux ordonnées. Aussi de Paris, comme d'une source féconde, s'est-il répandu dans l'Europe tout ce que nous y trouvons de commode & de gracieux. Mais ce n'est pas à ce point de vue que nous fixerons un jeune Seigneur, quoiqu'il soit souvent très à propos qu'il examine ces sortes de choses, & qu'il les imite. Si les Grands qui ont voyagé, avoient suivi ce plan, on ne trouveroit pas chez eux des appartements où tout manque, & où il n'y a pas même une chaise pour s'asseoir ; on ne verroit pas des tables où il n'y a ni ordre, ni propreté ni goût; & voilà pourquoi le Français, né au milieu des commodités, regrette sans cesse sa patrie, lorsqu'il vit chez l'étranger. L'utilité

des voyages consiste à prendre le bon d'une nation & à s'en servir.

Pierre le Grand voulut voir le Parlement exercer ses fonctions, & il assista à une de ses séances. Il convient qu'un Seigneur ait idée de ce Tribunal toujours fameux, & toujours fidele à ses Rois : on y plaide avec éloquence, on y prononce avec dignité. Il semble qu'on se retrouve au milieu de ce Sénat romain si célebre dans les histoires. La science du Barreau fait partie d'une noble éducation, & il faut en avoir une teinture. Les Plaidoyers de M. le Maistre, d'Olivier Patru, suffiront pour connoître le genre d'éloquence qui convient au Palais. Il y a aussi dans le Recueil des Causes célebres quelque chose d'intéressant sur cet article.

La Sorbonne, comme un Corps auguste, créé pour enfanter des Docteurs, mérite qu'on assiste à une de ses Theses : on verra comme on y traite avec dignité les questions importantes de la Théologie. Delà on pourra passer dans un college de l'Université, & prendre une idée des exercices classiques qui s'y font. Le

Mentor

Mentor ne néglige point ces sortes de visites : il va même avec son éleve jusques chez l'Imprimeur & le Libraire, afin de connoître le goût du pays dans les Livres qui sont le plus à la mode. On ne doit pas douter, après ce détail, que l'Observatoire, les Académies, les Bibliotheques enfin, & sur-tout celle du Roi, ne deviennent des objets importants aux yeux d'un Gouverneur. Quand on suit ce plan dans les différents pays, on peut comparer le plus ou le moins de progrès que les peuples ont fait dans les études. On voit les uns qui ne sont encore qu'à la porte des sciences, & les autres qui rendent des oracles dans leur sanctuaire. Ceux-ci plus avancés que Descartes & Newton même, pénétrent dans de nouveaux sentiers; ceux-là cheminent encore lentement avec Aristote : d'où il faut conclure qu'il y a quelques nations qui pensent trop, quelques autres point assez, & qu'il s'en trouve enfin qui ne pensent point du tout.

Le jardin du Roi ne sauroit échapper à la curiosité du Mentor : il conduit son disciple en cet endroit sa-

meux, où l'œil étonné voit toute la nature en abrégé. Les plantes, les minéraux, les fossiles, les coquillages, les insectes étalent leurs propriétés & leurs phénomenes dans un ordre qui ravit. Plusieurs cabinets particuliers offrent, quoique avec moins de magnificence, le même spectacle, & méritent par conséquent d'être vus : ces perspectives exciteront naturellement l'envie de se procurer l'histoire naturelle & l'histoire des insectes ; car un Mentor a soin de prendre une liste des meilleurs Ouvrages, & de la remettre ensuite à son éleve. Un Seigneur, par ce moyen, connoît les bons Livres modernes, & il peut les acheter quand bon lui semble. Mais ce n'est pas assez de connoître les productions des Savants, il faut connoître les Savants même. Voilà des médailles vivantes qu'on ne peut trop respecter & trop observer : ainsi l'on fait des visites aux hommes illustres par leurs talents. Il réfléchit des rayons de lumiere sur ceux qui cultivent ces génies heureux qui courent à l'immortalité. La seule conversation des Philosophes, animée par leurs regards, soutenue par l'é-

clat de leur réputation, étend l'ame de quiconque les écoute, l'orne & l'éleve.

Je voudrois en conſéquence que la table d'un Seigneur qui parcourt l'Europe, fût ſouvent décorée d'un Savant. Il s'en trouve heureuſement dans chaque pays. Par ce moyen on ſe familiariſe avec les ſciences, on retourne dans ſa patrie plein d'excellentes choſes qu'on a entendu dire, & l'on goûte un plaiſir indicible lorſqu'à la lecture des nouvelles publiques, on voit cité un Savant qu'on a connu & qu'on a pratiqué. La connoiſſance du monde littéraire doit autant intéreſſer que celle du monde politique, & ce ſont deux mondes qu'il faut étudier de bonne heure pour le faire avec ſuccès. Les Grands doivent reſpecter & ménager les Ecrivains plus qu'ils ne s'imaginent; car ce ſont ces Auteurs qui tranſmettent à la poſtérité, & la gloire de leurs exploits, & la nobleſſe de leur maiſon. Avec quel empreſſement n'iroit-on pas au-devant de Platon & de Socrate, de Virgile & de Cicéron, ſi ces grands hommes renaiſſoient? Chacun voudroit

les voir & leur parler. Voyons donc les Platon & les Virgile de notre siecle, & jouissons d'un avantage que la postérité nous enviera ; mais tel est le sort des plus célebres Ecrivains ; on ne connoît bien tout ce qu'ils valent que lorsqu'ils ne sont plus.

Le véritable Mentor aura soin de s'informer dans chaque ville des Savants qui y résident, & de les faire connoître à son disciple. Il aura soin d'en tenir une espece de catalogue, & de s'informer d'eux des faits relatifs à leur patrie & à leur savoir.

Christine, Reine de Suede, passant à Lyon lorsqu'elle alloit à Rome, demanda avec empressement le celebre Pere Ménestrier, Jésuite, comme un Savant digne d'être connu. Elle le vit & l'admira. Louis le Grand lui-même, lors de son passage à Toulouse, se fit gloire d'aller visiter la cellule du Pere Maignan, Minime, ce célebre Mathématicien, & d'examiner toutes les différentes machines que ce Religieux avoit faites. Il en fut frappé, & voulut en conséquence l'attirer à Paris. Beaux exemples ! mais qui condamnent la dissipation de tant

de jeunes Seigneurs qui se croient perdus, lorsqu'ils mettent le pied dans un cloître. On ne sera pas moins attentif à visiter les tombeaux des illustres personnages dont nous pleurons la perte. Ainsi à Rome, on ira voir l'endroit où le Tasse est enseveli ; à Paris, on ira lire l'épitaphe de Descartes. On trouve une sorte de plaisir jusques dans les larmes mêmes qu'on verse sur le mausolée des grands hommes, & l'on s'occupe du contraste qui se rencontre entre le petit espace qui contient leur corps, & la carriere immense que parcourt encore leur esprit : *volitat per ora vivorum.*

Les visites que le Mentor fait aux Savants ne dérangent en rien les visites qu'un jeune Seigneur doit aux Grands de chaque pays : celles-ci sont les premieres dont il s'acquitte. Il convient toujours de commencer par l'Ambassadeur de son Souverain : c'est lui qui introduit dans les bonnes compagnies, & qui présente un étranger dans les Cours. Il ne faut dans ces sortes de présentations que beaucoup de respect de la part d'un jeune Seigneur, & une honnête hardiesse qui

lui laisse la liberté de répondre avec dignité aux Têtes couronnées, si elles daignent l'interroger.

Plusieurs peres redoutent le séjour de Paris pour leurs enfants, comme l'écueil des mœurs & de la religion, comme un endroit en un mot d'où les jeunes gens reviennent suffisants, volages, amateurs de leur petite figure & de mille manieres ridicules. Nous ne prétendons point diminuer ces défauts, & disconvenir de ces écueils: nous allons même commencer par en faire une peinture; mais nous ajouterons qu'il est facile d'en garantir la jeunesse au milieu même de Paris.

Oui, il faut l'avouer, le débordement de tous les peuples qui abondent dans Paris, y a introduit une confusion pire que celle de Babel. C'est-là que des pelottons d'animaux, hommes & femmelettes tout à la fois, & qu'on nomme *petits-maîtres*, voulant mettre leur esprit & leur foi à la mode, ainsi que leurs habits, ont pris le parti de ne plus croire une religion qui a commencé avec le monde. Ils ont voulu que les sentiments, sur cet article si essentiel, suivissent la variété

de leurs friſures & la bigarrure de leurs vêtements. Ainſi dans le ſiecle dernier, le Calviniſme devoit être à la mode comme les longues perruques ; & dans celui-ci le Déiſme ſera en uſage comme les cheveux en *béquille* ou en *vergette*. Tel eſt l'homme, diſoit Séneque, tel eſt ſon langage : *talis vir, talis oratio*. Penſer comme un payſan, prier Dieu à ſa maniere, ce ſeroit s'avilir, ont dit ces petits hommes ſuperbes ; mais, par malheur, leur prétendue philoſophie, née tout-à-coup dans un café ou devant un miroir, n'a ni principes, ni conſéquences ; car au moment qu'ils croient ſe ravaler en agiſſant comme le peuple, ils ſe rangent dans la claſſe des bêtes même. Nul d'entr'eux qui ne publie à haute voix que tout meurt avec lui, & qu'il eſt de même nature que la taupe & le hibou. Quelle extravagance ! quel contraſte !

Il y a dans chaque ſiecle des défauts ainſi que des maladies. Celui qui domine en France aujourd'hui, c'eſt donc l'impertinence du petit-maître ; nom qu'on a donné par dériſion, parce que ceux qui le méritent

n'ont ni le génie, ni l'élévation qui forment les grands maîtres. On les connoît au premier coup d'œil ; car toute leur habileté se réduit à faire de leur tête une girouette, de tout leur corps un pantin, de leur langage un jargon précieusement ridicule. Ce sont eux qui ont imaginé les termes *éduquer*, *persifler*, *impressionner*, & tant d'autres inconnus jusqu'alors ; ce sont eux, qui, depuis plus de trente ans, sont les premiers Comédiens de Paris ; disons mieux, des Pantomimes. Ils ont des mouvements réglés, des contorsions de cérémonie ; de sorte que jamais marionnette ne joua mieux son personnage. Quoi qu'il en soit, on n'a pu encore les détruire à fond : de toutes parts ils se reproduisent, ainsi que les insectes se multiplient tout-à-coup au milieu des chaleurs. Il n'est pas jusqu'à une nation tout-à-fait sérieuse & philosophe, qui n'imite aujourd'hui les airs de petit-maître, & qui en cela excite un ris de pitié ; car il faut convenir que la copie d'un mauvais original devient pire que l'original même, & que quiconque veut imiter le Français dans l'art du petit-maître,

maître, rappelle la fable de l'âne qui veut imiter son maître.

Le ridicule, dont nous venons de donner une idée, n'est pas le seul inconvénient qu'on trouve à Paris ; car nous ne voulons rien dissimuler. Des milliers d'hommes équivoques, sous les noms de *Marquis*, de *Comte*, de *Chevalier*, de *Baron*, n'y cherchent qu'à faire des dupes. Des milliers de femmes même de qualité, ruinées par leur luxe & par leur jeu, ou rajeunissent des charmes surannés, ou s'associent de petites soubrettes, qu'elles traînent par-tout pour surprendre dans leurs filets la jeune noblesse. On se persuade, au moyen de certains titres qui font illusion, qu'on est dans le centre de la bonne compagnie, & l'on se trouve au milieu des rapines & des vices. Ainsi l'on est perdu lorsque dans Paris on donne dans l'aventure, lorsqu'on se livre au jeu & à la galanterie. Bientôt la dépense vous ruine, la débauche vous consume, & vous vous aviliſſez plus que le dernier des hommes. Voilà cependant ce qu'une jeunesse imprudente & aveugle appelle *bonne for-*

tune. La belle fortune de précipiter ainſi ſa bourſe, ſa reputation & ſa vie ! car c'eſt toujours la fin de la ſcene, ainſi qu'un mariage eſt la fin des romans.

Mais ſi ces périls ſont à redouter, ce n'eſt point pour un Seigneur conduit par le parfait Mentor, qui a l'expérience du monde, & ſur-tout d'un pays tel que Paris. Il ne laiſſe ſon éleve ſe faufiler qu'avec la Nobleſſe vraiment diſtinguée par la vertu ; il ne l'introduit que dans ces ſociétés avouées par une réputation hors d'atteinte ; il ne tourne ſes yeux que du côté des bons exemples ; il couvre d'un ridicule éternel tout ce qui a la moindre apparence de petit-maître ; il en contrefait les manieres ; mais en les exprimant de la façon la plus ironique ; il fuit ces cafés & ces académies de jeu, où des tas de jeunes libertins de toute eſpece, oſent s'élever contre la ſcience de Dieu, ſans avoir même celle des hommes les moins ſavants. Comment les ſophiſmes de l'incrédule pourroient-ils alors parvenir aux oreilles de ſon diſciple ? Il ne ſort qu'avec lui, il le

couvre, pour ainsi dire, de ses aîles, & ne lui laisse former de liaisons que celles qu'il sait lui être utiles. Il affecte enfin de combler d'éloges les jeunes gens vertueux, & de ne nommer qu'avec indignation & horreur les monstres du vice.

Ce n'est point le séjour de Paris qu'on doit appeller contagieux ; mais la mauvaise compagnie à laquelle on se livre ; mais les passions qu'on y porte. Un jeune Seigneur sort ordinairement de la maison paternelle avec le cœur déjà tout corrompu ; il revient des pays étrangers quatre ans après : alors il explique, sans contrainte, des passions que la timidité de son âge l'obligeoit de taire auparavant, & l'on en conclut que le séjour de Paris l'a gâté. Si les parents veilloient davantage sur leurs enfants ; s'ils les suivoient des yeux, ils s'appercevroient que les domestiques les ont ordinairement pervertis avant leur départ, & ils n'attribueroient qu'à eux-mêmes le malheur qu'ils rejettent sur Paris. Le Parisien, naturellement bon parent, bon ami, bon citoyen, remplit exactement ses devoirs d'honnête hom-

me & de chrétien. Auſſi le peuple de Paris vaut-il mieux que la Nobleſſe même de bien des pays. Il n'y a que des étrangers qui viennent de toutes parts ſemer leurs préjugés & leurs diſſolutions au milieu des vertus des citoyens. Où vit-on, en effet, plus de décence dans le Clergé, plus de modeſtie dans les Egliſes, plus de perſonnes édifiantes qu'à Paris ? Où les ſatyres contre les petits-maîtres ſont-elles plus vives & plus fréquentes ? On les turlupine ſur les théâtres, on en rit à la ville & à la Cour ; on les décrie dans tous les Livres, de maniere qu'ils n'oſeroient paroître, s'ils ſavoient rougir.

Pluſieurs hôtels, où l'on ne joue jamais, & dont les Seigneurs ont ſoin de raſſembler les nouvelliſtes & les Savants, ſont des aſyles contre le libertinage. Un étranger y eſt volontiers admis, & il y apprend le ton de la bonne converſation ; ce ton qui conſiſte à ne point criailler, à ne point diſputer, à ne point dogmatiſer ; mais à garder la réſerve ſans contrainte, à répandre l'enjouement ſans bouffonnerie, à ſe faire entendre ſans

bruit, à écouter sans distraction. Plusieurs Dames de qualité, sans être précieuses ridicules, tiennent pareilles conversations, & ce n'est pas un petit avantage ; car il faut avouer que le commerce des personnes du sexe qui sont bien nées, contribue beaucoup à la bonne éducation d'un jeune Seigneur. C'est l'école de la décence & de la circonspection ; école dont la jeunesse d'aujourd'hui a grand besoin pour mettre un frein à sa langue. On n'entendit jamais tant d'horreurs sortir de la bouche des jeunes gens que dans ces jours malheureux. A peine ont-ils atteint l'âge de dix ans, que leurs levres prononcent des mots infames : leur gosier est déjà un sépulchre qui de toutes parts exhale l'infection. Aussi devient-on la copie du vice, avant que d'avoir seulement entrevu la vertu. On parle comme les hommes de la lie du peuple, & l'on se persuade qne c'est du bel air. Quel contraste dans les sociétés du monde ! Quelqu'un entretient-il les autres avec complaisance d'un bon repas qu'il a fait ; on se moque de lui,

on le mépriſe comme un gourmand, quoiqu'un repas ſe prenne en public, & qu'on ſe faſſe honneur d'y aſſiſter. Quelqu'un, au contraire, raconte-t-il certaines actions déshonnêtes, on lui applaudit, on l'écoute, & cependant il a fallu ſe cacher même de ſon meilleur ami pour ſe livrer à de telles débauches. Siecle pervers, tu nous donnes à douter qu'il vienne jamais après toi un temps auſſi funeſte aux mœurs & à l'innocence! Nos peres, où êtes-vous? Ah! vous ne le pourriez croire!

J'ai remarqué que le dérangement des Seigneurs qui voyagent, naiſſoit ordinairement des aſſemblées nocturnes, & que pour y remédier, il falloit établir chez ſoi un ſouper tous les ſoirs, excepté certaines occaſions où l'on ne peut ſe refuſer à une fête de Cour, ou à un repas ſolemnel. Le Mentor, en conſéquence, rappelle ſon diſciple vers les huit ou neuf heures du ſoir, & il l'arrache à la diſſipation des compagnies. On revient à la maiſon, on ſoupe, la nuit s'avance, le ſommeil vient, on s'y livre,

& on a évité bien des inconvénients, & ménagé une santé que les veilles altérent toujours.

Ce n'est pas un soin qu'on doive négliger que celui de conserver sa santé. Combien de jeunes Seigneurs périssent de débauches par la faute de leurs guides ? Combien en reviennent chez eux épuisés de maladies ? Le vrai Mentor a des yeux qui lui servent de sentinelles : il les promene partout ; il examine les démarches des domestiques, & il les avertit de l'expulsion qui s'ensuivra, si jamais ils se prêtent à la moindre intrigue. Sans avoir des espions, il a des personnes de confiance qui l'instruisent de ce qui se passe ; & au cas qu'il y ait des maladies feintes de la part du disciple, qui, toujours rusé, prend toutes sortes de moyens, le Mentor alors, encore plus rusé, reste à la maison, & n'abandonne point le prétendu malade. Mais enfin, si, malgré ces précautions, il se formoit quelque liaison ; suspecte avec ces personnes de qualité, dont on ne peut décemment interdire l'entrevue, c'est alors que le Mentor arrache brusquement

Télémaque à l'Isle d'Eucharis. Le grand point est de persuader à un jeune homme qu'il ne doit rien faire dont il puisse se repentir. On ne voit que trop de personnes à la mort, qui crient à haute voix : je me repens d'avoir vécu en libertin, d'avoir perdu le temps de ma jeunesse ; & jamais on n'en a entendu dire : je me repens d'avoir pratiqué la vertu, d'avoir consacré mes premieres années à l'étude & à la sagesse.

Quand un Gouverneur est aussi attentif, un jeune Seigneur doit passer un an à Paris ; car il ne s'agit pas de voyager comme la plupart des Seigneurs, qui font beaucoup de dépense, & qui en reviennent sans avoir vu autre chose que des maisons & des clochers. Il faut, par exemple, à Paris apprendre bien la vraie politesse qui y regne, s'y familiariser avec le goût du bon & du beau, savoir dîner chez le Financier comme chez le Prince, avec une civilité proportionnée à chacun, connoître, en un mot, la décence & les commodités avec lesquelles y vit le Bourgeois & même l'Artisan. Il faut prendre une idée des promenades publiques, y considérer

l'épanouissement des fleurs & des visages. Il faut enfin passer au moins un hiver & un printemps dans Paris, l'hiver pour y admirer Paris dans son lustre, & le printemps pour voir les châteaux des environs, égayés alors par le jeu des eaux & la verdure des jardins.

On ne sauroit vivre quelque temps à Paris, sans y goûter la société la plus agréable; car il faut convenir que ce même Français, qui, selon M. de Voltaire, paroît tout étourdi dans le pays étranger, est tout aimable chez lui.

Un des événements les plus critiques dans un voyage, c'est la maladie; car, hélas! la mort qui nous environne, est sans cesse aux prises avec les enfants d'Adam. Par-tout on la rencontre, & par-tout on en voit l'image: les voyages même ne font que nous la peindre plus vivement, puisqu'aujourd'hui on y meurt à une ville qu'on ne reverra plus, & demain à des personnes qu'on ne retrouvera jamais. Chaque absence & chaque adieu sont autant de préludes de la séparation universelle que bientôt il

nous faudra faire. Chaque ligne que je trace maintenant, m'annonce que ma vie fuit la rapidité de ma plume; qu'enfin tout paſſe, & le temps que j'ai employé à compoſer cet Ouvrage, & le temps qu'un Lecteur mettra à le parcourir.

Nous ſuppoſons donc qu'un jeune Seigneur tombe malade en route: ſi c'eſt au milieu d'une ville, le Mentor fait venir le meilleur Médecin; ſi c'eſt au milieu d'une campagne, il envoie aux environs chercher le plus renommé. Il rapporte avec fidélité le commencement de la maladie, & il donne une idée du tempérament de ſon diſciple, de ſes goûts & de ſa maniere de vivre. Afin de ne rien prendre ſur lui-même, il prie quelqu'un des Grands à qui il eſt adreſſé, de vouloir bien envoyer une perſonne de ſa part, au cas qu'on ſe trouve dans une ville; car il eſt bon, en pareille occaſion, d'avoir des témoins reſpectables qui puiſſent certifier toute l'attention du Gouverneur. Il a ſoin que le malade obſerve le régime qu'on lui preſcrit, & qu'il ne ſe livre point à ſes appétits particuliers,

ni à ſes fantaiſies. Il lui tient fidelle compagnie, il le conſole, & il place autour de lui des perſonnes attentives & expérimentées. Si, malgré ces ſoins, le mal augmente, il avertit lui même ſon éleve de ſe diſpoſer à recevoir les Sacrements, il l'exhorte, il lui procure un Confeſſeur zélé, enfin il ſe conforme à tous les événements, & la mort même ne peut le détacher de celui dont il a été comme le pere & comme le tuteur. On ne manque pas, lorſqu'il y a deux ou trois Seigneurs, de les écarter, & de les placer même dans différentes maiſons, au cas que la maladie fût contagieuſe.

Mais quant à ce nombre de plusieurs Seigneurs, un parfait Gouverneur ne s'en charge pas, à moins qu'ils ne ſoient freres, ou qu'il ne ſoit bien aſſuré par lui-même du ſujet qu'on aſſocie à ſon pupille. Rarement ce mêlange réuſſit. Les jeunes gens ſe joignent enſemble; ils cabalent, ils font des projets, & ſi l'un eſt mécontent, il communique ſa mauvaiſe humeur aux autres, & les fait entrer dans ſes intérêts.

Plus il y a de passions réunies, plus il y a de désordre.

Je voudrois aussi qu'on ne donnât point de grade militaire à un Seigneur lorsqu'il est prêt de voyager. Il s'autorise ordinairement de ce titre, pour prendre un ascendant. Il n'y a point de jeune homme, qui, se sachant Colonel, ne se croie déjà Général d'Armée, & ne s'imagine, en conséquence, avoir droit de donner des ordres à tout le monde, & de n'en recevoir de personne. Situation critique pour le Mentor, qui doit toujours avoir l'autorité toute entiere; & voilà pourquoi il est contre toutes les regles, qu'un disciple détermine le temps du séjour ou du départ. Il n'y a que des Gouverneurs imbécilles qui puissent tolérer de pareils écarts. C'est au Gouverneur qu'il appartient de régler les jours & les heures, de partir quand bon lui semble, ou de s'arrêter; parce qu'il est à présumer que des parents judicieux & éclairés le laissent maître de prolonger les séjours dans chaque pays ou de les abréger. Si un jeune Sei-

gneur doit apprendre en voyage plusieurs exercices, il peut en prendre des leçons dans différentes villes. Il voit par-là l'endroit où l'on enseigne le mieux. Nous pensons qu'on ne doit pas laisser un jeune Seigneur sans argent, & que le Gouverneur, lorsqu'il sera content de lui, doit lui donner tant par mois. On connoît, par ce moyen, si un jeune homme est avare ou généreux, & on l'empêche d'emprunter d'un domestique, & de faire de la dépense en cachette; ce qui devient un double inconvénient. L'argent qu'on donnoit à feu Monseigneur le Duc de Berry, lui fournit la facilité de montrer un bel exemple de générosité. Il gratifia de trente louis destinés pour ses menus plaisirs, un pauvre Soldat, en disant: j'aime bien mieux me priver de jouer, que de manquer à soulager un malheureux qui expose sa vie pour le bien public. Ainsi l'argent qu'on accorde à la jeunesse, l'accoutume à aimer les pauvres, & à les assister; car le Mentor doit suivre des yeux l'usage que son pupille fait de sa petite bourse.

Ceci nous conduit à parler de la maniere dont le Gouverneur lui-même doit être économe & généreux. Il penſe que l'argent qu'il a entre les mains, n'eſt qu'un dépôt ſacré, & qu'il ne peut l'employer que pour faire honneur à ſon éleve, & dans des occaſions indiſpenſables. Ainſi il tiendra un compte exact de toute la dépenſe, bien détaillé article par article. Il eſt à propos qu'un jeune Seigneur ne ſache point l'argent qu'on fait tenir pour ſes voyages: cela l'engageroit ſouvent à vouloir dépenſer beaucoup en faſte & en bagatelles. L'économie dont un Gouverneur, qui a de la probité, ne ſauroit jamais ſe départir, ne doit pas l'engager à faire crier les domeſtiques d'une auberge, lorſqu'on en ſort, faute de quelques miſérables pieces de monnoie. Cent ducats peut-être répandus à propos dans tout le cours d'un voyage, empêchent pareilles plaintes, toujours déshonorantes pour des Seigneurs.

Nous dirons un mot du journal que doit faire un jeune voyageur, & de la maniere de le faire; car nous

voulons entrer dans tous les détails. Ce journal contiendra des remarques. Le Mentor obligera donc son élève à écrire chaque soir un abrégé de ce qu'on aura vu dans la journée, & à mettre exactement la date du jour. Par ce moyen, on se rappelle d'année en année, à tel jour je visitois tel endroit, j'assistois à telle cérémonie, je fus présenté à tel Souverain : ce souvenir cause un plaisir indicible. Ce ne seront pas seulement les églises, les antiquités, les palais qui feront la matiere du journal en question ; mais les fêtes des Cours & leur cérémonial, la singularité de certaines coutumes & de certains habillements ; la liste de certains Livres modernes, & les noms des Savants qu'on aura vus, avec un portrait de leur caractere & de leur physionomie. Voici l'ordre qu'on donnera à ce journal. On distribuera plusieurs feuilles par chapitres alphabétiques : ainsi sur la lettre *A*, on lira *in capite* : Académies, Antiquités, Arcenaux ; sur la lettre *B*, Bâtiments, Bibliotheques ; sur la lettre *C*, Colonnes, Cours, Coutumes, & ainsi sur toutes les lettres suivantes.

Les parents doivent recommander exactement aux jeunes gens qui vont voyager, de leur préſenter à leur retour, un journal fait de la ſorte, & orné des plans de certaines villes & de certaines curioſités les plus remarquables. Cet ordre tient un jeune Seigneur en haleine, & le rend attentif à tout ce qu'il voit. Le Gouverneur ne manquera point de lui répéter ſouvent, qu'on jugera du fruit de ſes voyages par la maniere dont il écrira ſes obſervations.

Le regiſtre qu'on tient ainſi de tout ce qui paroît intéreſſant, a encore une autre utilité; c'eſt de mettre un Seigneur en état de répondre à propos aux interrogations qu'on lui fait. Il n'eſt guere de Grand qui ne demande à un jeune étranger qu'on lui préſente, ce qu'il a vu & ce qui l'a frappé davantage. Quel chagrin pour un Gouverneur qui penſe, d'être ſouvent triſte témoin de l'embarras & de la ſtupidité d'un diſciple qui ne ſait pas donner une réponſe, ou qui en donne une toute de travers! Cela n'arrive que trop fréquemment. J'en citerai un exemple. Un Seigneur répondit

répondit à un Pape qui l'interrogeoit sur son séjour à Rome : j'ai tout vu, Très-Saint-Pere, & je n'ai plus rien à désirer que de voir un Conclave. On prévient de tels inconvénients, en accoutumant la jeunesse à ne parler qu'avec jugement & circonspection. La précipitation des paroles engendre toujours des inepties, & elle suppose un étourdi. Le Sage, dit l'Ecriture, tourne plusieurs fois sa langue avant que de s'exprimer ; mais un jeune homme ne goûte pas volontiers cette morale ; il croit qu'à l'abri de son nom, d'une chevelure bien étagée & d'un habit chamarré d'or, il a droit de dire tout ce qu'il veut & de rendre bon tout ce qu'il dit. Cependant rien n'avilit plus un Seigneur que de parler & d'agir sans retenue. Il se met alors au niveau du vulgaire, & il mérite qu'on ne le respecte pas davantage. Ces maux naissent en partie de la grande familiarité des jeunes gens de qualité avec les domestiques. Ils s'accoutument à écouter tous leurs sots discours, & insensiblement ils copient leurs façons, & ils imitent leur jargon. Le Gouverneur sait y mettre ordre, en empêchant une communi-

cation qui suppose une ame basse & un petit génie ; car lorsqu'on a les sentiments relevés & l'esprit étendu, on ne recherche que la conversation des personnes distinguées, & l'entretien avec de bons Livres.

Il y a un autre excès, qui ne devient que trop à la mode, & qui consiste à se faire un langage de roman, & à ne plus parler qu'en *précieuse ridicule*. Heureuse justesse d'esprit, vous qui savez si bien tenir un juste milieu, comment êtes-vous si rare ? On n'étudie, on ne lit, on ne voyage que pour vous acquérir, & cependant la plupart vous abandonnent pour courir après un prétendu bel esprit, qu'on peut nommer le délire de la raison. Ce mal n'étend point sa contagion sur le Seigneur formé par le parfait Gouverneur ; parce qu'on y donne ses soins, & qu'on use de puissants préservatifs. Les meilleurs sont l'ironie, & l'attention d'écarter au loin tout ce qui pourroit ressentir le petit-maître.

Malgré toutes ces attentions de la part du Mentor, il aura des ennemis, & peut-être n'aura-t-il pas

encore l'art de plaire aux parents. On donnera de mauvaises couleurs à ses démarches, on lui supposera des torts ou des vices qu'il n'a pas ; car tel est le malheur des Grands, ils se laissent souvent prévenir contre l'homme de bien, & ils donnent leur confiance à de mauvais sujets. Ne nous en étonnons pas. Un homme vrai, un homme philosophe ne sait pas faire assidument sa cour : il regrette le temps perdu dans une antichambre, ou dans d'insipides compliments. Un adulateur, au contraire, gratte sans cesse à la porte d'un Prince, & se tourne toujours de son côté comme l'héliotrope vers le soleil. Mais qu'importe au véritable Mentor ? Qu'on l'approuve, qu'on le condamne, il se tient en paix, parce qu'il n'agit ni par amour des louanges, ni par appréhension du blâme. Sa conscience est son guide, son honneur est sa regle, & rien de plus.

Ce n'est pas que le parfait Gouverneur ne puisse faire des fautes. Il en fait, puisque la foiblesse est l'appanage de notre humanité : *omnis homo mendax*. Il ne réussira même pas dans l'éducation de son éleve, s'il

n'a entre ſes mains un diſciple qui ait reçu une belle ame en partage: *ſortitus animam bonam.* Mais telle eſt la fatalité de cette vie: les bons Gouverneurs ont ſouvent les plus mauvais ſujets, & les guides ſans talents ont des prodiges d'eſprit & de vertu ſous leur conduite. Cela fait que parmi les jeunes gens les uns ne profitent en rien, & les autres avortent & ſe pervertiſſent.

Cependant le plus grand bien qui puiſſe arriver aux enfants, c'eſt d'avoir des parents qui ſachent trouver le Mentor que nous avons dépeint, & s'en repoſer ſur lui; mais cela arrive rarement, & quand ce bonheur arrive des parents, tout vertueux qu'ils ſont, abondent ſouvent dans leur propre ſens, & veulent qu'on ſuive leurs idées, plutôt que de déférer aux avis du Mentor. On doit néanmoins le laiſſer maître de diriger les études & les voyages, & lui donner plein pouvoir d'agir ſelon les circonſtances. Il faut qu'un pere diſe à ſon fils, avant ſon départ pour les pays étrangers, ce qu'un Seigneur bien reſpectable dit au ſien en pareille circonſtance: *mon fils, voilà votre maître, celui-là*

même qui doit me représenter en tout & par-tout. Je lui confie toute mon autorité ; il pourra en conséquence prendre les voies les plus fortes, au cas que vous méconnoissiez son commandement, & que vous fassiez quelque démarche contraire à votre nom, qui puisse vous déshonorer dans le public. Si vous êtes jamais assez hardi pour m'écrire contre votre Gouverneur, & pour vouloir surprendre ma religion, je vous fais revenir sur le champ, & vous trouverez une prison dans ma propre maison. Si enfin je reçois des plaintes graves sur votre maniere de vous comporter, je vous menace de toute ma disgrace, & vous en sentirez les effets tant que je vivrai, & peut-être même encore après ma mort. Telles furent les paroles de ce digne pere, & telle sera la façon d'agir de tous les parents qui seront jaloux de la bonne éducation de leurs enfants.

Nous n'avons point assez de présomption pour croire avoir épuisé la matiere à ce sujet : mais nous avons assez d'expérience pour assurer qu'il y a tout lieu d'espérer qu'on rendra un Seigneur honnête homme & bon

citoyen, si l'on suit notre plan.

Un Mentor qui le suivra, formera son éleve selon le cœur de Dieu, & le fera respecter & chérir des hommes. Il l'engagera à maintenir les constitutions de son Royaume, & à ne se départir jamais de l'obéissance due aux légitimes Souverains ; il lui apprendra la véritable prudence, & dans le choix des amis, & dans l'administration des affaires ; il le rendra propre à garder fidelement un secret, & à entretenir le bon ordre, quand il aura l'autorité en main ; en un mot, à devenir dans la suite digne époux & bon pere de famille.

Les voyages étant achevés, le Mentor ramenera son éleve à la maison paternelle, & en le remettant entre les mains de ses parents, il pourra dire alors ce que Jacob dit autrefois à Laban, lorsqu'il lui remit ses troupeaux : j'ai souffert le chaud & le froid, j'ai supporté des fatigues de toutes façons, & je n'ai rien perdu de ce que vous m'avez confié. *Die noctuque æstu urebar & gelu, fugiebatque somnus ab oculis meis, sicque servivi tibi.*

Ensuite il se retirera, plus sensible au bonheur d'avoir formé un citoyen pour la patrie & un disciple pour la vertu, qu'à toutes les récompenses dont on pourra le gratifier. Il aura mis son éleve en état de dire avec vérité pendant toute sa vie : ce n'est pas un homme ordinaire qui m'a conduit, mais un Sage par excellence, mais un Mentor plus que Minerve même ; puisque celle-ci ne fut qu'une divinité payenne, & que mon Gouverneur fut un véritable Chrétien. Que ce titre deviendroit précieux à tous les mortels, s'ils en connoissoient bien toute la dignité ! Quoi de plus grand que de voir un homme tenir, pour ainsi dire, son ame entre ses mains, régler ses démarches, mesurer ses mouvements, ne se permettre rien d'indigne du cœur, maîtriser ses sens, les ramener au joug de la loi, étouffer mille désirs qui flattent, mille espérances qui séduisent, tenir contre la force des exemples, ne permettre enfin à son cœur aucune bassesse capable de déshonorer un héritier du Ciel ! Tels sont les effets de la religion, sans laquelle tout Gouverneur, quelque habile qu'il soit, ne fera

jamais de son disciple qu'un sépulcre blanchi.

Si le véritable Mentor a le malheur d'avoir un mauvais sujet, ou, du moins, un jeune homme indifférent à ses conseils & entiérement dissipé, il retombe sur sa conscience, qui le console, & il pense avec raison, que l'éleve qui a cru le tromper, n'a trompé que soi-même. En effet, la jeunesse s'imagine avoir remporté de grandes victoires, lorsqu'elle a évité des occasions de s'instruire & de pratiquer le bien, & elle ne voit pas que ces prétendues victoires font son ignominie. Le Mentor n'en est ni moins savant ni moins respectable.

FIN.

BIBLIOTHECA Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Li
University
Date